This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

E 64038

13

1830
DOM NVS ILLV
MINA TIO MEA
THE OXFORD AND CAMBRIDGE
UNIVERSITY CLUB LIBRARY

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

TABLEAU

ANALYTIQUE

DES

PRINCIPALES COMBINAISONS

DE LA GUERRE.

Cet ouvrage et tous les autres du général JOMIN se trouvent :

A Saint-Pétersbourg, chez BELLIZARD et Comp^e.
A Vienne, chez SCHAUEMBURG et SCHALBAKER.
A Berlin, chez DUNKER et HUMBLOT.
A Londres, chez DULAU et Comp^e.
A Varsovie, chez GLUGSBERG.
A Turin, chez BOCCA et PIC.

IMPRIMERIE DE DEMONVILLE,
rue Christine, n° 2.

TABLEAU
ANALYTIQUE
DES
PRINCIPALES COMBINAISONS
DE LA GUERRE,

ET DE LEURS RAPPORTS AVEC LA POLITIQUE
DES ÉTATS,

POUR SERVIR D'INTRODUCTION

AU TRAITÉ DES GRANDES OPÉRATIONS MILITAIRES.

PAR LE BARON DE JOMINI,
GÉNÉRAL EN CHEF, AIDE DE CAMP GÉNÉRAL DE S. M.
L'EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES.

TROISIÈME ÉDITION,
AUGMENTÉE DE PLUSIEURS ARTICLES IMPORTANS.

PARIS,
CHEZ ANSELIN, SUCCESSEUR DE MAGIMEL,
LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS,
RUE DAUPHINE, N° 9.

1830.

Ni

U102
J75

A SA MAJESTÉ L'EMPEREUR

DE TOUTES LES RUSSIES,

Roi de Pologne,

ETC., ETC., ETC.

Sire,

VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, *dans Sa juste sollicitude pour tout ce qui peut contribuer aux progrès & à la propagation des sciences, a daigné ordonner la traduction en langue russe de mon* **Traité des grandes Opérations militaires**, *pour les Instituts de la Couronne.*

Jaloux de répondre aux vues bienveillantes de VOTRE MAJESTÉ, *j'ai cru devoir augmenter cet ouvrage d'un* **Tableau analytique**, *qui lui servira à la fois d'introduction & de complément. Malgré son peu d'étendue, ce Tableau comprend toutes les*

combinaisons que le général d'armée & l'homme d'état peuvent faire pour la conduite d'une guerre: jamais objet si important ne fut traité dans un cadre à la fois plus resserré & plus à la portée de tous les lecteurs.

Je prends la liberté de faire hommage de ce Précis à VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, *en La suppliant de vouloir bien l'accueillir avec indulgence. Mes vœux seraient comblés si ce travail pouvait mériter les suffrages d'un Juge aussi éclairé; d'un Monarque aussi versé dans l'art important qui élève & conserve les empires.*

Je suis avec vénération,

Sire,

De Votre Majesté Impériale & Royale,

Le plus humble & fidèle serviteur,

GÉNÉRAL JOMINI.

Saint-Pétersbourg,
2 janvier 1830.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Près d'un quart de siècle s'est écoulé depuis que la première édition de mon Traité des Grandes Opérations militaires a paru. Quelques écrivains lui ont reproché de manquer de méthode et de ne pas offrir un ensemble satisfaisant. Je suis loin de prétendre que cet ouvrage soit à l'abri de toute critique; mais, pour le juger, il faut se rappeler les circonstances auxquelles il dut le jour, et le but dans lequel il fut entrepris. J'étais âgé de vingt-trois ans, lorsqu'au sortir des guerres de la révolution (en 1802), je trouvai l'Europe pleine de fausses idées sur cette science qui décide du sort des empires; j'avais le sentiment des principes, et j'avais à convaincre des militaires qui niaient l'existence de ces principes... ; car il y en a un grand nombre qui ne croient pas même qu'il existe des règles de conduite à la guerre, et qui sont persuadés que tout l'art consiste à se jeter sur l'ennemi. J'avais peu d'expérience comme écrivain, mais

j'étais pénétré de mon sujet, comme Christophe Colomb l'était de la rondeur de la terre et de l'existence d'un second hémisphère. Je crus pouvoir prendre la plume, et après quelques essais pour donner à mon ouvrage une forme didactique, je demeurai convaincu que la forme historique était celle qui ennuyait le moins et démontrait le mieux, surtout aux lecteurs qui veulent se donner la peine d'étudier une campagne sur la carte. Je ne pouvais pas prendre mes principes dans les événemens dont on jugeait en général très-faussement les causes et les résultats, je les cherchai dans la guerre de sept ans, riche en grandes batailles rangées, et résolus de la comparer avec les guerres de la révolution, riches en grandes opérations stratégiques (1).

Pour juger l'ouvrage, il faut donc se rappeler qu'il fut écrit en 1803, dix ans avant celui de l'archiduc Charles, et dix-sept ans avant celui de Xilander. Si son but avait été de faciliter le travail des professeurs d'une école en offrant un cours méthodique, il est certain qu'il eût mieux valu lui donner la forme dogmatique, comme ceux dont nous venons de parler; mais pour instruire des officiers déjà sortis des bancs, je suis encore persuadé que la forme historique est

(1) Les guerres de la révolution jusqu'en 1802, époque à laquelle j'écrivais, n'offraient pas de batailles rangées sur un même champ comme celles de sept ans; les grandes batailles de 1805 à 1815 n'ayant pas encore été livrées.

la plus efficace ; l'histoire raisonnée de la guerre n'est-elle pas la meilleure école où l'on puisse apprendre à la bien faire ?

Tout en défendant le plan que j'ai dû suivre, j'avoue néanmoins que l'ouvrage serait plus complet et mieux ordonné, s'il était précédé d'un précis des grandes combinaisons de l'art, afin que le lecteur, initié à ces combinaisons, puisse lire avec plus de fruit et de facilité la relation des vingt campagnes qui servent de preuves. J'ai donc rédigé ce précis important, qui n'existait point dans les trois éditions précédentes, et qui rendra à la fois la relation plus intelligible et l'ouvrage plus classique. Il en résultera forcément une répétition des mêmes maximes qui, déjà indiquées dans le Précis en tête de l'ouvrage, se trouveront reproduites de nouveau à la suite des événemens militaires qui leur servent de développemens et de preuves, ainsi que dans le chapitre de conclusion qui devra embrasser toutes les nuances de l'application des principes fondamentaux. Ce léger défaut de forme sera amplement racheté par les avantages qui en résulteront : c'eût été rendre un mauvais service aux jeunes officiers que de supprimer cette répétition pour éviter un petit vice de rédaction : dans un ouvrage didactique, on ne saurait craindre de répéter des maximes fondamentales dont l'enseignement est le but principal qu'on se propose.

La marche que j'ai adoptée pour ce tableau analytique, en commençant par les parties supérieures de

la science, et en descendant ensuite aux détails inférieurs, trouvera peut-être des censeurs. Il est vrai que, pour les autres sciences, on doit commencer par l'enseignement élémentaire; mais en stratégie il en est tout autrement : un militaire qui l'étudie est censé connaître les détails de son métier; et, pour lui démontrer cette science, il faut procéder comme un général qui serait appelé à tracer un plan d'opérations. La première chose à faire, c'est d'examiner l'ensemble du théâtre des opérations; ensuite il faut songer à établir sa base, puis partir de ce point pour agir vers un but quelconque, et arriver enfin au choc qui décidera de la campagne. J'ai suivi la même marche dans cette esquisse rapide, et j'aime à croire qu'elle méritera l'approbation des militaires éclairés.

Enfin, je termine en priant mes lecteurs de ne point oublier que ce Tableau n'étant qu'une introduction, ne devait pas traiter à fond les nombreux articles qu'il renferme, mais indiquer seulement les combinaisons principales dont les autres ne sont que des corollaires.

TABLEAU

ANALYTIQUE

DES

GRANDES COMBINAISONS

DE LA GUERRE.

DÉFINITION DE L'ART DE LA GUERRE.

La science de la guerre, telle qu'on la conçoit généralement, se divise en quatre branches purement militaires : *la Stratégie, la grande Tactique, l'Art de l'ingénieur, et la Tactique de détail;* mais il est une partie essentielle de cette science qu'on en a mal à propos exclue jusqu'à présent, c'est la *Politi-*

que de la guerre (1). Bien que celle-ci tienne plus particulièrement à la science de l'homme d'état qu'à celle du guerrier, depuis qu'on a imaginé de séparer la toge de l'épée, on ne peut disconvenir toutefois que, si elle est inutile à un général subalterne, elle est indispensable à tout général commandant en chef une armée : elle entre dans toutes les combinaisons qui peuvent déterminer une guerre, et dans celle des opérations qu'on pourrait entrepren-

---

(1) Il n'existe, à ma connaissance, que bien peu d'ouvrages sur cette matière : le seul même qui en porte le titre, c'est la Politique de la guerre, par Hay du Châtelet (1767). On y trouve qu'une armée, voulant passer par un pont de pierres, doit le faire visiter par des charpentiers et des architectes, et que Darius n'eût pas été vaincu si, au lieu d'opposer toutes ses forces à Alexandre, il ne l'eût combattu qu'avec la moitié ! Etonnantes maximes de politique militaire ! ! Maizeroy a eu quelques idées tout aussi vagues dans ce qu'il nomme la dialectique de la guerre. Lloyd est entré le plus avant dans la question ; mais combien son ouvrage laisse à désirer, et combien il a reçu de démentis par les événemens inouis de 1792 à 1815 ! !

dre : dès-lors, elle appartient nécessairement à la science que nous traitons.

D'après ces considérations, il semble que l'art de la guerre se compose réellement de cinq parties bien distinctes :

La première est la politique de la guerre ;

La deuxième est la stratégie, ou l'art de mouvoir les masses sur le théâtre de la guerre ;

La troisième, la grande tactique des batailles et des combats ;

La quatrième est l'art de l'ingénieur, l'attaque et la défense des places ;

La cinquième est la tactique de détail.

On pourrait même y ajouter la philosophie ou la partie morale de la guerre ; mais il paraît plus convenable de la réunir dans une même section avec la politique.

Nous nous proposons d'analyser les principales combinaisons des trois premières parties, notre but n'étant point de traiter la tactique de détail, ni l'art de l'ingénieur, qui fait une science à part.

Pour être un bon officier d'infanterie, de cavalerie, et d'artillerie, il est inutile de connaître toutes ces parties également bien; mais pour devenir un général, ou officier d'état-major distingué, cette connaissance est indispensable. Heureux sont ceux qui la possèdent, et les gouvernemens qui savent les mettre à leur place!

CHAPITRE I.

SECTION I.

DE LA POLITIQUE DE LA GUERRE.

Nous donnerons ce titre aux combinaisons par lesquelles un homme d'état doit juger lorsqu'une guerre est convenable, opportune, ou même indispensable, et quelles seront les diverses opérations qu'elle nécessitera pour remplir son but.

Un état est amené à la guerre par différens motifs qui influent sur la nature de cette guerre. On peut les diviser en sept classes :

1° Il engagera une guerre offensive pour faire valoir d'anciens droits sur des provinces voisines ;

2° Ou bien, il soutiendra une guerre défensive pour défendre des droits menacés ;

3° Il peut faire aussi une guerre de convenance pour satisfaire de grands intérêts publics ;

4° Il la fera avec ou sans alliés ;

5° Il s'engagera dans une guerre d'interven-

tion, par suite de ses rapports avec des puissances voisines, soit comme auxiliaire avec un contingent fixe, soit par coalition avec toutes ses forces ;

6° Il fera la guerre d'invasion par manie des conquêtes ;

7° Il soutiendra au contraire une lutte nationale pour défendre l'existence du pays et son indépendance ;

8° Il aura à soutenir dans son propre sein des guerres civiles ou religieuses.

9° Enfin il commettra l'imprudence de provoquer plusieurs guerres à la fois, ou sera forcé de les soutenir s'il est assailli lui-même.

A ces différentes combinaisons, qui appartiennent plus ou moins à la politique diplomatique, on peut en ajouter d'autres, qui n'ont de rapport qu'aux opérations des armées lorsque la lutte est une fois engagée. On peut donner à celles-ci le nom de politique militaire, car elles n'appartiennent exclusivement ni à la diplomatie, ni à la stratégie, et n'en sont pas moins de la plus haute importance dans les plans d'un cabinet, comme dans ceux d'un général d'armée. Commençons par analyser les combinaisons qui se rapportent à la diplomatie.

ARTICLE I.

DES GUERRES OFFENSIVES POUR SOUTENIR DES DROITS.

Lorsqu'un état a des droits sur un pays voisin, ce n'est pas toujours une raison pour les réclamer à main armée. Il faut consulter les convenances de l'intérêt public avant de s'y déterminer.

La guerre la plus juste sera celle qui, fondée sur des droits incontestables, offrira encore à l'état des avantages positifs, proportionnés aux sacrifices et aux chances auxquelles il s'expose.

Mais il se présente malheureusement de nos jours tant de droits contestables et contestés, que la plupart des guerres, quoique fondées en apparence sur des héritages, des testamens, des mariages, ne sont plus réellement que des guerres de convenance.

La question de la succession d'Espagne, sous Louis XIV, était la plus naturelle en droit, puisqu'elle reposait sur un testament solennel, appuyé sur des liens de famille et sur le vœu général de la nation espagnole ; néanmoins ce fut la plus contestée par toute l'Europe : elle

produisit une coalition générale contre le légataire légitime.

Frédéric II, profitant de la guerre de l'Autriche contre la France, évoque de vieux parchemins, entre en Silésie à main armée, et s'empare de cette riche province qui double la force de la monarchie prussienne. Le succès et l'importance de cette résolution en firent un coup de maître; car, si Frédéric n'eût pas réussi, il eût été toutefois injuste de l'en blâmer : la grandeur de l'entreprise et son opportunité peuvent excuser une telle irruption, autant qu'une irruption est excusable.

Dans une pareille guerre, il n'y a pas de règles à donner : *savoir attendre et profiter est tout.* Les opérations offensives doivent être proportionnées au but proposé. La première est naturellement celle d'occuper les provinces revendiquées; on peut ensuite pousser l'offensive selon les circonstances et les forces respectives, afin d'obtenir la cession désirée en menaçant l'adversaire chez lui : tout dépend des alliances qu'on aura su se ménager, et des moyens militaires des deux partis. L'essentiel, dans une pareille offensive, c'est d'avoir un soin scrupuleux de ne pas éveiller la jalousie

d'un tiers qui viendrait au secours de la puissance qu'on se propose d'attaquer. C'est à la politique à prévoir ce cas et à détourner une intervention, en donnant toutes les garanties nécessaires à ses voisins.

ARTICLE II.

DES GUERRES DÉFENSIVES EN POLITIQUE ET OFFENSIVES MILITAIREMENT.

Un état attaqué par son voisin, qui réclame de vieux droits sur une province, se décide rarement à la céder sans combattre, et par pure conviction de la réalité de ses droits : il préfère défendre le territoire qu'on lui demande, ce qui est toujours plus honorable et plus naturel. Mais au lieu de demeurer passivement sur la frontière en attendant son agresseur, il peut lui convenir de prendre l'initiative ou l'offensive; tout dépend alors des positions militaires réciproques.

Il y a souvent de l'avantage à faire la guerre d'invasion ; il y en a souvent aussi à attendre l'ennemi chez soi. Une puissance fortement

constituee chez elle, qui n'a point de motifs de divisions, ni de craintes d'une agression tierce sur son propre territoire, trouvera toujours un avantage réel à porter les hostilités sur le sol ennemi. D'abord, elle évitera le ravage de ses provinces ; ensuite, elle fera la guerre aux dépens de son adversaire ; puis elle mettra toutes les chances morales de son côté, en excitant l'ardeur des siens, et frappant au contraire l'ennemi de stupeur dès le début de la guerre.

Ces vérités, qui semblent incontestables, sont susceptibles d'être appliquées à toute espèce de guerre ; mais si les principes de la stratégie sont immuables, il n'en est pas de même des vérités de la politique de la guerre, qui subissent des modifications par l'état moral des peuples, les localités, les hommes qui sont à la tête des armées et des états. Ce sont ces nuances diverses qui ont accrédité l'erreur grossière qu'il n'y a pas de règles fixes à la guerre. Nous espérons prouver que la science militaire a des principes immuables, qu'on ne saurait violer sans être battu, lorsqu'on a affaire à un ennemi tant soit peu habile : c'est la partie politique et morale de la guerre qui seule offre des différences qu'on ne saurait soumettre à aucun cal-

cul positif, mais qui sont susceptibles d'être soumises néanmoins à des calculs de probabilités. Il faut donc modifier les plans d'opérations selon les circonstances, bien que, pour exécuter ces plans, il faille rester fidèle aux principes de l'art. On conviendra, par exemple, qu'on ne saurait combiner une guerre contre la France, l'Autriche ou la Russie, comme une guerre contre les Turcs ou toute nation orientale, dont les hordes braves, mais indisciplinées, ne sont susceptibles d'aucun ordre, d'aucune manœuvre raisonnable, ni d'aucune tenue dans les revers.

ARTICLE III.

DES GUERRES DE CONVENANCE.

L'invasion de la Silésie par Frédéric II fut une guerre de convenance, celle de la succession d'Espagne également.

Il y a deux sortes de guerres de convenance : celles qu'un état puissant peut entreprendre pour se donner les limites naturelles, pour obtenir un avantage politique ou commercial ex-

trêmement important; celles qu'il peut faire pour diminuer la puissance d'un rival dangereux, ou empêcher son accroissement. Ces dernières rentrent, il est vrai, dans les guerres d'intervention; il n'est pas probable qu'un état attaque seul un rival dangereux, il ne le fera guère que par coalition, à la suite des conflits provenant de relations avec un tiers.

Toutes ces combinaisons étant plutôt du ressort de la politique que de la guerre, et les opérations militaires rentrant dans les autres catégories que nous traiterons, nous passerons sous silence le peu que l'on aurait à dire sur cette matière.

ARTICLE IV.

DES GUERRES AVEC OU SANS ALLIÉS.

Il est naturel que toute guerre avec un allié soit préférable à une guerre sans alliés, en supposant d'ailleurs toutes les autres chances égales. Sans doute un grand état seul, sera plus sûr de réussir que deux états moins forts qui s'allieraient contre lui; mais encore vaut-il mieux avoir

le secours d'un de ses voisins que de lutter seul. Non-seulement on se trouve renforcé de tout le contingent qu'il vous fournit, mais on affaiblit l'ennemi dans une proportion plus grande encore : car celui-ci n'aura pas seulement besoin d'un corps considérable pour l'opposer à ce contingent, il devra encore surveiller des portions de son territoire, qui, sans cette circonstance, eussent été à l'abri d'insulte. On s'assurera dans le paragraphe suivant qu'il n'y a pas de petits ennemis, ni de petits alliés, qu'un grand état, tel redoutable qu'il soit, puisse impunément dédaigner.

ARTICLE V.

DES GUERRES D'INTERVENTION.

De toutes les guerres qu'un état puisse entreprendre, la plus convenable, la plus avantageuse pour lui est certainement la guerre d'intervention. La cause en sera facile à comprendre : un état qui intervient, entre dans une lutte déjà engagée ; il met dans la balance tout le poids de sa puissance en commun avec la puissance pour laquelle il intervient ; il y entre

quand il veut, et lorsque le moment est le plus opportun pour donner une action décisive aux moyens qu'il y apporte.

Il est deux sortes d'interventions : la première est celle qu'un état cherche à introduire dans les affaires intérieures de ses voisins ; la seconde est d'intervenir à propos dans ses relations extérieures.

Les publicistes n'ont jamais été bien d'accord sur le droit d'intervention intérieure ; nous ne disputerons point avec eux sur le point de droit, mais nous dirons que le fait est souvent arrivé. Les Romains durent l'empire du monde à ces interventions, et celui de la Compagnie anglaise dans l'Inde ne s'explique pas autrement. Les interventions *intérieures* ne réussissent pas toujours : la Russie doit en partie le développement de sa grandeur à celle que ses souverains surent apporter dans les affaires de Pologne ; l'Autriche, au contraire, faillit périr pour avoir voulu intervenir dans les affaires intérieures de la révolution française. Ces sortes de combinaisons ne sont pas de notre ressort.

L'intervention dans les *relations extérieures* de ses voisins est plus légitime, plus naturelle et plus avantageuse peut-être. En effet, autant

il est douteux qu'un état ait le droit de se mêler de ce qui se passe dans le *for* intérieur de ses voisins, autant on lui accordera le droit de s'opposer à ce que ceux-ci portent au dehors le trouble et le désordre qui pourraient bientôt s'étendre jusqu'à lui.

Trois motifs peuvent engager à intervenir dans les guerres extérieures de ses voisins.

Le premier, c'est un traité d'alliance offensive et défensive qui vous engage à soutenir un allié.

Le second, c'est le maintien de ce qu'on nomme l'équilibre politique, combinaison des siècles modernes, aussi admirable qu'elle paraît simple, et qui fut néanmoins trop souvent méconnue par ceux-là même qui auraient dû en être les apôtres les plus fervens (1).

---

(1) Croire à la possibilité d'un équilibre parfait serait chose absurde. Il ne peut être question que d'une balance relative et approximative. Le principe du maintien de l'équilibre doit être la base de la politique, comme l'art de mettre en action le plus de forces possibles au point décisif, est le principe régulateur de la guerre. Il va sans dire, que l'équilibre maritime est une portion essentielle de la balance politique européenne.

Le troisième motif, c'est de profiter d'une guerre engagée, non-seulement dans le but d'en détourner les conséquences fâcheuses, mais aussi pour en faire tourner les avantages au profit de celui qui intervient.

L'histoire offre mille exemples de puissances qui ont déchu pour avoir oublié ces vérités, « qu'un état décline, lorsqu'il souffre l'agrandissement démesuré d'un état rival, et qu'un état, fût-il même du second ordre, peut devenir l'arbitre de la balance politique, lorsqu'il sait mettre à propos un poids dans cette balance. »

C'en est assez pour démontrer l'avantage des guerres d'intervention sous le point de vue de haute politique.

Quant au point de vue militaire, il est simple qu'une armée, apparaissant en tiers dans une lutte déjà établie, devienne prépondérante. Son influence sera d'autant plus décisive à proportion que sa situation géographique aura d'importance relativement aux positions des deux armées déjà en guerre. Citons un exemple : dans l'hiver de 1807, Napoléon franchit la Vistule et s'aventure jusque sous les murs de Kœnigs-

berg, ayant l'Autriche derrière lui, et toute la masse de l'empire russe devant lui : si l'Autriche avait fait déboucher 100 mille hommes de la Bohême sur l'Oder, c'en eût été fait, selon les plus grandes probabilités, de la toute-puissance de Napoléon; son armée eût été trop heureuse de se faire jour pour regagner le Rhin, et tout porte à croire qu'elle n'y eût pas réussi.

L'Autriche aima mieux attendre d'avoir porté son armée à 400 mille hommes; elle prit alors l'offensive deux ans après avec cette masse formidable, et fut vaincue; tandis qu'avec 100 mille hommes engagés à propos, elle eût décidé plus sûrement et plus facilement du sort de l'Europe.

Si les interventions sont de deux natures différentes, les guerres qui en résultent sont aussi de plusieurs espèces.

1° On intervient comme auxiliaire par suite de traités antérieurs, et au moyen de corps secondaires dont la force est déterminée.

2° On intervient comme partie principale pour soutenir un voisin plus faible dont on va

défendre les états, ce qui transporte le théâtre de la guerre loin de vos frontières.

3° On intervient aussi comme partie principale lorsqu'on est voisin du théâtre de la guerre, ce qui suppose une coalition de plusieurs grandes puissances contre une.

4° Enfin, on intervient dans une lutte déjà engagée, ou avant la déclaration de la guerre.

Lorsqu'on n'intervient qu'avec un contingent médiocre, par suite de traités stipulés, on n'est qu'un accessoire, et les opérations sont dirigées par la puissance principale.

Lorsqu'on intervient par coalition et avec une armée puissante, le cas est différent.

Les chances militaires de ces sortes de guerres sont variées. L'armée russe, dans la guerre de sept ans, était, au fond, auxiliaire de l'Autriche et de la France; toutefois elle fut partie principale au nord jusqu'à l'occupation de la vieille Prusse par ses troupes; mais lorsque les généraux Fermor et Soltikof conduisirent l'armée jusque dans le Brandebourg, alors elle n'agissait plus que dans un intérêt autrichien : ces troupes, lancées loin de leur base, étaient à la

merci d'une bonne ou mauvaise manœuvre de leurs alliés.

De pareilles guerres lointaines exposent à des dangers, et sont ordinairement très-délicates pour le général d'armée. La campagne de 1805 en fournit une nouvelle preuve.

Koutousoff s'avance jusque sur l'Inn au cœur de la Bavière avec 30 mille russes. L'armée de Mack, à laquelle il devait se réunir, est entièrement détruite, à l'exception de 18 mille hommes que Kienmayer ramène de Donawerth : le général russe se trouve ainsi exposé avec 45 mille hommes à toute l'impétueuse activité de Napoléon qui en a 150 mille; et pour comble de malheur, un espace de deux cents lieues sépare Koutousoff de ses frontières. Une telle position eût été désespérée, si une seconde armée de 50 mille hommes ne fût arrivée à Olmutz pour le recueillir. Cependant la bataille d'Austerlitz, résultat d'une faute du chef de l'état-major autrichien Weyrother, compromit de nouveau l'armée russe loin de sa base; elle faillit devenir victime d'une alliance lointaine, et la paix seule lui donna le temps de se replier sur sa frontière.

L'armée de Souworoff en Suisse n'avait guère été plus heureuse. Le général Benigsen, en 1807, eut de meilleures chances, parce que, combattant entre la Vistule et le Niemen, il se trouvait à proximité de sa base, et que ses opérations ne dépendaient nullement de ses alliés.

Il résulte de ces exemples, que ces interventions lointaines peuvent souvent compromettre les armées qui en sont chargées; mais, en échange, on a l'avantage que l'état du moins ne saurait être aussi facilement envahi, puisque le théâtre de la guerre est porté loin de ses frontières; ce qui fait le malheur du général, est ici un bien pour l'état.

Dans ces sortes de guerres, l'essentiel est *de choisir un chef d'armée à la fois politique et militaire; de bien stipuler avec ses alliés la part que chacun doit prendre aux opérations, et de déterminer un point objectif, qui soit en harmonie avec les intérêts communs;* ce fut par l'oubli de ces précautions, que la plupart des coalitions échouèrent ou luttèrent avec peine contre une puissance moins forte au total, mais unie.

La troisième espèce de guerre d'interven-

tion, indiquée plus haut est plus favorable que les autres. C'est le cas où l'Autriche se fut trouvée en 1807, si elle avait su profiter de sa position; c'est aussi celui où elle se trouva en 1813. Voisine de la Saxe, où Napoléon venait de réunir ses forces, prenant même à revers le front d'opérations des Français sur l'Elbe, elle mettait 200 mille hommes dans la balance, avec presque certitude de succès : l'empire de l'Italie et l'influence sur l'Allemagne, perdus par quinze ans de revers, furent reconquis en deux mois. L'Autriche avait dans cette intervention non-seulement les chances politiques, mais encore les chances militaires en sa faveur; double résultat qui indique le plus haut degré d'avantage auquel les chefs d'un état puissent aspirer.

Le cabinet de Vienne réussit d'autant plus sûrement, que son intervention n'était pas seulement de la nature de celles mentionnées au paragraphe 3, c'est-à-dire assez voisine de ses frontières pour permettre le plus grand développement possible de ses forces; mais encore parce qu'il intervenait dans une lutte déjà engagée, dans laquelle il entrait de tout le poids de ses moyens et à l'instant qui lui convenait.

Ce double avantage est tellement décisif que l'on a vu, non-seulement les grandes monarchies, mais même de très-petits états, devenir prépondérans, en sachant saisir cet à propos. Deux exemples suffiront pour le prouver.

En 1552, l'électeur Maurice de Saxe osa se déclarer ouvertement contre Charles-Quint, maître de l'Espagne, de l'Italie et de l'Empire germanique; contre Charles-Quint, victorieux de François Ier et pressant la France dans ses serres. Cette levée de boucliers, qui transporta la guerre jusqu'au cœur du Tyrol, arrêta le grand homme qui menaçait de tout envahir.

En 1706, le duc de Savoie Victor-Amédée, se déclarant contre Louis XIV, change la face de la guerre en Italie, et ramène l'armée française des rives de l'Adige jusqu'aux murs de Turin, où elle éprouva la sanglante catastrophe qui immortalisa le prince Eugène.

Combien d'hommes d'état paraîtront petits, à ceux qui ont médité sur ces deux événemens et sur les hautes questions auxquelles ils se rattachent!

Nous en avons dit assez sur l'importance et les avantages de ces interventions opportunes;

le nombre des exemples pourrait être multiplié à l'infini, mais cela ne saurait rien ajouter à la conviction de nos lecteurs.

ARTICLE VI.

DES GUERRES D'INVASION PAR ESPRIT DE CONQUÊTES.

Les guerres d'invasion faites par esprit de conquêtes, ne sont malheureusement pas toujours les plus désavantageuses. Alexandre, César, et Napoléon dans la moitié de sa carrière, ne l'ont que trop prouvé. Toutefois, ces avantages ont des limites fixées par la nature même, et qu'il faut se garder de franchir, parce qu'on tombe alors dans des extrêmes désastreux.

Cambyse en Nubie, Darius chez les Scythes, Crassus et l'empereur Julien chez les Parthes, enfin Napoléon en Russie, fournissent de sanglans témoignages de ces vérités. Il faut l'avouer néanmoins, la manie des conquêtes ne fut pas toujours le seul mobile du dernier. *Sa position personnelle*, et sa lutte avec l'Angleterre, le poussèrent à des entreprises dont le but évident était de sortir victorieux de cette lutte :

l'amour de la guerre et de ses hasards était manifeste chez lui; mais il y fut encore entraîné par la nécessité de plier sous l'Angleterre ou de triompher de ses efforts. On dirait qu'il fut envoyé dans ce monde pour apprendre aux généraux d'armées, comme aux chefs des états, tout ce qu'ils peuvent faire de grand, et tout ce qu'ils doivent éviter. Ses victoires sont des leçons d'habileté, d'activité et d'audace; ses désastres sont des exemples modérateurs imposés par la prudence.

La guerre d'invasion sans motifs plausibles est un attentat contre l'humanité; c'est du Gengiskan; mais lorsqu'elle peut être justifiée par un grand intérêt et un motif louable, elle est susceptible d'excuses, si ce n'est même d'approbation.

L'invasion de l'Espagne exécutée en 1808, et celle qui eut lieu en 1823, diffèrent certainement autant dans leur but que dans leurs résultats : la première dictée par l'esprit d'invasion et conduite avec astuce, menaçait l'existence de la nation Espagnole, et fut fatale à son auteur; la seconde, ne combattant que des doctrines dangereuses et ménageant les intérêts généraux, réussit d'autant mieux qu'elle trouva un

point d'appui décisif dans la majorité du peuple dont elle foulait momentanément le territoire. Nous n'entreprendrons point de les juger selon le droit naturel ; de pareilles questions appartiennent au droit politique d'intervention. Loin de les discuter, nous ne les présentons ici que comme preuves, qu'une invasion n'est pas toujours du Gengiskan. La première que nous venons de citer, contribua à la perte de Napoléon ; l'autre replaça la France dans la situation relative avec l'Espagne, qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Quant à l'intérieur de l'Espagne, si les résultats n'en furent pas également heureux, la faute n'en est pas aux puissances qui intervinrent, mais bien aux Espagnols eux-mêmes.

En adressant des vœux au ciel pour qu'il rende ces invasions aussi rares que possible, reconnaissons qu'un état fait mieux d'envahir ses voisins que de se laisser attaquer lui-même. Reconnaissons aussi que le moyen le plus sûr de ne pas protéger l'esprit de conquête et d'usurpation, c'est de savoir intervenir à propos pour lui mettre des digues.

En supposant donc une guerre d'invasion, résolue et motivée non sur l'espoir immodéré des conquêtes, mais sur une saine raison d'état,

il importe de mesurer cette invasion au but qu'on se propose et aux obstacles qu'on peut y rencontrer, soit du pays même, soit de ses alliés.

Une invasion contre un peuple exaspéré et prêt à tous les sacrifices, qui peut espérer d'être soutenu en hommes et en argent par un voisin puissant, est une entreprise épineuse; la guerre de Napoléon en Espagne le prouve évidemment; les guerres de la révolution de France en 1792, 1793, 1794, le démontrent mieux encore; car si cette dernière puissance fut moins prise au dépourvu que l'Espagne, elle n'eut pas non plus une grande alliance pour concourir à sa défense; elle fut assaillie par l'Europe entière et sur terre et sur mer.

Après de pareils exemples, quel intérêt pourraient avoir de sèches maximes? C'est dans l'histoire de ces grands événemens qu'il faut puiser des règles de conduite.

Les invasions des Russes en Turquie présentaient, sous quelques rapports, les mêmes symptômes de résistance nationale; cependant il faut l'avouer, les conditions en étaient différentes : la haine religieuse des Ottomans pouvait les

faire courir aux armes ; mais, campés au milieu d'une population grecque deux fois plus nombreuse qu'eux, les Turcs ne trouvaient pas, dans une insurrection générale, l'appui qu'ils y auraient trouvé si tout l'empire eût été musulman, ou s'ils eussent su fondre les intérêts des Grecs avec ceux des conquérans, comme la France sut faire, des Alsaciens, les meilleurs Français du royaume; dans ce cas, ils eussent été plus forts, mais il n'y aurait plus eu de fanatisme religieux.

La guerre de 1828 a prouvé que les Turcs n'étaient respectables que sur l'enceinte de leurs frontières, où se trouvent réunies leurs milices les plus guerrières, tandis que l'intérieur tombe en ruines.

Lorsqu'une invasion n'a rien à craindre des peuples, mais se réduit à une question toute militaire, alors ce sont les lois de la stratégie ou de la tactique seules qu'il faut consulter, et qui en décident : c'est ce qui rendit les invasions de l'Italie, de l'Autriche, de la Prusse si promptes, et ce qui fit réussir celle de la France en 1814. Ces chances purement militaires seront traitées plus loin.

*

ARTICLE VII.

DES GUERRES NATIONALES.

Les guerres nationales, dont nous avons déjà été forcés de dire quelques mots en parlant de celles d'invasion, sont de toutes les plus redoutables; on ne peut donner ce nom qu'à celles qui se font contre une population entière, ou du moins contre la majorité de cette population, animée d'un noble feu pour son indépendance; alors chaque pas est disputé par un combat : l'armée qui entre dans un tel pays n'y possède que le champ où elle campe; ses approvisionnemens ne peuvent se faire qu'à la pointe de l'épée; ses convois sont partout menacés ou enlevés.

Ce spectacle du mouvement spontané de toute une nation, se voit rarement, et s'il présente quelque chose de grand et de généreux qui commande l'admiration, les suites en sont si terribles que, dans l'intérêt de l'humanité, on doit désirer de ne le voir jamais.

Un tel mouvement peut être produit par les causes les plus opposées : un peuple serf se lève

en masse à la voix de son gouvernement, et ses maîtres mêmes lui en donnent l'exemple en se mettant à sa tête, lorsqu'ils sont animés d'un noble amour pour leur souverain et pour la patrie; de même un peuple fanatique s'armé à la voix de ses moines, et un peuple exalté par des opinions politiques, ou par l'amour sacré pour ses institutions, se précipite au devant de l'ennemi pour défendre ce qu'il a de plus cher.

Les moyens de réussir dans une telle guerre sont assez difficiles : déployer d'abord une masse de forces proportionnée à la résistance et aux obstacles qu'on doit rencontrer; calmer les passions populaires par tous les moyens possibles; les user par le temps; déployer un grand mélange de politique, de douceur et de sévérité, surtout une grande justice; tels sont les premiers élémens de succès. Les exemples de Henri IV dans les guerres de la ligue, du maréchal de Berwick en Catalogne, de Suchet en Arragon et à Valence, de Hoche en Vendée, sont des modèles d'un genre différent, mais qui peuvent être employés selon les circonstances avec le même succès. L'ordre et la discipline admirables, maintenus par les armées des généraux Diebitsch et Paskievicz dans la dernière

guerre, sont aussi des modèles à citer, et ne contribuèrent pas peu à la réussite de leurs entreprises.

La domination de la mer entre pour beaucoup dans les résultats d'une invasion nationale : si le peuple soulevé a une grande étendue de côtes, et s'il est maître de la mer, ou allié d'une puissance qui la domine, alors sa résistance est centuplée, non-seulement par la facilité qu'on a d'alimenter le feu de l'insurrection, d'alarmer l'ennemi sur tous les points du pays qu'il occupe, mais encore par les difficultés qu'on opposera à ses approvisionnemens. Une telle guerre exige une armée suffisante pour opérer contre les forces actives de l'ennemi, et de plus, des corps d'occupation pour soumettre l'intérieur, maintenir l'ordre, et assurer les communications. La nature du pays contribue beaucoup aussi à la facilité d'une défense nationale; les pays de montagnes sont toujours ceux où un peuple est plus redoutable. Après ceux-ci viennent les pays coupés de vastes forêts.

La lutte des Suisses contre l'Autriche et contre le duc de Bourgogne ; celle des Catalans en 1712 et en 1809; les difficultés que les

Russes éprouvent à soumettre les peuples du Caucase ; enfin, les efforts réitérés des Tyroliens, démontrent assez que les peuples des montagnes ont toujours résisté plus longtemps que ceux des plaines, tant par leur caractère et leurs mœurs, que par la nature des lieux. Les défilés et les grandes forêts favorisent, aussi bien que les rochers, ce genre de défense partielle.

ARTICLE VIII.

DES GUERRES CIVILES ET DE RELIGION.

Les guerres intestines, lorsqu'elles ne sont pas liées à une querelle étrangère, sont ordinairement le résultat d'une lutte d'opinions, d'esprit de parti politique ou religieux. Dans le moyen âge, elles furent plus souvent des chocs de coteries féodales. Les guerres les plus déplorables sont sans doute celles de religion. On comprend qu'un état combatte ses propres enfans pour empêcher des factions politiques qui affaiblissent l'autorité du trône et la force nationale ; mais qu'il fasse mitrailler ses sujets

pour les forcer à prier en français ou en latin, et pour reconnaître la suprématie d'un pontife étranger, voilà ce que la raison a peine à concevoir. — De tous les rois, le plus à plaindre fut sans contredit Louis XIV, chassant un million de protestans industrieux qui avaient mis sur le trône son aïeul, protestant comme eux. Les guerres de fanatisme sont horribles lorsqu'elles sont mêlées à celles de l'extérieur; elles sont affreuses, même lorsqu'elles ne sont que des querelles de famille.

L'histoire de France du temps de la ligue sera une leçon éternelle pour les nations et les rois. On a peine à croire que ce peuple, encore si noble et chevaleresque sous François Ier, soit tombé en vingt ans dans un excès d'abrutissement aussi déplorable.

Vouloir donner des maximes pour ces sortes de guerres serait absurde; il n'y en a qu'une sur laquelle les hommes sensés devraient être d'accord, c'est de réunir les deux sectes ou les deux partis pour chasser l'étranger qui voudrait se mêler de la querelle, puis de s'expliquer ensuite avec modération pour fondre les droits des deux partis dans un pacte de réconciliation. En effet, l'intervention d'une puissance tierce

dans une dispute religieuse ne saurait jamais être qu'un acte d'ambition et de perfidie.

On conçoit que des gouvernemens interviennent de bonne foi contre un accès de fièvre politique, dont les dogmes peuvent menacer l'ordre social : bien qu'ordinairement ces craintes soient exagérées, et qu'elles servent souvent de prétexte, il est possible qu'un état croie vraiment en être menacé jusque chez lui. Mais en fait de disputes théologiques, ce n'est jamais le cas, et l'intervention de Philippe II dans les affaires de la ligue ne pouvait avoir d'autre but que de diviser ou soumettre la France à son influence, afin de la démembrer peu à peu.

ARTICLE IX.

DES GUERRES DOUBLES, ET DU DANGER D'ENTREPRENDRE DEUX GUERRES A LA FOIS.

La célèbre maxime des Romains, de ne jamais entreprendre deux grandes guerres à la fois, est trop connue et trop appréciée pour qu'il faille s'efforcer d'en démontrer la sagesse.

Un état peut être contraint à faire la guerre

contre deux peuples voisins ; mais il faut des circonstances bien malheureuses pour que, dans ce cas, il ne trouve pas aussi un allié qui vienne à son secours, par le sentiment de sa propre conservation et du maintien de l'équilibre politique. Il est rare aussi que ces deux peuples ligués contre lui, aient le même intérêt à la guerre et y engagent tous leurs moyens ; or, si l'un d'eux n'est qu'auxiliaire, ce ne sera déjà plus qu'une guerre ordinaire.

Louis XIV, Frédéric-le-Grand, l'empereur Alexandre, et Napoléon, soutinrent des luttes gigantesques contre l'Europe coalisée. Lorsque de pareilles luttes proviennent d'agressions volontaires qu'on pourrait éviter, elles signalent une faute capitale de la part de celui qui les engage ; mais si elles proviennent de circonstances impérieuses et inévitables, il faut du moins y remédier, en cherchant à opposer des moyens ou des alliances capables d'établir une certaine pondération des forces respectives.

La grande coalition contre Louis XIV, motivée, ainsi que nous l'avons dit, par ses projets sur l'Espagne, prit néanmoins son origine dans les précédentes agressions, qui avaient alarmé tous ses voisins. Il ne put opposer, à

l'Europe conjurée, que la fidèle alliance de l'électeur de Bavière, et celle plus équivoque du duc de Savoie, qui ne tarda même pas à grossir le nombre des coalisés. Frédéric soutint la guerre contre les trois plus puissantes monarchies du continent, avec le seul appui des subsides de l'Angleterre, et de 50 mille auxiliaires de six petits états différens ; mais la division et la faiblesse de ses adversaires furent ses meilleurs alliés.

Ces deux guerres, comme celle soutenue par l'empereur Alexandre en 1812, étaient presque impossibles à éviter.

La France eut toute l'Europe sur les bras en 1793, par suite des provocations extravagantes des Jacobins, de l'exaltation des deux partis, et des utopies des Girondins, qui bravaient, disaient-ils, tous les rois de la terre, en comptant sur l'appui des escadres anglaises ! !

Le résultat de ces absurdes calculs fut un effroyable bouleversement, dont la France se tira comme par miracle.

Napoléon est donc en quelque sorte le seul des modernes qui ait entrepris volontairement trois effroyables guerres à la fois, celles d'Es-

pagne, d'Angleterre et de Russie; mais encore s'appuyait-il, dans la dernière, du concours de l'Autriche et de la Prusse, sans parler même de celui de la Turquie et de la Suède; et s'il compta avec trop de complaisance sur ce dernier, il n'en est pas moins vrai que les autres semblaient assez décisifs pour que son expédition ne fût pas aussi aventureuse qu'on l'a pensé généralement d'après la tournure des affaires.

Il résulte de tout ce qu'on vient de dire, qu'une guerre entreprise contre un seul état, lors même qu'un tiers viendrait y prendre part au moyen d'un corps auxiliaire, ne saurait être confondue avec une guerre double, ou, pour mieux dire, avec deux guerres conduites simultanément aux extrémités les plus opposées d'un pays, contre deux nations puissantes qui engageraient toutes leurs forces et leurs ressources pour accabler celui qui les aurait menacées. Par exemple, la double lutte de Napoléon, engagé corps à corps, en 1809, avec l'Autriche et l'Espagne, soutenue de l'Angleterre, était bien autrement grave pour lui, que s'il n'avait eu affaire qu'avec l'Autriche assistée d'un corps auxiliaire quelconque, fixé par des traités connus. Les luttes de cette dernière espèce

rentrent dans la catégorie des guerres ordinaires.

Il faut donc conclure, en général, que des guerres doubles doivent être évitées autant qu'on le peut ; et que, le cas arrivant, il vaut même mieux dissimuler les torts de l'un de ses voisins, jusqu'à ce que le moment opportun soit venu d'exiger le redressement des justes griefs dont on aurait à se plaindre. Toutefois cette règle ne saurait être absolue, les forces respectives, les localités, la possibilité de trouver aussi des alliés de son côté, pour rétablir une sorte d'équilibre entre les partis, sont autant de circonstances qui influeront sur les résolutions d'un état qui serait menacé d'une pareille guerre. Nous aurons rempli notre tâche, en signalant à la fois le danger et les remèdes qu'on peut lui opposer.

CHAPITRE I.

SECTION II.

DE LA POLITIQUE MILITAIRE, OU DE LA PHILOSOPHIE DE LA GUERRE.

Nous avons déjà expliqué ce que nous entendons sous cette dénomination. Ce sont toutes les combinaisons morales qui se rattachent aux opérations des armées. Si les combinaisons politiques dont nous venons de parler sont aussi des causes morales qui influent sur la conduite de la guerre, il en est d'autres qui, sans tenir à la diplomatie, ne sont pas non plus des combinaisons de stratégie ou de tactique. On ne saurait donc leur donner une dénomination plus propre que celle de politique militaire ou de philosophie de la guerre (1).

(1) Lloyd a bien traité ce sujet dans les deuxième et

Nous nous arrêterons à la première, car bien que la véritable acception du mot de philosophie puisse s'appliquer à la guerre aussi bien qu'aux spéculations de la métaphysique, on a donné une étendue si vague à cette acception, que nous éprouvons une sorte d'embarras à réunir ces deux mots. On se rappellera donc que la *politique de la guerre* s'entend de tous les rapports de la diplomatie avec la guerre, tandis que la *politique militaire* ne désigne que les combinaisons militaires d'un état ou d'un général.

La politique militaire peut embrasser toutes les combinaisons d'un projet de guerre, autres que celles de la politique diplomatique et de la stratégie.

On peut ranger dans cette catégorie les passions des peuples contre lesquels on va com-

---

troisième parties de ses Mémoires ; ses chapitres du Général et des Passions sont remarquables : la quatrième partie offre aussi de l'intérêt ; mais il s'en faut qu'elle soit complète, et que ses points de vue soient toujours justes. Le marquis de Chambray a aussi traité ce sujet, et ne l'a pas fait sans quelque succès, bien qu'il ait trouvé des contradicteurs.

battre, leur système militaire, leurs moyens de première ligne et de réserve, les ressources de leurs finances, l'attachement qu'ils portent à leurs gouvernemens ou à leurs institutions. Outre cela, le caractère du chef de l'état, celui des chefs de l'armée et leurs talens militaires, l'influence que le cabinet ou les conseils de guerre exercent sur les opérations, du fond de la capitale; le système de guerre qui domine dans l'état-major ennemi, la différence dans la force constitutive des armées et dans leur armement, la géographie et la statistique militaires du pays où l'on doit pénétrer; enfin les ressources et les obstacles de toute nature que l'on peut y rencontrer, sont autant de points importans à considérer, et qui ne sont néanmoins ni de la diplomatie, ni de la stratégie.

Il n'y a pas de règles fixes à donner sur de pareilles matières, sinon qu'un gouvernement doit ne rien négliger pour arriver à la connaissance de ces détails, et qu'il est indispensable de les prendre en considération dans les plans d'opérations qu'il se proposera.

Le chef de l'armée et l'état-major doivent être initiés dans ces connaissances, sous peine de trouver de cruels mécomptes dans leurs cal-

culs, comme cela arrive si souvent, même de nos jours, malgré les progrès immenses que les nations civilisées ont faits dans toutes les sciences statistique, politique, géographique et topographique. J'en citerai deux exemples dont je fus témoin : en 1796, l'armée de Moreau pénétrant dans la Forêt Noire, s'attendait à trouver dés montagnes terribles, des défilés et des forêts dont l'antique Hercinie rappelait le souvenir avec des circonstances effrayantes : on fut fort surpris, après avoir gravi les berges de ce vaste plateau qui versent sur le Rhin, de voir que ces versans et leurs contreforts seuls forment des montagnes, et que le pays, depuis les sources du Danube jusqu'à Donawert, présentait des plaines aussi riches que fertiles.

Le second exemple, plus récent encore, date de 1813; toute l'armée de Napoléon, et ce grand capitaine lui-même, regardaient l'intérieur de la Bohême comme un pays coupé de montagnes, tandis qu'il n'en existe guère de plus plat en Europe, dès qu'on a franchi la ceinture de montagnes secondaires dont il est entouré, ce qui est l'affaire d'une marche.

Tous les militaires européens avaient à peu près les mêmes opinions erronées sur le Balkan

et sur la force réelle des Ottomans dans leur intérieur. Il semblait que le mot d'ordre fût donné de Constantinople pour faire regarder cette enceinte comme une barrière presque inexpugnable, et comme le palladium de l'empire, erreur qu'en ma qualité d'habitant des Alpes je n'ai jamais partagée. Des préjugés non moins enracinés portaient à croire qu'un peuple, dont tous les individus marchent sans cesse armés, formerait une milice redoutable et se défendrait à toute extrémité. L'expérience a prouvé que les anciennes institutions qui plaçaient l'élite des janissaires dans les villes frontières du Danube, avaient rendu la population de ces villes plus belliqueuse que les habitans de l'intérieur, qui ne font la guerre qu'aux rajas désarmés : cette fantasmagorie a été appréciée à sa juste valeur ; ce n'était qu'un rideau imposant que rien ne soutenait, et la première enceinte forcée, le prestige a disparu. A la vérité, les projets de réforme du sultan Mahmoud avaient exigé le renversement de l'ancien système sans donner le temps d'en substituer un nouveau, en sorte que l'empire s'est trouvé pris au dépourvu : toutefois l'expérience a prouvé qu'une multitude de braves gens armés jusqu'aux dents, ne constitue pas encore une bonne armée, ni une défense nationale.

Revenons à la nécessité de bien connaître la géographie et la statistique militaires d'un empire.

Ces sciences manquent, il est vrai, de traités élémentaires et restent encore à développer. Lloyd, qui en a fait un essai dans la cinquième partie de ses Mémoires, en décrivant les frontières des grands états de l'Europe, n'a pas été heureux dans ses sentences et ses prédictions : il voit des obstacles partout, et présente entre autres comme inexpugnable la frontière d'Autriche sur l'Inn, entre le Tyrol et Passau, où nous avons vu Moreau et Napoléon manœuvrer et triompher avec des armées de 150 mille hommes en 1800, 1805 et 1809. La plupart de ses raisonnemens offrent la même critique; il a vu les choses trop matériellement.

Mais si ces sciences ne sont pas publiquement professées, les archives des états-majors européens devaient être riches de documens précieux pour les enseigner, du moins dans les écoles spéciales de ce corps.

La statistique militaire n'est guère mieux connue que la géographie; on n'en a que des tableaux vagues et superficiels, où l'on jette au

hasard le nombre d'hommes armés et de vaisseaux qu'un état possède, ainsi que les revenus qu'on lui suppose, ce qui est loin de constituer entièrement une science nécessaire pour combiner des opérations. Notre but n'est pas d'approfondir ici ces importantes combinaisons, mais de les indiquer comme moyens de succès dans les entreprises que l'on voudrait former.

Si les passions exaltées du peuple que l'on doit combattre sont un grand ennemi à vaincre, un général et un gouvernement doivent employer tous leurs efforts pour calmer ces passions. Nous ne saurions rien ajouter à ce que nous avons dit à ce sujet en parlant des guerres nationales.

En échange, un général doit tout faire pour électriser ses soldats, et leur donner ce même élan qu'il lui importe de comprimer dans ses adversaires. Toutes les armées sont susceptibles du même enthousiasme, les mobiles et les moyens seuls diffèrent selon l'esprit des nations. L'éloquence militaire a fait l'objet de plus d'un ouvrage; nous ne l'indiquerons que comme un moyen. Les proclamations de Napoléon; celles du général Paskevitsch; les allo-

cutions des anciens à leurs soldats; celle de Souvoroff à des hommes alors encore plus simples, sont des modèles de genres différens. L'éloquence des juntes d'Espagne et les miracles de la Madone del Pilar ont mené aux mêmes résultats par des chemins bien opposés.

En général, une cause chérie et un chef qui inspire la confiance par d'anciennes victoires, sont de grands moyens pour électriser une armée et faciliter ses succès.

Quelques militaires ont contesté les avantages de l'enthousiasme, et lui préfèrent le sang-froid imperturbable dans les combats. L'un et l'autre ont des avantages et des inconvéniens qu'il est impossible de méconnaître; l'enthousiasme porte à de plus grandes actions, la difficulté est de le soutenir constamment, et lorsqu'une troupe exaltée se décourage, le désordre s'y introduit plus rapidement.

Le plus ou moins d'activité et d'audace dans les chefs des armées respectives est un élément de succès ou de revers qu'on ne saurait soumettre à des règles.

Un cabinet et un chef d'armée doivent prendre en considération la valeur intrinsèque

inférera sans doute qu'elles prouvent contre la science..... Cela ne serait pas mieux fondé, puisque la science consiste à mettre de son côté toutes les chances possibles à prévoir, et qu'elle ne peut s'étendre aux caprices du destin : or, sur cent batailles gagnées par d'habiles manœuvres, il y en a deux ou trois gagnées par des accidens fortuits.

Un des points les plus importans de la politique militaire d'un état, c'est celui qui est relatif aux institutions qui régissent son armée. Une excellente armée commandée par un homme médiocre peut effectuer de grandes choses. Une mauvaise armée commandée par un grand capitaine en fera peut-être autant; mais elle en ferait bien davantage encore, si elle joignait la qualité des troupes aux talens de leur chef.

Neuf conditions essentielles concourent à la perfection d'une armée :

La première, c'est d'avoir un bon système de recrutement;

La deuxième, une bonne formation;

La troisième, un système de réserves nationales bien organisé;

La quatrième, des troupes et des officiers bien instruits aux manœuvres et aux services d'intérieur et de campagne;

La cinquième, une discipline forte sans être humiliante;

La sixième, un système de récompenses et d'émulation bien combiné;

La septième, des armes spéciales (génie et artillerie) ayant une instruction satisfaisante;

La huitième, un armement bien entendu, et supérieur en qualité, s'il est possible, à celui de l'ennemi, en appliquant ceci non seulement aux armes offensives, mais aussi aux armes défensives;

La neuvième, un état-major général capable de bien utiliser tous ces élémens, et dont la bonne organisation réponde à l'instruction classique de ses officiers.

Il faut le dire, aucune de ces conditions ne saurait être négligée sans de graves inconvéniens.

Une belle armée bien manœuvrière, bien disciplinée, mais sans conducteurs habiles et sans réserves nationales, laissa tomber la Prusse en quinze jours sous les coups de Napoléon.

En échange, on a vu dans bien des circonstances, combien un état devait s'applaudir d'avoir une bonne armée : ce furent les soins et l'habileté de Philippe et d'Alexandre à former et à instruire leurs phalanges, qui rendirent ces masses si mobiles et si propres à exécuter les manœuvres les plus rapides, et qui permirent aux Macédoniens de subjuguer la Perse et l'Inde avec cette poignée de soldats d'élite. Ce fut l'amour excessif du père de Frédéric pour les soldats qui procura à ce grand roi une armée capable d'exécuter toutes les entreprises.

Un gouvernement qui néglige son armée, sous quelque prétexte que ce soit, est donc un gouvernement coupable aux yeux de la postérité, puisqu'il prépare des humiliations à son trône et à son pays, au lieu de leur préparer des succès en suivant une marche contraire. Loin de nous la pensée qu'un gouvernement doive tout sacrifier à l'armée ! ce serait une absurdité. Mais elle doit faire l'objet constant de ses soins, et si le prince n'a pas lui-même une éducation militaire, il est difficile qu'il atteigne ce but. Dans ce cas, qui malheureusement n'arrive que trop souvent, il faut y suppléer par de sages et prévoyantes institutions, à la

tête desquelles on placera, sans contredit, un bon système d'état-major et un bon système de recrutement.

Quant aux récompenses et à l'avancement, il est essentiel de protéger l'ancienneté des services, tout en ouvrant une porte au mérite; les trois quarts de chaque promotion devraient être selon l'ordre du tableau, et l'autre quart réservé aux hommes qui se feraient remarquer par leur mérite et leur zèle. En temps de guerre, l'ordre du tableau devrait au contraire être suspendu, ou réduit du moins au tiers des promotions, en laissant les deux autres tiers aux actions d'éclat.

La supériorité d'armement peut augmenter les chances de succès à la guerre; elle ne gagne pas les batailles, mais elle y contribue : chacun se rappelle ce que la grosse cavalerie française a gagné en adoptant la cuirasse, qu'elle a si long-temps repoussée; chacun sait qu'avec le seul avantage de la lance, les cosaques ont souvent défait la cavalerie régulière la plus redoutable. Sans doute des lanciers en fourrageurs ne valent pas de bons hussards; mais chargeant en ligne, c'est bien une autre affaire. Combien de milliers de braves cavaliers ont été victimes

du préjugé qu'ils avaient contre la lance, parce qu'elle gêne un peu plus à porter qu'un sabre ?

L'armement des armées est encore susceptible de beaucoup de perfectionnemens, et celle qui prendra l'initiative de ces améliorations, s'assurera de grands avantages. L'artillerie laisse peu à désirer, mais les armes offensives et défensives de l'infanterie et de la cavalerie méritent l'attention d'un gouvernement prévoyant.

Résumons donc enfin, en peu de mots, les bases essentielles de la politique militaire qu'un gouvernement sage doit adopter.

1° C'est de donner au prince une éducation à la fois politique et militaire; il trouvera plutôt dans ses conseils de bons administrateurs que des hommes d'état et d'épée; il doit donc chercher à l'être lui-même.

2° L'armée permanente ne doit pas seulement être toujours sur un pied respectable; il faut être en mesure de la doubler au besoin par des réserves sagement préparées. Son instruction et sa discipline doivent aller d'accord avec sa bonne organisation; enfin, le système d'armement doit être perfectionné au moins à l'égal de ses voisins, si ce n'est même supérieur.

3°. Le matériel doit être également sur le meilleur pied et avoir les réserves nécessaires.

4° Il importe que l'étude des sciences militaires soit protégée et récompensée, aussi bien que le courage et le zèle. Les corps auxquels ces sciences sont nécessaires, doivent donc être estimés et honorés. C'est le seul moyen d'y appeler de toutes parts des hommes de mérite et de génie.

5° L'état-major général doit être employé en temps de paix aux travaux préparatoires pour toutes les éventualités de guerre possibles. Ses archives doivent être pourvues de nombreux matériaux historiques pour le passé, et de tous les documens statistiques, géographiques, topographiques et stratégiques pour le présent et l'avenir.

Il est donc essentiel que le chef de ce corps et une partie des officiers soient permanens dans la capitale en temps de paix, et que le dépôt de la guerre ne soit autre chose que le dépôt de l'état-major général, sauf à lui donner une section secrète pour les documens qui devraient être cachés aux officiers du corps.

6° Ne rien négliger pour avoir la géographie et la statistique militaires des états voisins ; connaître leurs moyens matériels et moraux d'attaque et de défense ; les chances stratégiques des deux partis ; employer à ces travaux scientifiques les officiers distingués, et les récompenser quand ils s'en acquittent d'une manière marquante.

7° La guerre une fois décidée, il faudra arrêter si non un plan entier d'opérations, ce qui est toujours impossible, du moins un système d'opérations dans lequel on se proposera un but, et s'assurera d'une base.

Le système d'opérations doit être en rapport avec le but de la guerre, avec l'espèce d'ennemis qu'on aura à combattre, avec la nature et les ressources du pays, avec le caractère des nations et celui des chefs qui les conduisent, soit à l'armée, soit dans l'intérieur de l'état. Il doit être calculé sur les moyens matériels et moraux d'attaque ou de défense que les ennemis peuvent avoir à opposer ; enfin, on doit y prendre en considération les alliances probables qui peuvent survenir pour ou contre les deux partis dans le cours de la guerre.

L'état des finances d'une nation ne saurait être omis dans la nomenclature des chances de guerre qu'on est appelé à peser. Néanmoins il serait dangereux de lui accorder constamment toute l'importance que Frédéric-le-Grand semble y attacher dans l'histoire de son temps. Ce grand roi pouvait avoir raison à une époque où les armées se recrutaient en majeure partie par enrôlement volontaire; alors le dernier écu donnait le dernier soldat; mais si les levées nationales sont bien organisées, l'argent n'aura plus la même influence, du moins pour une ou deux campagnes. Si l'Angleterre a prouvé que l'argent procurait des soldats et des auxiliaires, la France a prouvé que l'amour de la patrie et l'honneur donnaient également des défenseurs, et qu'au besoin la guerre pouvait nourrir la guerre. Sans doute ce pays trouvait, dans la richesse de son sol et dans l'exaltation de ses chefs, des sources de puissance passagère qu'on ne saurait admettre comme base générale d'un système; mais les résultats de ses efforts n'en furent pas moins frappans. Chaque année les nombreux échos du cabinet de Londres, et M. d'Yvernois surtout, annonçaient que la France allait succomber faute d'argent, tandis que Napoléon entassait 300 millions d'é-

pargnes dans les caves des Tuileries, tout en acquittant régulièrement les dépenses de l'état et la solde de ses armées (1).

Une puissance qui regorgerait d'or pourrait fort mal se défendre; l'histoire est là pour attester que les peuples les plus riches ne sont ni les plus forts ni les plus heureux. Le fer pèse au moins autant que l'or dans les balances de la force militaire.

Cependant, hâtons-nous d'en convenir, l'heureuse réunion de sages institutions militaires, de patriotisme, d'ordre dans les finances, de richesse intérieure et de crédit public, constituera la nation la plus forte et la plus capable de soutenir une longue guerre.

Il faudrait un volume pour discuter toutes les circonstances dans lesquelles une nation peut développer plus ou moins de puissance, soit par l'or, soit par le fer, et pour déterminer les cas où l'on peut espérer de nourrir la guerre

---

(1) Il y eut un déficit à sa chute, mais il n'y en avait point en 1811 : il fut le résultat de ses désastres et des efforts inouis qu'il fut appelé à faire.

par la guerre. Ce résultat ne s'obtient qu'en portant ses armées chez les autres, et tous les pays ne sont pas également de nature à fournir des ressources à un assaillant.

Nous nous engagerions trop loin en traitant à fond un sujet aussi compliqué ; il suffira pour le but que nous nous proposons, d'indiquer les rapports qu'il peut avoir avec un projet de guerre ; c'est à l'homme d'état à saisir les modifications que les circonstances et les localités peuvent apporter dans ces rapports.

Il est temps de passer à la partie purement militaire de l'art, c'est-à-dire à la stratégie et à la grande tactique.

CHAPITRE II.

SECTION I.

DE L'ART MILITAIRE PROPREMENT DIT.

L'art militaire, indépendamment des parties que nous venons d'exposer succinctement, se compose encore, comme on l'a vu plus haut, de quatre branches principales : la stratégie, la grande tactique, la tactique de détail, et l'art de l'ingénieur. Nous ne traiterons que les deux premières, pour les motifs déjà indiqués; il est donc urgent de commencer par les définir.

La stratégie comprend toutes les opérations qui embrassent le théâtre de la guerre en général.

1° La définition de ce théâtre, et des combinaisons qu'il offre;

2° Le choix et l'établissement de la base d'opérations ;

3° La détermination du point objectif qu'on se propose, soit offensif, soit défensif ;

4° Les fronts d'opérations ;

5° Le choix des lignes d'opérations qui mènent de la base audit point objectif ou au front d'opérations ; les manœuvres différentes pour embrasser ses lignes dans leurs diverses combinaisons.

6° La détermination des points décisifs du théâtre de la guerre ;

7° Les marches d'armées considérées comme manœuvres ;

8° Les diversions et les grands détachemens ;

9° Les descentes ;

10° Les passages de fleuves ;

11° Les camps retranchés ;

12° Les forteresses envisagées comme moyens stratégiques, comme refuges d'une armée, ou obstacles à sa marche ;

13° Les magasins considérés dans leurs rapports avec les marches des armées.

Ces différens objets constituent ce que l'on nomme ordinairement un plan de campagne. On peut y ajouter :

14° Les retraites ;

15° Les quartiers d'hiver ;

combinaisons accidentelles qui n'entrent pas dans un plan, mais qui appartiennent à la stratégie (1).

La deuxième branche est la tactique, c'est-à-dire les manœuvres d'une armée un jour de bataille, les combats, l'assiette du camp, et les diverses formations pour mener les troupes à l'attaque.

Plusieurs controverses futiles ont eu lieu pour déterminer d'une manière absolue la ligne de démarcation qui sépare ces deux branches de la science ; j'ai dit que la stratégie est l'art de faire la guerre sur la carte, l'art d'embrasser

---

(1) Beaucoup de ces combinaisons tiennent à la tactique comme à la stratégie, mais presque toutes les opérations de guerre appartiennent à ces deux branches, c'est-à-dire à la stratégie pour leurs combinaisons et leurs rapports avec le plan général, et à la tactique pour leur exécution sur un terrain déterminé.

tout le théâtre de la guerre ; la tactique est l'art de combattre sur le terrain, d'y placer ses forces selon les localités, et de les mettre en action sur divers points du champ de bataille, c'est-à-dire dans un espace de trois ou quatre lieues, de manière que tous les corps agissans puissent recevoir des ordres et les exécuter dans le courant même de l'action. On a critiqué ma définition sans en donner de meilleure ; il est certain que beaucoup de batailles ont été décidées par des mouvemens stratégiques, et n'ont été même qu'une série de pareils mouvemens ; mais cela n'a jamais eu lieu que contre des armées dispersées, cas qui fait exception ; or, la définition générale ne s'appliquant qu'à des batailles rangées n'en est pas moins exacte.

Il est constant aussi que plusieurs des opérations, classées dans la stratégie par leurs rapports avec le plan général de la campagne et avec l'ensemble du théâtre de la guerre, appartiennent à la tactique pour ce qui concerne les détails d'exécution : tels sont les passages de fleuves, les retraites, les descentes. Mais la détermination du point ou de la direction dans laquelle il convient à l'armée d'agir est une combinaison essentiellement stratégique, et c'est

encore par des manœuvres stratégiques qu'on y prévient l'ennemi. Je ne vois rien de mieux que des exemples pour expliquer ma pensée, et je citerai les passages du Rhin exécutés par Moreau en 1796 et 1800. Dans le dernier, Moreau opérait de Strasbourg à Schaffouse : la gauche débouche de Kehl, pour donner le change à Kray, deux jours après le centre débouche à Brisach et à Bâle, et plus tard la droite, formée de l'armée de Lecourbe, passe à Schaffouse : l'ensemble est une opération stratégique, mais chacun des passages en particulier, s'il eût été fait devant l'ennemi, eût été une affaire de tactique, puisqu'il n'y avait plus qu'à opérer sur un terrain déterminé.

Ainsi, indépendamment des mesures d'exécution locale, qui sont de son ressort, la grande tactique, selon moi, comprendra les objets suivans :

1° L'assiette des camps;

2° Le choix des lignes de bataille défensives;

3° La défensive-offensive;

4° Les différens ordres de bataille, ou grandes manœuvres propres à attaquer une ligne ennemie;

5° La rencontre de deux armées en marche et batailles imprévues ;

6° Les surprises d'armées (1) ;

7° Les dispositions pour conduire les troupes au combat.

Toutes les autres opérations de la guerre rentreront dans le détail de la petite guerre, comme les reconnaissances, les fourrages, les combats partiels d'avant-garde ou d'arrière-garde, l'attaque même des postes retranchés, en un mot, tout ce qui doit être exécuté par une division ou brigade isolée.

DU PRINCIPE FONDAMENTAL DE LA GUERRE.

Le but essentiel de cet ouvrage est de démontrer qu'il existe un principe fondamental de toutes les opérations de la guerre, principe qui doit présider à toutes les combinaisons pour qu'elles soient bonnes.

Il consiste :

1° A porter la majeure partie des forces dis-

---

(1) Il s'agit de surprises d'armées en pleine campagne, et non de surprises de quartiers d'hiver.

ponibles d'une armée sur le point décisif, soit du théâtre de la guerre, soit d'un champ de bataille;

2° A opérer de manière que cette masse de forces ne soit pas seulement *présente* au point décisif, mais à ce qu'elle y soit habilement *mise en action.*

Nous allons d'abord appliquer ce principe incontestable aux différentes combinaisons de la stratégie et de la tactique, puis prouver, par l'histoire de vingt campagnes, que tous les succès ou les revers furent le résultat de l'application ou de l'oubli qu'on en fit.

CHAPITRE II.

SECTION I.

DES OPÉRATIONS STRATÉGIQUES.

ARTICLE I.

DU THÉATRE DES OPÉRATIONS.

Le théâtre d'une guerre embrasse toutes les contrées où deux puissances peuvent s'attaquer, soit par leur propre territoire, soit par celui de leurs alliés, ou des puissances secondaires qu'elles entraîneront dans le tourbillon par crainte ou par intérêt. Lorsqu'une guerre se complique d'opérations maritimes, alors le théâtre n'en est pas restreint aux frontières d'un état, mais il peut embrasser aux deux hémisphères, comme cela est arrivé dans la lutte entre la France et l'Angleterre, depuis Louis XIV jusqu'à nos jours.

Ainsi, le théâtre général d'une guerre est une chose si vague et si dépendante des incidens, qu'il ne faut pas le confondre avec le théâtre des opérations que chaque armée peut embrasser indépendamment de toute complication.

Le théâtre d'une guerre continentale entre la France et l'Autriche peut embrasser l'Italie seule, ou l'Allemagne et l'Italie, si les princes allemands y prennent part.

Il peut arriver que les opérations soient combinées, ou que chaque armée soit destinée à agir séparément. Dans la première hypothèse, le théâtre général des opérations ne doit être considéré que comme un même échiquier, sur lequel la stratégie doit faire mouvoir les armées vers le but commun qui aura été arrêté. Dans la seconde, chaque armée aura son théâtre d'opérations particulier, indépendant l'un de l'autre.

Le théâtre d'opérations d'une armée comprend tout le terrain qu'elle chercherait à envahir, et tout celui qu'elle peut avoir à défendre. Si elle doit opérer isolément, ce théâtre forme tout son échiquier, hors duquel elle

pourrait bien chercher une issue, dans le cas où elle s'y trouverait investie de trois côtés; mais hors duquel elle ne doit combiner aucune manœuvre, puisque rien ne serait prévu pour une action commune avec l'armée secondaire.

Si, au contraire, les opérations sont concertées, alors le théâtre des opérations de chaque armée prise isolément ne devient, en quelque sorte, qu'une des lignes d'opérations de l'échiquier général, où les masses belligérantes doivent opérer dans un même but.

Chaque théâtre ou échiquier, sur lequel on doit opérer avec une ou plusieurs armées, se compose :

1° D'une base d'opérations;

2° D'un but objectif;

3° De front d'opérations;

4° De lignes d'opérations;

5° De lignes de communications;

6° D'obstacles naturels ou artificiels à vaincre ou à opposer à l'ennemi;

7° De points de refuge en cas de revers.

Pour rendre la démonstration plus intelligible, je suppose la France voulant envahir

l'Autriche avec deux ou trois armées, destinées à se réunir sous un chef et partant de Mayence, du Haut-Rhin et de la Savoie, ou des Alpes maritimes.

Chaque contrée que l'une de ces armées aura à parcourir, sera en quelque sorte une ligne d'opérations de l'échiquier général. Mais si l'armée d'Italie ne doit agir que jusqu'à l'Adige, sans rien concerter avec l'armée du Rhin, alors ce qui n'était considéré que comme une ligne d'opérations dans le plan général, devient l'unique échiquier de cette armée.

Dès-lors chaque échiquier doit avoir sa base particulière, son point objectif, et ses lignes d'opérations qui mènent de la base au but objectif dans l'offensive, ou du but objectif à la base dans la défensive.

On a confondu souvent les lignes d'opérations avec les lignes de communications : il est important de détruire cette erreur par un exemple.

Une armée française, agissant en Allemagne contre l'Autriche, n'a qu'une ligne d'opérations possible ; c'est la vallée du Danube, seul et unique débouché pour aller de la base au point

objectif, qui est naturellement l'Inn ou Vienne; cette ligne d'opérations peut offrir dix routes, qui mènent de Braunau ou de Salzbourg à Mayence par la Franconie, à Manheim par Donaverth, à Strasbourg par Ulm, à Huningue par Kempten et les villes forestières. Or, on ne saurait dire pour cela que l'armée a dix lignes d'opérations.

Sans nous arrêter à trop de complications, nous allons essayer de démontrer les principales combinaisons que présente tout théâtre d'opérations isolé ou collectif.

ARTICLE II.

DES BASES D'OPÉRATIONS.

Le premier point d'un plan d'opérations est de s'assurer d'une bonne base; on nomme ainsi l'étendue des frontières d'un état, d'où une armée tirera ses ressources, ses renforts; celle d'où elle devra partir pour une expédition offensive, ou sur laquelle elle devra s'appuyer si elle couvre son pays défensivement.

Quoique la base des opérations soit aussi ordinairement celle des ressources, cependant toute ligne par laquelle viendrait une partie de ces ressources, ne serait pas pour cela une ligne d'opérations, mais une ligne d'approvisionnement.

Chaque armée peut avoir plusieurs bases successives : une armée française opérant en Allemagne a pour première base le Rhin; mais si elle est ramenée dernière le fleuve, elle a une nouvelle base sur la Moselle, elle peut en avoir une troisième sur la Seine, une quatrième sur la Loire.

Une base appuyée sur un fleuve large et impétueux, dont on tiendrait les rives par de bonnes forteresses à cheval sur ce fleuve, serait sans contredit la plus favorable qu'on pût désirer.

Plus la base est large, moins elle est facile à couvrir, mais moins il sera facile aussi d'en couper l'armée.

Un état, dont la capitale ou le centre de puissance est trop près de la première frontière, offre moins d'avantages pour baser ses défenseurs, qu'un état dont la capitale est plus éloignée.

Toute base, pour être parfaite, doit offrir deux ou trois places d'une capacité suffisante pour y établir des magasins, des dépôts, etc. Elle doit fournir au moins une tête de pont retranchée sur chacune des rivières inguéables qui s'y trouvent.

A cela près, il existe peu d'axiomes invariables sur des bases qui dépendent toujours plus ou moins des localités.

ARTICLE III.

DES OPÉRATIONS OFFENSIVES ET DES POINTS OBJECTIFS D'OPÉRATIONS.

Les opérations de la guerre ont un but ou un objet, soit offensif, soit défensif.

L'offensive est, en général, la plus avantageuse, surtout en stratégie. En effet, si l'art de la guerre consiste à porter ses forces au point décisif, on comprend que le premier moyen d'appliquer ce principe sera de prendre l'initiative des mouvemens, c'est-à-dire l'offensive. Celui qui a pris cette initiative, sait d'avance ce qu'il fait et ce qu'il veut; il arrive avec ses masses au point où il lui convient de

frapper. Celui qui attend est prévenu partout; l'ennemi tombe sur des fractions de son armée; il ne sait ni où son adversaire veut porter ses efforts, ni les moyens qu'il doit lui opposer.

En tactique, l'offensive a aussi des avantages; mais ils sont moins positifs, parce que les opérations n'étant pas sur un rayon aussi vaste, celui qui a l'initiative ne peut pas les cacher à l'ennemi, qui, le découvrant à l'instant, peut, à l'aide de bonnes réserves, y remédier sur-le-champ. Outre cela, celui qui marche à l'ennemi a contre lui tous les désavantages résultant des obstacles du terrain à franchir pour aborder la ligne de son adversaire : quelque plate que soit une contrée, il y a toujours des inégalités dans le terrain, de petits ravins, des buissons, des haies, des métairies, des villages à emporter ou à dépasser : qu'on ajoute, à ces obstacles naturels, les batteries ennemies à enlever, et le désordre qui s'introduit toujours plus ou moins dans une troupe exposée long-temps au feu d'artillerie ou de mousqueterie, et l'on conviendra qu'en tactique du moins l'avantage de l'initiative est balancé.

En stratégie, le but d'une campagne déter-

mine le point objectif. Si ce but est offensif, le point sera l'occupation de la capitale de la puissance ennemie, ou celle d'une province militaire, dont la perte pourrait déterminer l'ennemi à la paix. Dans la guerre d'invasion, la capitale est ordinairement le point décisif que se propose l'assaillant. Toutefois, la situation géographique de cette capitale, les rapports politiques des puissances belligérantes avec les puissances voisines, les ressources réciproques, soit positives, soit fédératives, forment autant de combinaisons étrangères au fond à la science des combats, mais très-intimement liées néanmoins avec les plans d'opérations, et qui peuvent décider si une armée doit désirer ou craindre de pousser jusqu'à la capitale ennemie.

A défaut de cette capitale, le point objectif sera un front quelconque d'opérations, qui servirait de première base à l'ennemi, et où se trouveraient quelques places importantes dont la possession assurerait à l'armée celle du territoire occupé : par exemple, dans une guerre contre l'Autriche, si la France envahissait l'Italie, son premier objectif serait d'atteindre la ligne du Tessin et du Pô; le second point objectif serait Mantoue et la ligne de l'Adige,

le troisième serait déjà sur les Alpes Noriques, etc., etc.

Dans la défensive, le point objectif, au lieu d'être celui que l'on veut conquérir, sera celui que l'on cherche à couvrir. La capitale étant censée au centre de la puissance, devient le point objectif principal de la défensive; mais il peut y avoir des points plus rapprochés, comme, par exemple, la défense du premier front et de la première base d'opérations; ainsi une armée française, réduite à la défensive derrière le Rhin, aura pour premier point objectif, d'empêcher le passage du fleuve; elle cherchera à secourir les places d'Alsace si l'ennemi parvenait à effectuer son passage et à les assiéger : le second point objectif sera de couvrir la première base d'opérations qui se trouvera sur la Meuse ou la Moselle.

Il y a deux espèces de points objectifs; les premiers sont des points géographiques, c'est-à-dire, un fleuve, une forteresse, un front d'opérations avantageux à occuper, ou bien, comme nous l'avons dit, une capitale.

Les seconds sont des points objectifs de manœuvres, qui dépendent de la position de l'ennemi; car on doit avoir pour but de lui

porter les coups les plus sûrs et les plus sensibles, ce qui dépend de l'emplacement de ses forces. Dans la campagne de 1800, le premier point objectif de Bonaparte était de fondre sur la droite de Mélas par le Saint-Bernard, pour s'emparer de ses communications. On juge que le Saint-Bernard et Aoste n'étaient pas des points objectifs géographiques, mais bien de manœuvres, attendu que leurs avantages résultaient de la marche de Mélas sur Nice.

Ces derniers points sont donc incontestablement les plus importans, puisqu'ils auraient pour but l'anéantissement total de l'armée ennemie en tombant avec la rapidité de l'aigle sur ses communications, afin de la couper de sa base, et de la refouler sur un obstacle insurmontable.

Ce genre de guerre, dans lequel il faut avouer que Napoléon excellait plus particulièrement, semble la perfection de l'art, car on avouera, que non seulement les points objectifs géographiques, mais les états mêmes tombent dès que l'armée qui devait les couvrir a cessé d'exister.

Nous renvoyons d'ailleurs à ce que nous dirons plus bas des points décisifs, attendu que chacun d'eux sera un point objectif convenable.

ARTICLE IV.

DES FRONTS D'OPÉRATIONS.

Un front d'opérations est l'étendue d'une ligne qu'occupe l'armée en avant de sa base, soit en pays ennemi, soit dans son propre pays. En 1813, le front d'opérations de l'armée de Napoléon était la ligne de l'Elbe, sa base d'opérations était le Rhin, sa ligne d'opérations était l'espace compris entre le Rhin et l'Elbe. Si c'est un mérite pour la base d'opérations d'être large, c'est tout le contraire pour le front d'opérations; plus il sera rétréci, plus l'armée le couvrira facilement, plus elle pourra tenir ses forces réunies pour recevoir l'ennemi ou marcher à lui. Par exemple, une armée française occupe la Bavière, et n'a d'autre but que de couvrir cette contrée; ses fronts d'opérations seront l'Inn, l'Iser et le Lech; la gauche au Danube, la droite aux montagnes du Tyrol. L'espace total étant de quatre à cinq marches, on pourrait, en tenant la masse au centre, être à même de soutenir les deux ailes en vingt-quatre heures. Ce serait donc un front d'opérations parfait, si le Tyrol était neutre; mais dès qu'on

peut tourner ce front, soit par les montagnes du Voralberg, soit en débouchant de la Bohême sur Ratisbonne, on voit qu'il ne serait pas à l'abri d'insulte. Toutefois, comme ces manœuvres seraient très-lointaines, l'armée concentrée sur l'Iser ou sur l'Inn aurait toujours l'avantage d'une ligne centrale et les moyens de déjouer l'ennemi.

Ces fronts d'opérations étant déterminés par les circonstances, on ne peut leur appliquer qu'un petit nombre d'axiomes. Le premier, comme nous l'avons dit, est d'être le moins long possible; le second, est d'avoir de bons points d'appui sur les flancs; le troisième, est d'avoir des liens de communications faciles avec tous les points de la ligne d'opérations.

Passons maintenant à l'examen de ces lignes, dont les combinaisons offrent, selon moi, les bases essentielles de la science stratégique.

ARTICLE V.

LIGNES D'OPÉRATIONS.

Les lignes d'opérations doivent être considérées sous deux points de vue : 1° *celui des*

DÉFINITION DES LIGNES D'OPÉRATIONS CONSIDÉRÉES COMME MANOEUVRES.

Les rapports de ces lignes avec celles que la nature a tracées, les positions de l'ennemi et les vues d'un général en chef, forment autant de classes différentes qui reçoivent un nom du caractère de ces mêmes rapports ; il est important d'établir cette classification avant de passer plus loin.

Nous appellerons *lignes d'opérations simples*, celles d'une armée agissant sur la même direction d'une frontière, sans former de grands corps indépendans les uns des autres.

Les lignes doubles et multipliées sont celles d'une armée qui opère sur la même frontière, en formant deux ou trois corps destinés à agir isolément vers un seul ou vers plusieurs buts.

Les lignes d'opérations intérieures sont celles qu'une armée forme pour s'opposer à plusieurs lignes de l'ennemi, mais auxquelles on donne une direction telle, qu'on puisse rapprocher les différens corps et lier leurs mouvemens, avant que l'ennemi ait la possibilité de leur opposer une plus grande masse.

Les lignes extérieures présentent le résultat

opposé; ce sont celles qu'une armée formera en même temps sur les deux extrémités d'une ou de plusieurs lignes ennemies.

Les lignes profondes sont celles qui, partant de leur base, parcourent une grande étendue de terrain pour arriver à leur but.

Les lignes d'opérations concentriques sont plusieurs lignes, ou une seule divisée, qui partent de deux points éloignés, pour arriver sur un même point en avant ou en arrière de leur base.

On entend par *lignes excentriques*, celles que prendra une seule masse partant d'un point donné, et se divisant pour se porter sur plusieurs points divergens.

Enfin, les dernières combinaisons que nous présentent les opérations générales des armées, sont les *lignes secondaires* et les *lignes accidentelles*. Les premières servent à désigner les rapports de deux armées entre elles, lorsqu'elles agissent sur un même développement de frontières; ainsi, l'armée de Sambre-et-Meuse était, en 1796, ligne secondaire de l'armée du Rhin, en 1812 l'armée de Bagration était secondaire de l'armée de Barclay.

Les lignes accidentelles sont celles amenées par des événemens qui font changer le plan primitif de campagne, et donnent une nouvelle direction aux opérations. Ces dernières sont rares et d'une haute importance ; elles ne sont ordinairement bien saisies que par un génie vaste et actif.

On voit par ces définitions, combien mes idées diffèrent de celles des auteurs qui m'ont devancé. En effet, on a considéré ces lignes sous les rapports matériels seulement : Lloyd et Bulow ne leur ont donné qu'une valeur relative aux magasins et aux dépôts des armées ; le dernier a même avancé, *qu'il n'y avait plus de lignes d'opérations lorsque l'armée campait près de ses magasins*. L'exemple suivant suffira pour détruire ce paradoxe. Je suppose deux armées campées, la première sur le Haut-Rhin, la seconde en avant de Dusseldorff, ou tout autre point de cette frontière ; j'admets que leurs grands dépôts soient immédiatement au-delà du fleuve, ce qui est sans contredit la position la plus sûre, la plus avantageuse et la plus rapprochée qu'il soit possible. Ces armées auront un but offensif ou défensif ; dès-lors, elles auront incontestablement des lignes territoriales et des lignes manœuvres.

1° Leur ligne territoriale défensive partira du point où elles se trouvent jusqu'à celui de seconde ligne qu'elles doivent couvrir; or, elles en seraient coupées l'une et l'autre, si l'ennemi venait à s'y établir. Mélas aurait eu pour un an de munitions dans Alexandrie, qu'il n'eût pas moins été coupé de sa ligne, dès que l'ennemi victorieux occupait celle du Pô (1).

2° Leur ligne manœuvre serait double contre une simple, si l'ennemi concentrait ses forces pour accabler successivement ces armées; elle sera double extérieure contre double intérieure, si l'ennemi fait aussi deux corps, mais qu'il leur donne une direction telle qu'il puisse les réunir plus promptement. On voit donc que Bulow est parti d'une base absolument fausse; son ouvrage a dû nécessairement s'en ressentir et renfermer des maximes dangereuses.

Telle est la définition de cette branche inté-

---

(1) On a cru que ceci pouvait être sujet à contestation; je ne le pense pas : Mélas, privé de recrutement, resserré entre la Bormida, le Tanaro et le Pô, pouvant à peine recevoir des émissaires ou des courriers, aurait toujours dû finir par se faire jour ou par capituler, s'il n'était pas secouru.

ressante de l'art de la guerre, que j'ai donnée dès 1804, en me prononçant pour les lignes d'opérations simples et intérieures, contre les lignes d'opérations doubles et extérieures. Mon idée, mal saisie par quelques écrivains, a été, comme tous les ouvrages des hommes, soumise à des critiques plus ou moins sévères ; mais la masse des militaires instruits, et dépourvus de préjugés, m'a rendu justice, et les principes que j'ai développés ont été admis comme les bases essentielles de l'art de la guerre.

Pour ne pas surcharger ce tableau d'une discussion étrangère à son but, je me réserve d'ajouter à la fin du volume quelques observations sur les controverses dont ce chapitre important des lignes d'opérations a été l'objet. En attendant, je crois devoir résumer ici les principales maximes qui se trouveront répandues dans le cours de ce traité.

1° Si l'art de la guerre consiste à mettre en action le plus de forces possible au point décisif du théâtre des opérations, le choix de la ligne d'opérations, étant le premier moyen d'y parvenir, peut être considéré comme la base fondamentale d'un bon plan de campagne. Napoléon le prouva par la direction qu'il sut

assigner à ses masses en 1805, sur Donawerth, et en 1806, sur Gera; manœuvres habiles, au moyen desquelles il parvint à s'établir dès le début des hostilités sur l'extrémité du front d'opérations de ses adversaires, et de là sur leur ligne de retraite.

2° La direction qu'il convient de donner à cette ligne, dépend non seulement de la situation géographique du théâtre des opérations, mais encore de l'emplacement des forces ennemies sur cet échiquier stratégique. Toutefois on ne saurait la donner que sur le centre ou sur l'une des extrémités; dans le cas seulement où l'on aurait des forces infiniment supérieures, il serait possible d'agir sur le front et les extrémités en même temps; dans toute autre supposition, ce serait une faute capitale. Quant au choix du point sur lequel il convient de diriger ses efforts, il en sera fait mention à l'article 6, où nous traiterons spécialement des divers moyens par lesquels on peut aisément reconnaître un point décisif en stratégie aussi bien qu'en tactique.

3° Par suite du principe que nous venons d'énoncer, il est constant qu'à forces égales, une ligne d'opérations simple sur une même

frontière aura l'avantage sur une ligne d'opérations double.

4° Il peut arriver néanmoins qu'une ligne double devienne nécessaire, d'abord par la configuration du théâtre de la guerre, ensuite parce que l'ennemi en aura formé une lui-même, et qu'il faudra bien opposer une partie de l'armée à chacune des deux ou trois masses qu'il aura formées.

Dans ce cas, la ligne intérieure ou centrale, sera préférable à la ligne extérieure, puisque l'armée qui aura la ligne intérieure, pourra faire coopérer chacune de ses fractions à un plan combiné entr'elles, et qu'elle pourra aussi rassembler le gros de ses forces plus promptement pour décider du succès de la campagne.

5° Par la même raison, deux lignes concentriques valent mieux que deux lignes divergentes; les premières, plus conformes aux principes de la stratégie, procurent encore l'avantage de couvrir les lignes de communications et d'approvisionnemens; mais, pour qu'elles soient exemptes de dangers, on doit les combiner de manière à ce que les deux armées qui les parcourent, ne puissent rencontrer isolé-

ment les forces réunies de l'ennemi, avant d'être elles-mêmes en mesure d'opérer leur jonction.

6° Les lignes divergentes ne peuvent guère convenir qu'après une bataille gagnée, ou une opération stratégique par laquelle on aurait réussi à diviser les forces de l'ennemi. Alors il devient naturel de donner aux siennes des directions divergentes pour achever la dispersion des vaincus.

7° Il arrive parfois qu'une armée se voit forcée de changer de ligne d'opérations au milieu d'une campagne (ce que nous avons désigné sous le nom de lignes accidentelles). C'est une manœuvre des plus délicates et des plus importantes, qui peut donner de grands résultats, mais amener aussi de grands revers, lorsqu'on ne la combine pas avec sagacité, car on ne s'en sert guère que pour tirer l'armée d'une situation embarrassante. Nous donnerons, au Chapitre X, un exemple d'un pareil changement exécuté par Frédéric à la suite de la levée du siége d'Olmutz.

Napoléon en projeta plusieurs, car il avait l'habitude, dans ses invasions aventureuses,

d'avoir un pareil projet prêt pour parer aux événemens imprévus. A l'époque d'Austerlitz, il avait résolu, en cas d'échec, de prendre sa ligne d'opérations par la Bohême sur Passau ou Ratisbonne, qui lui offrait un pays neuf et plein de ressources, au lieu de reprendre celle de Vienne, qui n'offrait que des ruines, et où l'archiduc Charles aurait pu le prévenir.

En 1814, il commença l'exécution d'une manœuvre plus hardie, mais favorisée du moins par les localités, et qui consistait à se baser sur la ceinture des forteresses d'Alsace et de Lorraine, en ouvrant aux alliés le chemin de Paris. Il est certain que, si Mortier et Marmont eussent pu le joindre, et s'il avait eu 50 mille hommes de plus, ce projet aurait pu entraîner les suites les plus décisives, et mettre le sceau à sa brillante carrière militaire.

ARTICLE VI.

DES POINTS DÉCISIFS D'UN THÉATRE DE GUERRE OU D'UN CHAMP DE BATAILLE.

Les points décisifs d'un théâtre de guerre sont de deux espèces. Les premiers sont les

points géographiques, dont l'importance est permanente et dérive de la configuration même de cet échiquier : prenons, par exemple, le théâtre de la guerre des Français en Belgique; il est tout simple que celui des deux partis qui sera maître du cours de la Meuse, sera maître du pays; car son adversaire, débordé et enfermé entre la Meuse et la mer du Nord, ne pourrait recevoir bataille parallèlement à cette mer, sans courir risque d'une perte totale.

Les seconds sont les points décisifs de manœuvres, qui sont relatifs et résultent de l'emplacement des troupes des deux partis; par exemple, Mack se trouvant concentré en 1805 vers Ulm et attendant l'armée russe par la Moravie, le point décisif pour l'attaquer était Donawerth ou le Bas-Lech; car en le gagnant avant lui, on coupait sa ligne de retraite sur l'Autriche et sur l'armée destinée à le seconder. Au contraire, en 1800, Kray se trouvant dans la même position d'Ulm, n'attendait le concours d'aucune armée du côté de la Bohême, mais bien du Tyrol et de l'armée victorieuse de Mélas en Italie; dès-lors le point décisif pour l'attaquer n'était plus Donawerth, mais bien du côté opposé, c'est-à-dire par Schaffouse,

puisque c'était le moyen de prendre à revers son front d'opérations, de le couper de sa retraite et de l'isoler de l'armée secondaire, aussi bien que de sa base, en le rejetant sur le Mein.

On peut poser comme principe général, que les points décisifs en stratégie sont sur celles des extrémités de l'ennemi, où l'on pourrait le séparer plus facilement de sa base et de ses armées secondaires, sans s'exposer soi-même à courir ce risque.

On doit toujours préférer l'extrémité opposée à la mer, parce qu'il est aussi avantageux de refouler l'ennemi sur la mer, que dangereux de s'exposer à pareille chance.

Si l'armée ennemie est morcelée, ou sur une ligne très-longue, alors le point décisif est le centre; car en y pénétrant, on augmente la division des forces ennemies, c'est-à-dire on double leur faiblesse, et ces troupes accablées isolément doivent être perdues. (*Voyez* le chapitre des lignes d'opérations, t. II, p. 231.)

Le point décisif d'un champ de bataille se détermine :

1° Par la configuration du terrain; 2° par la combinaison des localités avec le but stratégique que se propose une armée; 3° par l'emplacement des forces respectives.

Donnons quelques exemples : lorsqu'une aile ennemie appuie sur des hauteurs d'où l'on battrait sa ligne dans tout son prolongement, l'occupation de ces hauteurs semble le point tactique le plus avantageux; mais il peut se faire néanmoins que ces hauteurs soient d'un accès très-difficile et situées précisément au point le moins important relativement aux vues stratégiques. A la bataille de Bautzen, la gauche des alliés appuyait aux montagnes escarpées de la Bohême (alors plutôt neutre qu'ennemie); il semblait donc qu'en tactique le versant de ces montagnes dût être le point décisif à emporter, et c'était tout l'opposé : 1° Parce que le terrain était très-favorable à la défense; 2° parce que l'armée alliée n'avait qu'une seule ligne de retraite sur Reichenbach et Gorlitz, et que les Français, en forçant la droite dans la plaine, s'emparaient de cette ligne et rejetaient l'armée alliée dans les montagnes, où elle eût perdu tout son matériel et une grande partie de son personnel. Ce parti offrait donc

plus de facilités de terrain, de plus immenses résultats, moins d'obstacles à vaincre.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire les vérités suivantes : 1° La clef topographique d'un champ de bataille n'en est pas toujours la clef tactique ; 2° le point décisif d'un champ de bataille est incontestablement celui qui réunit l'avantage stratégique avec les localités les plus favorables ; 3° dans le cas où il n'y a pas de difficultés de terrain trop redoutables sur le point stratégique de ce champ de bataille, ce point en est ordinairement le plus important ; 4° toutefois, il peut arriver aussi que la détermination de ce point dépende surtout de l'emplacement des forces respectives : ainsi, dans les lignes de bataille trop étendues et morcelées, le centre sera toujours le plus essentiel à attaquer ; 5° dans les lignes serrées, ce point sera au contraire toujours sur une des extrémités ; 6° avec une grande supériorité de forces, on peut attaquer les deux extrémités en même temps, mais non à forces égales ou inférieures ; 7° on voit donc que toutes les combinaisons d'une bataille consistent à employer ses forces de manière à ce qu'elles obtiennent le plus d'action possible sur celui des trois

points qui offrent davantage de chances, point qu'il sera facile de déterminer en le soumettant à l'analyse que nous venons d'exposer.

ARTICLE VII.

DES MARCHES D'ARMÉES CONSIDÉRÉES COMME MANOEUVRES.

La logistique (1) est l'art de bien ordonner les marches d'une armée, de bien combiner l'ordre des troupes dans les colonnes, le temps de leur départ, leur itinéraire, les moyens de communications nécessaires pour assurer leur arrivée à point nommé; c'est le fond des devoirs d'un officier d'état-major. Mais, outre ces détails tout matériels, il existe une espèce de marche qui appartient aux grandes opérations de stratégie. Par exemple, la marche de Napoléon par le Saint-Bernard pour tomber sur les

---

(1) Autrefois les officiers de l'état-major se nommaient, maréchal des logis, major général des logis; de là est venu le terme de logistique, qu'on emploie pour désigner ce qui se rapporte aux marches d'une armée.

communications de Mélas; celles qu'il fit, en 1805, par Donawerth pour couper Mack, et en 1806 par Géra pour tourner les Prussiens; la marche de Suworof pour voler de Turin sur la Trebbia au-devant de Macdonald; celle de l'armée russe sur Taroutin, puis sur Krasnoï, furent des opérations décisives, non par leurs rapports avec la logistique, mais par leurs rapports avec la stratégie.

Toutefois, à bien considérer, ces marches habiles ne sont jamais qu'un moyen de mettre en pratique les diverses applications du principe que nous avons indiqué et que nous développerons encore : faire une belle marche, n'est donc autre chose que porter la masse de ses forces sur un point décisif, et toute la science consistera à bien déterminer ce point d'après ce que nous avons essayé de démontrer à l'article précédent. Nous avons dû indiquer cette combinaison, pour qu'on ne nous reproche pas de l'avoir omise; mais puisqu'elle rentre dans les autres, il serait superflu de s'étendre davantage sur ce sujet.

Quant à la partie logistique des marches, bien qu'elles forment une des branches secondaires de l'art militaire, elle tient cependant

de si près aux grandes opérations, que je crois devoir en dire deux mots.

Jadis, les armées ne s'abordaient guère qu'après avoir été plusieurs jours en présence; alors l'attaquant faisait ouvrir, par des pionniers, des chemins parallèles pour les diverses colonnes. Aujourd'hui, on s'aborde plus promptement, et on se contente des chemins existans. Toutefois il est essentiel, lorsqu'une armée est en marche, que des pionniers et des sapeurs suivent les avant-gardes pour multiplier les issues, aplanir les difficultés, jeter au besoin de petits ponts sur les ruisseaux, et assurer de fréquentes communications entre les divers corps d'armée.

Dans la manière actuelle de marcher, le calcul du temps et des distances est devenu plus compliqué; les colonnes d'une armée ayant toutes des espaces différens à parcourir, il faut savoir combiner le moment de leur départ et leurs instructions : 1° avec les distances qu'elles ont à franchir ; 2° avec le matériel plus ou moins considérable que chacune traînera à sa suite; 3° avec la nature du pays plus ou moins difficile; 4° avec les rapports qu'on a sur les obstacles que l'ennemi peut leur opposer; 5° avec

le degré d'importance qu'il y aurait à ce que leur marche fût cachée ou découverte.

Je ne saurais rien ajouter à ces règles générales qu'il paraît suffisant d'indiquer.

ARTICLE VIII.

DES DIVERSIONS ET DES GRANDS DÉTACHEMENS.

Il est une opération de guerre que nous ne saurions passer sous silence, bien qu'au fond elle ne soit qu'accessoire, et que nous ayons pour but de ne traiter que les combinaisons principales : nous voulons parler des diversions.

Elles sont de plusieurs natures ; celles qui se rapportent aux combinaisons stratégiques, se nomment diversions ; celles qui se rapportent à la tactique, c'est-à-dire à une bataille ou opération donnée, se nomment démonstrations ou fausses attaques.

A forces égales et devant un ennemi habile, une diversion est en général une faute dangereuse. Il n'y a qu'un cas où elle soit bonne,

c'est lorsqu'on peut espérer un puissant point d'appui dans le pays, et qu'avec un corps de 15 à 20 mille hommes, on peut contraindre l'ennemi à former une armée de 40 à 50 mille combattans pour couvrir et défendre un point vulnérable. Alors une diversion tient à des combinaisons politiques plutôt que militaires.

Dans une guerre purement militaire, on peut faire diversion si l'on est supérieur en forces; en tout autre cas, c'est s'exposer inutilement à de grands détachemens qui peuvent faire manquer la campagne au point décisif.

On peut faire un détachement démonstratif pour tromper l'ennemi sur la véritable direction où l'on se propose de porter les grands coups; mais il y a loin de ce détachement passager à une diversion positive : les premiers sont nécessaires, les dernières seules sont dangereuses.

Citons des exemples : en 1805, Napoléon occupait Naples et le Hanovre; les alliés imaginent de porter des corps anglo-russes pour le chasser d'Italie, et des corps anglo-russes et suédois pour l'expulser du Hanovre; près de 60 mille hommes sont destinés à ces deux expéditions centrifuges. Mais, tandis que leurs

troupes se rassemblent aux deux extrémités de l'Europe, Napoléon a ordonné l'évacuation de Naples et du Hanovre; Saint-Cyr vient joindre Masséna dans le Frioul, et Bernadotte, quittant le Hanovre, vient prendre une part décisive aux événemens d'Ulm et d'Austerlitz; après ces étonnans succès, on reprit aisément Naples et le Hanovre. Voilà qui prouve contre les diversions.

Dans les guerres civiles de 1793, si les alliés avaient soustrait 20 mille hommes de troupes aguerries pour les débarquer en Vendée, ils eussent produit bien plus d'effet qu'en augmentant les masses qui guerroyaient sans succès à Toulon, en Savoie, sur le Rhin ou en Belgique.

Voilà un cas où une diversion pouvait être non seulement très-utile, mais décisive.

Quant aux diversions démonstratives faites dans le rayon même de l'armée, elles ont un avantage positif, c'est lorsqu'elles sont combinées dans le but de faire arriver l'ennemi sur un point où il convient de fixer son attention, tandis qu'on rassemble le gros de ses forces sur un point tout opposé où l'on veut frapper un

coup important. Alors, il faut non seulement éviter d'engager le corps qui est employé à cette démonstration, mais le rappeler promptement vers le corps de bataille ; nous citerons un exemple : en 1805, Napoléon, maître de Vienne, lance le corps de Bernadotte sur Iglau pour semer la terreur en Bohême et paralyser l'archiduc Ferdinand qui y rassemblait un corps ; il lance d'un autre côte Davoust sur Presbourg pour en imposer à la Hongrie ; mais il les rabat aussitôt sur Brunn, afin d'y venir prendre part à l'événement qui devait décider de toute la campagne, et une victoire signalée devient le résultat de ces sages manœuvres.

De telles opérations sont non seulement conformes aux principes, elles sont nécessaires pour en faciliter l'application.

Pour les fausses attaques ou démonstrations tactiques sur un champ de bataille, sur un front d'opérations ou sur la ligne d'un fleuve qu'on veut franchir, ce sont des moyens tout aussi convenables ; mais ce ne sont que des opérations secondaires.

DES GRANDS DÉTACHEMENS.

Les détachemens d'une grande fraction de l'armée rentrent un peu dans la catégorie des démonstrations. Cependant il est des cas où ces grands détachemens sont fixes, ou destinés du moins à agir pour toute la campagne dans une direction différente de l'armée.

On peut poser en règle générale que la manie des détachemens est la perte d'une armée, et qu'il faut dès-lors en faire le moins possible.

L'exemple de Napoléon que nous venons de citer, prouve aussi que si l'on est dans l'obligation de détacher une grosse portion d'armée, il est désirable de la rappeler à soi dès qu'on le peut. On ne doit excepter de cette règle que les fractions d'armées détachées pour couvrir la ligne d'opérations et de retraite. Par exemple, une armée russe, voulant franchir le Balkan, est obligée de laisser une partie de ses forces pour observer Schoumla, Roustschouk et la vallée du Danube, dont la direction est telle qu'elle vient tomber perpendiculairement sur la base d'opérations : quelque succès que l'on obtienne, il faudra toujours laisser une

force respectable, soit vers Giurgewo, soit vers Crajowa, et même à la droite du fleuve vers Roustschouk.

Ce seul exemple suffit pour prouver qu'il est des cas, rares à la vérité, où l'on ne peut se dispenser d'avoir un double front d'opérations, et dès-lors d'être contraint à détacher un corps considérable pour faire face à une portion de l'armée ennemie qu'on laisse derrière soi. Nous pourrions citer d'autres localités et d'autres circonstances où cette mesure ne serait pas moins nécessaire ; l'une est le double front d'opérations du Tyrol et du Frioul, pour une armée française qui passe l'Adige ; de quelque côté qu'elle veuille diriger son effort principal, elle ne peut le faire sans laisser sur l'autre front un corps proportionné aux forces ennemies qui pourraient s'y trouver, sans cela elle abandonnerait toutes ses communications. Le second exemple est la frontière d'Espagne, qui présente aussi aux Espagnols la facilité d'établir un double front d'opérations, l'un en couvrant le chemin direct de Madrid, l'autre se basant soit sur Saragosse, soit sur les Asturies ; de quelque côté que l'on veuille agir, il faut laisser vers l'autre un détachement proportionné à l'ennemi.

Tout ce que l'on peut dire sur ces doubles positions c'est qu'il est avantageux d'élargir autant que possible le champ d'opérations, et de rendre mobiles ces forces laissées en observation, toutes les fois qu'on le pourra, et qu'il s'agira de frapper des coups décisifs.

ARTICLE IX.

DES DESCENTES.

Les descentes sont une des opérations de la guerre qui se voient le moins souvent et qu'on peut ranger au nombre des plus difficiles.

Depuis l'invention de l'artillerie et les changemens qu'elle a dû produire dans la marine, les vaisseaux de transport sont trop subordonnés aux colosses à deux et trois ponts armés de cent foudres de guerre, pour qu'une armée puisse effectuer des descentes sans le secours de flottes nombreuses de vaisseaux de haut-bord, qui tiennent la mer, du moins jusqu'au moment du débarquement.

Avant cette invention, les vaisseaux de transport étaient à la fois des vaisseaux de guerre ; ils allaient à la rame, étaient plus lé-

gers et pouvaient longer les côtes ; leur nombre était proportionné aux troupes à embarquer ; et, à part la chance des tempêtes, on pouvait presque combiner les opérations d'une flotte comme celles d'une armée de terre. Outre cela, les troupes embarquées contribuaient à la victoire, tandis qu'aujourd'hui, dans une lutte qui n'est plus guère qu'une horrible canonnade, elles embarrassent les bâtimens, gênent leur manœuvre, et rendent les pertes plus cruelles sans être d'aucune utilité. Aussi l'histoire ancienne offre-t-elle des exemples de plus grands débarquemens que les temps modernes (1).

Qui ne se rappelle les grands armemens des Perses dans la mer Noire, le Bosphore et l'Archipel ? ces innombrables armées de Xercès et de Darius transportées en Thrace, en Grèce ; les expéditions nombreuses des Carthaginois et des Romains en Espagne et en Sicile ; l'expédition d'Alexandre en Asie-Mineure ; celles de César en Angleterre et en Afrique ; celles de Germanicus aux bouches de l'Elbe ; les croisades ; les expéditions des peuples du Nord en Angleterre, en France, et jusqu'en Italie ?

(1) Voyez l'aperçu des principales descentes à la fin de ce volume.

Depuis l'invention du canon, la trop célèbre *armada* de Philippe II fut la seule entreprise colossale, jusqu'à celle que Napoléon forma contre l'Angleterre en 1803. Toutes les autres expéditions d'outre-mer furent des opérations partielles : celles de Charles-Quint et de Sébastien de Portugal sur la côte d'Afrique ; plusieurs descentes, comme celles des Français aux États-Unis d'Amérique, en Égypte, et à Saint-Domingue ; celles des Anglais en Égypte, en Hollande, à Copenhague, à Anvers, à Philadelphie, rentrent toutes dans la même catégorie. Je ne parle pas du projet de Hoche contre l'Irlande, car il ne réussit pas, et signale toute la difficulté de ces sortes d'entreprises.

Les armées nombreuses que les grands états entretiennent aujourd'hui, ne permettent pas de les attaquer par des descentes de 30 à 40 mille hommes : on ne peut donc former de pareilles entreprises que contre des états secondaires ; car il est bien difficile d'embarquer 100 à 150 mille hommes avec l'attirail immense d'artillerie, de munitions, de cavalerie, etc., etc.

Cependant, on a été sur le point de voir résoudre, de nos jours, cet immense problème *des grandes descentes*, s'il est vrai que jamais

Napoléon ait eu réellement le projet sérieux de transporter ses 160 mille vétérans de Boulogne au sein des îles britanniques : malheureusement la non-exécution de ce projet colossal a laissé un voile impénétrable sur cette grave question.

Il n'était pas impossible de réunir cinquante vaisseaux de ligne français dans la Manche, en donnant le change aux Anglais ; cette réunion fut à la veille de s'effectuer : dès-lors, il n'était donc pas impossible, si le vent favorisait l'entreprise, de faire passer la flottille en deux jours, et d'opérer le débarquement. Mais que serait devenue l'armée, si un coup de vent dispersait la flotte de haut-bord ; si les Anglais, revenus en forces dans la Manche, la battaient, ou la contraignaient à regagner ses ports ?

La postérité regrettera, pour l'exemple des siècles à venir, que cette immense entreprise n'ait pas été menée à sa fin, ou du moins tentée. Sans doute bien des braves y eussent trouvé le trépas ; mais ces braves n'ont-ils pas été moissonnés moins utilement dans les plaines de la Souabe, de la Moravie, de la Castille, dans les montagnes du Portugal, ou dans les forêts de la Lithuanie ? Quel mortel ne serait glorieux de contribuer au jugement du plus

grand procès qui ait jamais été débattu entre deux grandes nations ? Du moins nos neveux trouveront-ils dans les préparatifs qui furent faits pour cette descente, une des plus importantes leçons que ce siècle mémorable ait fournies à l'étude des militaires et des hommes d'état. Les travaux de toute espèce, faits sur les côtes de France de 1803 à 1805, seront un des monumens les plus extraordinaires de l'activité, de la prévoyance et de l'habileté de Bonaparte; on ne peut trop les recommander à l'étude des jeunes militaires. Mais en admettant même la possibilité de réussir dans une grande descente, entreprise sur une côte aussi voisine que Boulogne l'est de Douvres, quel succès pourrait-on s'en promettre si une pareille *armada* avait une navigation plus longue à faire pour atteindre son but ? Quel moyen de faire marcher une pareille multitude de petits bâtimens, seulement pendant deux jours et deux nuits ! Et à quelles chances ne s'exposerait-on pas, en s'engageant dans une telle navigation en haute mer, avec de légères péniches ? Outre cela, l'artillerie, les munitions de guerre, l'équipement, les vivres, l'eau douce qu'il faut embarquer avec cette multitude d'hommes, exigent des préparatifs et un attirail immense.

L'expérience a démontré les difficultés d'une expédition lointaine, même pour des corps qui n'excèdent pas 30 mille hommes. Dès-lors il est évident qu'une descente ne peut s'effectuer avec une telle force que dans quatre hypothèses :

1° Contre des colonies ou possessions isolées ;

2° Contre des puissances de second rang qui ne sauraient être immédiatement soutenues ;

3° Pour opérer une diversion momentanée, ou enlever un poste dont l'occupation pour un temps donné aurait une haute importance ;

4° Pour une diversion à la fois politique et militaire, contre un état déjà engagé dans une grande guerre, et dont les troupes seraient employées loin de là.

Ces sortes d'opérations sont difficiles à soumettre à des règles : donner le change à l'ennemi sur le point de débarquement ; choisir un mouillage où il puisse se faire simultanément ; y mettre toute l'activité possible, et s'emparer promptement d'un point d'appui pour protéger le développement successif des troupes ; mettre aussitôt à terre de l'artillerie pour donner assurance et protection aux troupes débarquées, sont des précautions indispensables.

La grande difficulté d'une telle opération vient de ce que les vaisseaux de transport ne pouvant jamais approcher de la plage, il faut mettre les troupes sur le peu de chaloupes qui suivent la flotte, en sorte que la descente est longue et successive; ce qui donne à l'ennemi de grands avantages pour peu qu'il soit en mesure.

Le moyen de parer à cet inconvénient, est de multiplier le nombre des petites embarcations et bateaux plats, afin de descendre à la fois autant de troupes et de matériel que la chose serait praticable.

Il paraît avantageux aussi de choisir un mouillage sur la côte d'une presqu'île, vu que, tout en donnant plus de solidité aux troupes du premier débarquement, une pareille position procurerait également la facilité de se rembarquer avec sûreté, si l'on y était ensuite contraint. Bien entendu, néanmoins, que cette péninsule ne doit point être trop profonde, à partir du point de débarquement vers l'intérieur du pays, parce qu'elle nuirait dans ce cas au développement des forces descendues et faciliterait la défense de l'ennemi. Voilà à peu près tout ce qu'on peut recommander à l'assail-

lant : il est vrai qu'autrefois on a vu ajouter à ces précautions celles d'embarquer des forts en bois, tout prêts, comme le fit Guillaume-le-Conquérant en Angleterre ; on y ajoutait aussi des claies et chevaux de frise ; mais je doute qu'aujourd'hui ces moyens fussent fort utiles.

Quant au défenseur, on ne peut que lui conseiller de ne pas trop diviser ses forces pour tout couvrir. Il est impossible de garnir toutes les plages d'un pays de batteries de côtes, et de bataillons pour les défendre ; mais il faut du moins couvrir les approches des points où l'on aurait de grands établissemens à protéger. Il faut avoir des signaux pour connaître promptement le point de débarquement, et réunir, s'il est possible, tous ses moyens avant que l'ennemi ait pris pied solidement avec tous les siens.

La configuration des côtes influera autant sur la descente que sur la défense : il est des contrées dont les côtes sont escarpées et offrent peu de points accessibles à la fois aux vaisseaux et aux troupes qu'il s'agit de mettre à terre ; alors ces points connus étant peu nombreux, sont plus faciles à surveiller, et l'entreprise en devient plus difficile. Enfin, les descentes of-

frent une combinaison stratégique qu'il est utile de signaler. C'est que le principe qui interdit à une armée continentale de porter ses principales forces entre la mer et l'armée ennemie, exige au contraire que l'armée qui opère une descente conserve toujours sa force principale en communication avec le rivage, qui est à la fois sa ligne de retraite et sa base d'approvisionnemens. Par la même raison, son premier soin doit être de s'assurer d'un port fortifié, ou du moins d'une langue de terre facile à retrancher et à portée d'un bon mouillage, afin qu'en cas de revers, le rembarquement puisse se faire sans trop de précipitation et de perte, à l'abri de ces retranchemens.

ARTICLE X.

DES PASSAGES DE RIVIÈRES ET DE FLEUVES.

Les passages de petites rivières, sur lesquelles on trouve un pont établi et où l'on peut facilement en jeter un, ne présentent pas des combinaisons qui appartiennent à la haute tactique ou à la stratégie; mais des passages de grandes

rivières ou de fleuves, tels que le Danube, le Rhin, le Pô, l'Elbe, l'Oder, la Vistule, l'Inn, le Tesin, etc., sont des opérations dignes d'être étudiées.

L'art de jeter des ponts est une connaissance spéciale, qui appartient aux officiers de pontonniers ou de sapeurs. Ce n'est pas sous ce rapport que nous traiterons ces passages, mais comme attaque d'une position militaire, et comme manœuvre de guerre.

Le passage en lui-même est une opération de tactique ; mais la détermination du point où il doit se faire, est liée aux grandes opérations qui embrassent tout le théâtre de la guerre. Le passage du Rhin par le général Moreau en 1800, dont nous avons déjà parlé, peut encore servir d'exemple pour mieux faire juger cette assertion. Napoléon, plus habile en stratégie que son lieutenant, voulait le faire passer en masse à Schaffouse pour prendre à revers toute l'armée de Kray, la prévenir à Ulm, la couper de l'Autriche, et la refouler sur le Mein. Moreau, qui avait déjà une tête de pont à Bâle, aima mieux opérer plus commodément sur le front de l'ennemi que de tourner son extrême gauche ; l'avantage tactique lui parut plus sûr

que tous ceux de la stratégie : il préféra un demi-succès certain à la chance d'une victoire qui eût été décisive, mais exposée à plus de hasards. Dans la même campagne, le passage du Pô par Napoléon offrit un autre exemple de l'importance stratégique qui est attachée au choix du point de passage : l'armée de réserve, après le combat de la Chiusela, pouvait marcher par la gauche du Pô à Turin, ou passer le fleuve à Crescentino et marcher droit à Gènes : Napoléon préféra franchir le Tesin, entrer à Milan, s'y réunir à Moncey, puis passer le Pô à Plaisance, persuadé qu'il devancerait plus sûrement Mélas sur ce point, que s'il se rabattait trop tôt sur sa ligne de retraite. Le passage du Danube à Donawerth et Ingolstadt en 1805, fut une opération du même genre : la direction choisie fut la première cause de la destruction de l'armée de Mack.

Le point convenable en stratégie est facile à déterminer, d'après ce que nous avons dit à l'article 6, et il n'est pas inutile de rappeler que, dans un passage de rivière, comme en toute autre opération, il y a des points décisifs permanens ou géographiques, et d'autres qui sont relatifs ou éventuels, puisqu'ils résultent de l'emplacement des forces ennemies.

Si le point choisi réunit les avantages stratégiques aux convenances tactiques des localités, ce choix ne laissera rien à désirer; mais s'il présentait des obstacles locaux presque insurmontables, alors il faudrait en choisir un autre, en ayant soin de préférer celui qui serait le plus près de la direction stratégique qu'il importerait d'atteindre. Indépendamment de ces combinaisons générales, qui doivent influer sur le choix du point de passage, il en est encore une autre qui se rapporte aux lieux mêmes; le meilleur emplacement sera celui où l'armée, après avoir passé, pourra prendre son front d'opérations et sa ligne de bataille perpendiculairement au fleuve, du moins pour les premières marches, sans être forcée de se diviser en plusieurs corps sur différentes directions; cet avantage la sauvera également du péril de recevoir bataille avec le fleuve à dos, comme cela arriva à Napoléon à Essling.

En voilà assez sur la combinaison stratégique qui doit décider des passages, il est temps de parler de leur exécution. L'histoire est la meilleure école pour étudier les mesures propres à en assurer la réussite : les Anciens ont fait une merveille de celui du Granique, qui

n'est qu'un ruisseau ; sous ce rapport, les Modernes ont de plus grandes actions à citer.

Le passage du Rhin, à Tholhuys, par Louis XIV, n'est pas celui qui a fait le moins de bruit, et il faut avouer qu'il est digne de remarque.

De nos jours, le général Dedon a célébré les deux passages du Rhin à Kelh, et celui du Danube à Hochstedt, en 1800 : son ouvrage doit être consulté comme classique pour les détails ; or, la précision dans les détails est tout pour ces sortes d'opérations.

Enfin, trois autres passages du Danube, et celui à jamais célèbre de la Bérésina, ont surpassé tout ce qu'on avait vu jusque-là dans ce genre.

Les deux premiers sont ceux que Napoléon exécuta à Essling et à Wagram, en présence d'une armée de 120 mille hommes, munie de 400 pièces de canon, et sur l'un des points où le lit du fleuve est le plus large : il faut en lire l'intéressante relation par le général Pelet. Le troisième est celui qui fut exécuté par l'armée russe à Satounovo, en 1828 : quoiqu'il ne puisse être mis en parallèle avec les précédens,

il fut très-remarquable par les difficultés excessives que les localités présentaient, et par la nature des efforts qu'il fallut faire pour les surmonter. Mon but n'étant point d'entrer ici dans les détails historiques, je renvoie mes lecteurs aux relations spéciales de ces événemens, et j'en résumerai les règles générales.

1° Il est essentiel de donner le change à l'ennemi sur le point de passage, afin qu'il n'y accumule pas ses moyens de résistance. Outre les démonstrations stratégiques, il faudra encore de fausses attaques à proximité du passage, pour diviser les moyens que l'ennemi y aura rassemblés;

2° On doit, autant que possible, protéger la construction des ponts, en portant des troupes en bateaux sur la rive opposée, afin d'en déloger l'ennemi qui gênerait les travaux; ces troupes devront s'emparer aussitôt des villages, bois, ou autres obstacles à proximité.

3° Il importe aussi de construire de fortes batteries, non seulement pour balayer cette rive opposée, mais pour faire taire l'artillerie que l'ennemi voudrait amener dans l'intention de battre le pont à mesure qu'on y travaille-

rait ; à cet effet, il convient que la rive d'où l'assaillant doit partir, domine un peu la rive opposée ;

4° Le voisinage d'une grande île près de la rive ennemie offre de grandes facilités aux troupes de débarquement, ainsi qu'aux travailleurs. De même, le voisinage d'une petite rivière affluente donne les moyens de réunir et de cacher les préparatifs pour les bateaux ;

5° Il est bon de choisir un endroit où le fleuve forme une anse ou coude rentrant, afin de pouvoir assurer aux troupes un débouché sûr, protégé par des batteries dont le feu, croisé sur l'avenue, empêcherait l'ennemi de tomber sur les bataillons à mesure qu'ils passeraient ;

6° L'endroit fixé pour jeter les ponts doit être à proximité de bonnes routes sur les deux rives, afin que l'armée puisse trouver des communications faciles après le passage, aussi bien que pour se rassembler. On doit éviter à cet effet les points où les rampes seraient très-escarpées, surtout du côté de l'ennemi.

Quant à la défense d'un passage, ses règles dérivent de la nature même de celles de l'at-

taque ; elles doivent donc avoir pour but de s'opposer aux mesures indiquées ci-dessus : l'essentiel est de faire surveiller le cours par des corps légers, sans avoir la prétention de le défendre partout ; puis de se concentrer rapidement au point menacé, pour foudroyer l'ennemi quand une partie seulement de son armée aura passé. Il faut faire comme le duc de Vendôme à Cassano, et comme le fit plus en grand l'archiduc Charles à Essling, en 1809, exemple mémorable qu'on ne saurait trop recommander, bien que le vainqueur n'en ait pas tiré tout le fruit qu'il pouvait s'en promettre.

ARTICLE XI.

DES CAMPS RETRANCHÉS.

Il serait déplacé de donner ici des détails sur l'assiette des camps ordinaires, sur la disposition et la formation des avant-gardes et des arrière-gardes, aussi bien que sur les ressources qu'offre la fortification passagère pour la défense des postes. Les camps retranchés seuls appartiennent aux combinaisons de la grande

tactique, et même de la stratégie, par l'appui qu'ils prêtent momentanément à une armée.

On verra, par l'exemple du camp de Buntzelwitz qui sauva Frédéric en 1761, par ceux de Kehl et de Dusseldorf en 1796, qu'un tel refuge peut avoir une grande importance.

En 1800, le camp retranché d'Ulm donna à Kray le moyen d'arrêter, un mois entier, l'armée de Moreau sur le Danube. On sait tous les avantages que Wellington tira de celui de Torrès-Védras, et ceux que Schumla procure aux Turcs pour défendre le pays entre le Danube et le Balkan.

La principale règle à donner sur cette matière, c'est que les camps soient établis sur un point à la fois stratégique et tactique; si celui de Drissa fut inutile aux Russes en 1812, c'est qu'il était placé hors de la véritable direction de leur système défensif, qui devait pivoter sur Smolensk et Moskou; aussi fallut-il l'abandonner au bout de deux ou trois jours.

Cependant, quelque bon que soit le site d'un camp retranché, on peut assurer, qu'à moins d'être, comme celui de Torrès-Védras, dans une presqu'île adossée à la mer et destinée à

protéger le rembarquement d'une armée insulaire, il est bien difficile de trouver un point stratégique à l'abri d'être tourné par l'ennemi.

Dès qu'un tel poste peut être dépassé à droite ou à gauche, l'armée qui l'occupe sera forcée de l'abandonner, ou courra risque d'y être investie; le camp retranché de Dresde offrit en 1813 un appui important à Napoléon pendant deux mois; dès qu'il fut débordé par les masses alliées, il n'eut pas même les avantages qu'une place ordinaire aurait procurés, car son étendue y fit sacrifier deux corps d'armée, qui furent perdus en peu de jours, faute de vivres.

En thèse générale, un pareil camp, assis sur un fleuve avec une vaste tête de pont de l'autre côté, pour dominer les deux rives, et placé près d'une grande ville fortifiée offrant des ressources, comme Mayence ou Strasbourg, assurera à une armée des avantages incontestables; mais cela ne sera jamais qu'un refuge passager, un moyen de gagner du temps et de rassembler des renforts : lorsqu'il s'agira de chasser l'ennemi, il faudra toujours en venir aux opérations en rase campagne.

La seconde règle qu'on peut donner sur ces camps, c'est qu'ils sont surtout favorables pour

une armée qui est chez elle, ou près de sa base d'opérations. Si une armée française se jetait dans un camp retranché sur l'Elbe, elle n'en serait pas moins perdue dès que l'espace entre le Rhin et l'Elbe serait occupé par l'ennemi. Mais si elle se trouvait même momentanément investie dans un camp retranché sous Strasbourg, elle pourrait au moindre secours reprendre sa supériorité et tenir la campagne; l'armée ennemie qui l'aurait investie, placée elle-même au milieu de la France, entre le corps de secours et celui du camp retranché, aurait fort à faire pour repasser le Rhin.

ARTICLE XII.

DES FORTERESSES, DES SIÉGES, ET DES LIGNES RETRANCHÉES.

Les forteresses ont une importance manifeste dans les opérations de la guerre; mais leur construction, leur défense et leur attaque, appartenant à l'arme spéciale du génie, il serait étranger à notre but de parler de ces branches de l'art. Toutefois les forteresses tiennent à la stratégie par trois points essentiels.

Le premier est le choix du site où il convient d'en construire.

Le deuxième est la détermination des cas dans lesquels on peut mépriser les places pour passer outre, et ceux dans lesquels on est forcé de les assiéger.

Le troisième consiste dans les rapports existans entre le siége de la place et l'armée active qui doit le couvrir.

Autant une place bien située favorise les opérations, autant des places établies hors des directions importantes sont funestes : c'est un fléau pour l'armée qui doit s'affaiblir à l'effet de les garder, et un fléau pour l'état qui dépense des soldats et de l'argent en pure perte. J'ose affirmer que beaucoup de places en Europe sont dans ce cas.

S'il est vrai qu'une place soit rarement par elle-même un obstacle absolu à la marche de l'armée ennemie, il est incontestable qu'elle la gêne, et la force à des détachemens, à des détours dans sa marche ; d'un autre côté, elle favorise au contraire l'armée qui la possède, en lui donnant tous les avantages opposés ; elle

assurera ses marches, favorisera le débouché de ses colonnes si elle est sur un fleuve, couvrira ses flancs et ses mouvemens, enfin lui donnera un refuge au besoin.

L'idée de ceindre toutes les frontières d'un état de places fortes très-rapprochées, est une calamité; on a faussement imputé ce système à Vauban, qui, loin de l'approuver, disputait avec Louvois sur le grand nombre de points inutiles que ce ministre voulait fortifier.

On peut réduire les maximes de cette partie de l'art aux principes ci-après :

1° Un état doit avoir des places échelonnées sur trois lignes, depuis la frontière jusque vers la capitale (1) : trois places en première ligne, autant en seconde, et une grande place d'armes en troisième ligne, près du centre de puissance, forment un système à peu près complet pour chaque partie des frontières d'un état.

---

(1) La campagne mémorable de 1829 a encore prouvé ces vérités. Si la Porte avait eu de bons forts en maçonnerie dans les défilés du Balkan, et une belle place vers Faki, nous ne serions pas arrivés à Andrinople, et les événemens auraient pu se compliquer.

S'il y a quatre fronts pareils, cela fera de vingt-quatre à trente places.

On objectera peut-être que ce nombre est déjà très-considérable, et que l'Autriche même est loin d'en avoir autant. Mais il faut considérer que la France en a plus de quarante sur un tiers seulement de sa frontière (de Besançon à Dunkerque), sans que pour cela elle en ait suffisamment en troisième ligne, au centre de sa puissance.

Un comité, réuni il y quelques années pour statuer sur ces forteresses, a conclu qu'il fallait en ajouter encore. Cela ne prouve pas qu'il n'y en ait déjà trop, mais bien qu'il en manque sur des points importans, tandis que celles de première ligne, trop entassées, doivent être maintenues parce qu'elles existent. En comptant que la France a deux fronts de Dunkerque à Bâle, un de Bâle à la Savoie, un de la Savoie à Nice, outre la ligne tout-à-fait séparée des Pyrénées, et la ligne maritime des côtes de l'Océan, il en résulte qu'elle a six fronts à couvrir, ce qui exigerait de quarante à cinquante places.

Tout militaire conviendra que c'est tant qu'il en faut, car le front de la Suisse et celui des

côtes de l'Océan en exigent moins que ceux du Nord-Est. L'essentiel, pour qu'elles atteignent leur but, est de les établir d'après un système bien combiné.

Si l'Autriche eut un nombre de places moins considérable, c'est qu'elle était entourée des petits états de l'empire germanique, qui, loin de la menacer, mettaient leurs propres forteresses à sa disposition.

Au surplus, le nombre indiqué n'exprime que celui qui paraît nécessaire à une puissance présentant quatre fronts à peu près égaux en développement. La monarchie prussienne, formant une immense pointe de Kœnigsberg jusqu'aux portes de Metz, ne saurait être fortifiée sur le même système que la France, l'Espagne ou l'Autriche. Ainsi, les dispositions géographiques, ou l'extrême étendue de quelques états, peuvent faire diminuer ou augmenter ce nombre, surtout lorsqu'il y a des places maritimes à y ajouter.

2° Les forteresses doivent toujours être construites sur des points stratégiques importans : sous le rapport tactique on doit aussi s'attacher à les asseoir de préférence dans un site qui ne

soit pas dominé, et qui, facilitant le déboucher, rendrait le blocus plus difficile.

3° Les grandes places ceignant des villes populeuses et commerçantes, offrent des ressources pour une armée; elles sont beaucoup préférables aux petites, surtout lorsqu'on peut encore compter sur l'aide des citoyens pour seconder la garnison : Metz arrêta toute la puissance de Charles-Quint; Lille suspendit toute une année les opérations d'Eugène et de Marlborough; Strasbourg fut maintes fois le boulevard des armées françaises. Dans les dernières guerres, on a dépassé ces places, parce que tous les flots de l'Europe en armes se précipitaient sur la France; mais une armée de 150 mille Allemands, qui aurait devant elle 100 mille Français, pourrait-elle impunément pénétrer sur la Seine, en méprisant de pareilles places bien munies? C'est ce que je me garderai d'affirmer.

4° Jadis on faisait la guerre aux places, aux camps, aux positions : dans les derniers temps, au contraire, on ne la faisait plus qu'aux forces organisées, sans s'inquiéter ni des obstacles matériels, ni de ceux de l'art. Suivre exclusivement l'un ou l'autre de ces systèmes serait

également un abus. La véritable science de la guerre consiste à prendre un juste milieu entre ces deux extrêmes.

Sans doute, le plus important sera toujours de viser d'abord à battre complètement et à dissoudre les masses organisées de l'ennemi qui tiendraient la campagne; pour atteindre ce but décisif on peut dépasser les forteresses; mais si l'on n'obtenait qu'un demi-succès, alors il deviendrait imprudent de poursuivre une invasion sans mesure. Au reste, tout dépend de la situation et de la force respective des armées.

L'Autriche, guerroyant seule contre la France, ne pourrait pas répéter les opérations de la grande alliance de 1814. De même, il est probable que l'on ne reverra pas de sitôt 50 mille Français se hasarder au-delà des Alpes-Noriques, au cœur de la monarchie autrichienne, comme Napoléon le fit en 1797 (1). De pareils événemens dépendent d'un concours de circon-

(1) Je ne blâme pas Napoléon d'avoir pris l'offensive dans le Frioul; il avait devant lui 35 mille Autrichiens, qui en attendaient 20 mille du Rhin; le général français attaqua l'archiduc avant l'arrivée de ces renforts, et

stances qui font exception aux règles communes.

5° On concluera de ce qui précède, que des places sont un appui essentiel, mais que l'abus en serait nuisible, puisqu'au lieu d'ajouter à la force de l'armée active, il l'énerverait en la divisant : qu'une armée, voulant avec raison chercher à détruire les forces ennemies en campagne, peut sans danger se glisser entre plusieurs places pour atteindre ce but, en ayant soin toutefois de les faire observer : qu'elle ne saurait cependant envahir un pays ennemi en passant un grand fleuve, comme le Danube, le Rhin, l'Élbe, sans réduire au moins une des places situées sur ce fleuve, afin d'avoir une ligne de retraite assurée : maîtresse d'une telle place, l'armée pourra alors continuer l'offensive tout en employant son matériel de siége à réduire successivement d'autres places ; car, plus l'armée agissante avancera, plus le corps de siége pourra se flatter de terminer l'entreprise sans être entravé par l'ennemi.

---

poussa vivement ses succès, parce qu'il n'y avait rien devant lui qui pût compromettre sa pointe. Il opéra dans les règles à cause des antécédens et de la position respective des deux partis.

6° Si les grandes places sont bien plus avantageuses que les petites, lorsque la population est amie, il faut convenir aussi que ces dernières peuvent avoir cependant leur degré d'importance, non pour arrêter l'ennemi, qui les masquerait facilement, mais pour favoriser les opérations de l'armée en campagne; le fort de Kœnigstein fut aussi utile aux Français en 1813, que la vaste place de Dresde, parce qu'il procurait une tête de pont sur l'Elbe.

Dans les pays de montagnes, de petits forts bien situés valent des places, car il ne s'agit que de fermer des passages, et non de servir de refuge à une armée; le petit fort de Bard faillit arrêter l'armée de Bonaparte dans la vallée d'Aoste en 1800.

7° Il faut déduire de là, que chaque partie des frontières d'un état doit être entremêlée d'une ou de deux grandes places de refuge, de places secondaires, et même de petits postes propres à faciliter les opérations des armées agissantes.

8° Les grandes places situées hors des directions stratégiques, sont un grand malheur pour l'état et l'armée.

9° Celles qui sont sur les rives de la mer ne peuvent avoir d'importance que dans des combinaisons de guerre maritime, ou pour des magasins : elles peuvent devenir désastreuses pour une armée continentale, en lui offrant la perspective trompeuse d'un appui. Beningsen faillit compromettre les armées russes en se basant, en 1807, sur Kœnigsberg, à cause de la facilité que cette ville donnait pour ses approvisionnemens. Si l'armée russe, au lieu de se concentrer, en 1812, sur Smolensk, avait voulu s'appuyer sur Dunabourg et Riga, elle aurait couru risque d'être refoulée sur la mer, coupée de toutes ses bases de puissance, et anéantie.

Quant aux rapports qui existent entre les siéges et les opérations des armées actives, ils sont de deux espèces.

Si l'armée d'invasion peut se passer d'attaquer les places qu'elle dépasse, elle ne peut se dispenser de les faire bloquer, ou du moins observer : dans le cas où il y en aurait plusieurs sur un espace rapproché, il faudra laisser un corps entier sous un même chef, qui investira ou observera selon les circonstances.

Lorsque l'armée d'invasion décide l'attaque

d'une place, elle charge spécialement un corps suffisant d'en former le siége en règle : le reste de l'armée peut, ou continuer sa marche offensive, ou prendre position pour couvrir le siége.

Jadis on avait le faux système de cerner une place par une armée entière, qui s'enterrait elle-même dans des lignes de circonvallation et de contrevallation, qui coûtaient autant de travaux et de frais que le siége même. La fameuse affaire des lignes de Turin, en 1706, où le prince Eugène de Savoie força, avec 40 mille hommes, une armée française de 70 mille, bien retranchée, mais qui avait six lieues de fortifications à garder, et se trouvait inférieure partout, suffit pour détruire à jamais ce ridicule système : aussi, malgré toute l'admiration que l'on peut éprouver au récit des merveilleux travaux exécutés par César pour investir Alise, et malgré tout ce qu'en dit Guischard, aucun général ne s'avisera de nos jours d'imiter cet exemple. L'expérience a démontré que le meilleur moyen de couvrir un siége est de battre et de poursuivre, le plus loin possible, les corps de troupes ennemies qui pourraient le troubler. C'est celui qu'on doit adopter, à moins que l'infériorité numérique des forces ne s'y oppose.

Dans ce cas, il faut prendre une position centrale qui couvre les avenues par où l'armée de secours pourrait arriver, et dès qu'elle s'approche, il convient de réunir tout ce qu'on peut du corps de siége avec l'armée d'observation, afin de tomber sur elle et de décider, par un coup de vigueur, si le siége pourra se continuer ou non.

Bonaparte, devant Mantoue, en 1796, a offert le modèle des opérations les plus sages et les plus habiles qu'une armée d'observation puisse entreprendre; nous renvoyons donc nos lecteurs à ce que nous en dirons plus loin dans le courant de cet ouvrage.

DES LIGNES RETRANCHÉES.

Outre les lignes de circonvallation et de contrevallation, dont nous avons parlé plus haut, il en existe d'une autre espèce, qui, plus vastes et plus étendues encore, tiennent en quelque sorte à la fortification permanente, puisqu'elles doivent mettre à couvert une partie des frontières d'un état.

Autant une forteresse ou un camp retranché, construit pour servir de refuge momentané à

une armée, offrent d'avantages, autant le système de pareilles lignes retranchées est absurde.

On conçoit qu'il n'est pas question ici d'une ligne de retranchemens peu étendue, qui fermerait une gorge étroite; ceci rentre dans le système des forts comme celui de Bard, dont nous avons parlé; mais il s'agit de lignes étendues de plusieurs lieues et destinées à fermer toute une partie de frontières, comme, par exemple, celles de Wissembourg. Couvertes par la Lautern qui coule devant le front, appuyées au Rhin à droite, et aux Vosges à gauche, ces lignes semblaient remplir toutes les conditions nécessaires pour être à l'abri d'attaque, et cependant elles furent forcées aussi souvent qu'assaillies. Les lignes de Stollhofen, qui jouaient sur la droite du Rhin le même rôle que celles de Wissembourg sur la gauche, ne furent pas plus heureuses. Celles de la Queich et de la Kinzig eurent le même sort.

Les lignes de Turin (1706) et celles de Mayence (1795), quoique destinées à servir de circonvallation, offrent une analogie complète avec toutes les lignes possibles, par leur étendue, par leur force, et par le sort qu'elles éprouvèrent.

Quelque bien appuyées que ces lignes soient par des obstacles naturels, il est certain qu'indépendamment de leur grande étendue, qui paralyse leurs défenseurs, elles seront presque toujours susceptibles d'être tournées. S'enterrer ainsi dans des retranchemens où l'on peut être débordé, enveloppé et compromis, et où l'on est toujours forcé de front, lors même qu'on serait à l'abri d'être tourné, est donc une sottise manifeste; il faut espérer qu'on n'y reviendra plus.

ARTICLE XIII.

DES MAGASINS.

L'art de faire vivre une armée en pays ennemi et au milieu d'opérations actives est un des plus difficiles.

Quoique la science d'un intendant général soit étrangère au but que je me propose, la question du système des magasins se rattache aux combinaisons de la stratégie, parce qu'elle peut influer sur les opérations (1).

---

(1) L'ouvrage du général Cancrin, jadis intendant

Le système d'approvisionnement des Anciens n'a pas été bien connu, car, tout ce que dit Végèce de l'administration des Romains, ne suffit point pour nous dévoiler les ressorts d'une partie aussi compliquée. Un phénomène qui restera toujours difficile à concevoir, c'est que Darius et Xerxès aient pu faire vivre des armées immenses dans la Thrace (la Romélie), tandis que de nos jours on aurait peine à y entretenir 40 à 50 mille hommes. Au moyen âge, les empereurs grecs, les barbares, et plus tard les Croisés, y entretinrent aussi des masses d'hommes considérables.

César a dit que la guerre devait nourrir la guerre, et on en a généralement conclu qu'il vivait toujours aux dépens du pays qu'il parcourait.

Dans les premiers temps de l'histoire moderne, on doit croire que les armées de François Ier, franchissant les Alpes pour entrer dans la fertile Italie, ne traînèrent pas de grands

---

général des armées russes, ne saurait être trop recommandé : il en existe ; en d'aussi satisfaisant sur l'art d'administrer les subsistances.

magasins à leur suite, car elles n'étaient fortes que de 40 à 50 mille hommes, et une armée pareille n'est pas embarrassée de vivre dans les riches vallées du Tesin et du Pô.

Sous Louis XIV et Frédéric II, les armées plus considérables, et combattant sur leurs propres frontières, vécurent régulièrement des magasins et boulangeries qui les suivaient; ce qui gênait beaucoup les opérations, en ne permettant pas de s'éloigner des dépôts au-delà d'un espace proportionné aux moyens de transports, à la quantité de rations qu'ils pouvaient porter, et au nombre de jours qu'il fallait aux voitures pour aller et revenir des dépôts jusqu'au camp.

Dans la révolution, la nécessité fit mépriser les magasins : des armées nombreuses, envahissant la Belgique et l'Allemagne sans approvisionnemens, vécurent tantôt chez les habitans, tantôt de réquisitions frappées sur le pays, enfin, de maraude et de pillage. Marcher en cantonnant chez les habitans est très-possible en Belgique, en Italie, en Souabe, sur les riches bords du Rhin et du Danube; surtout si l'armée, marchant en plusieurs colonnes,

n'excède pas 100 à 120 mille hommes; mais cela devient très-difficile dans d'autres contrées, et impossible en Russie, en Suède, en Pologne, en Turquie. On conçoit combien une armée agit avec plus de vélocité et d'impétuosité, lorsqu'elle n'a d'autre calcul à faire que celui de la vigueur des jambes de ses soldats. Ce système donna de grands avantages à Napoléon; mais il en abusa, en l'étendant sur une échelle excessive, et dans des contrées où il était impraticable.

Un général d'armée doit savoir faire concourir à ses entreprises toutes les ressources existantes dans le pays qu'il envahit; il doit employer les autorités, si elles y restent, à frapper des réquisitions uniformes et légales; si elles ne restent pas, il doit en établir de provisoires, composées des notables, et revêtues de pouvoirs extraordinaires. On fera réunir ces provisions requises sur les points les plus sûrs et les plus favorables aux mouvemens de l'armée d'après les principes des lignes d'opérations. Afin de ménager les approvisionnemens, on pourra faire cantonner le plus de troupes possible dans les villes et villages, sauf à indemniser les habitans de la surcharge qui en

résultera. L'armée, outre ses fourrages et vivres, aura des parcs de voitures auxiliaires fournies par le pays, pour que les approvisionnemens puissent lui arriver où elle resterait stationnaire.

Il est aussi difficile d'établir des règles sur ce qu'il serait prudent d'entreprendre, sans former à l'avance des magasins, que de tracer la démarcation exacte entre le possible et l'impossible. Les contrées, les saisons, la force des armées, l'esprit de la population, tout varie dans ces combinaisons; mais on peut établir comme maximes générales :

1° Que, dans des contrées fertiles et peuplées, une armée peut marcher durant tout le temps qu'exige une opération donnée, en tirant ses ressources du pays. Or, comme une première opération n'exige jamais au-delà d'un mois, pendant lequel le gros des masses sera en mouvement, il suffira de pourvoir par des approvisionnemens de réserve au besoin des forces qui seraient obligées de stationner sur un même point. Par exemple, l'armée de Napoléon, à moitié réunie autour d'Ulm pour y bloquer Mack, pouvait avoir besoin de biscuit ou de pain, jusqu'à la réduction de la ville, et si elle

en eût manqué totalement, l'opération aurait pu échouer ;

2° Pendant ce temps, il faudra s'appliquer à réunir avec toute l'activité possible les ressources qu'offre le pays, pour former des magasins de réserve et pourvoir aux besoins qu'éprouverait l'armée après la réussite de l'opération, soit pour se concentrer dans des positions de repos, soit pour partir de là et marcher à de nouvelles entreprises ;

3° Dans les pays où la population est trop rare et le sol peu fertile, une armée manquera des ressources les plus essentielles ; dès lors, il sera prudent de ne pas l'éloigner à de trop grandes distances des magasins, et de traîner avec soi des approvisionnemens de réserve suffisans pour lui donner le temps, au besoin, de se replier sur la base de ses grands dépôts ;

4° Dans les guerres nationales et dans les pays où la population entière fuit et détruit tout, comme en Turquie, il est impossible de marcher sans se faire suivre par des magasins réguliers, et sans avoir une base sûre d'approvisionnemens à proximité du front d'opérations, ce qui rend la guerre d'invasion beau-

coup plus difficile, pour ne pas dire impossible ;

5° Le voisinage de la mer offre de très-grandes facilités pour les approvisionnemens d'une armée ; celle qui est maîtresse de la mer, semble ne devoir jamais manquer de rien. Toutefois, cet avantage n'est pas sans inconvénient pour une grande armée continentale, car dans le but de rester en relations sûres avec ses magasins, elle se laissera entraîner à porter ses opérations sur le rivage, ce qui pourrait l'exposer à de cruels désastres, si l'ennemi agissait avec la masse de ses forces sur l'extrémité opposée à la mer (1). Si elle s'éloigne trop du rivage, elle peut alors être exposée à voir ses communications menacées ou même interceptées, et les moyens matériels de toute espèce devront s'augmenter à mesure qu'elle s'éloignera.

---

(1) On comprend que je ne veux parler ici que des guerres entre nations européennes qui savent manœuvrer : on pourrait dévier de ces règles contre des hordes asiatiques ou des Turcs peu à craindre en campagne ; ils n'ont ni l'instruction militaire, ni des troupes capables de punir des fautes qu'on commet devant eux.

6° L'armée continentale qui emploiera la mer pour faciliter ses arrivages, ne doit pas négliger d'avoir sa base d'opérations par terre, avec une réserve d'approvisionnemens indépendante des moyens maritimes.

ARTICLE XIV.

DES RETRAITES.

Les retraites sont au nombre des opérations les plus délicates de la guerre, surtout lorsqu'elles se font en pays ennemi; plus le point du départ est éloigné des frontières et de la base d'opérations, plus la retraite est pénible et difficile.

Depuis la fameuse retraite des dix mille, si justement célèbre, jusqu'à la terrible catastrophe qui frappa l'armée française en 1812, l'histoire n'offre pas une grande abondance de retraites remarquables. Celle d'Antoine, repoussé de la Médie, fut plus pénible que glorieuse. Celle de l'empereur Julien, harcelé par les mêmes Parthes, fut un désastre. Dans les temps plus modernes, la retraite de M. de Bellisle de

Prague mérita des éloges. Celle de Moreau en 1796, exaltée par l'esprit de parti, fut honorable sans avoir rien d'extraordinaire. Celle que l'armée russe exécuta sans se laisser entamer, depuis le Niemen jusqu'à Moscou, dans un espace de 240 lieues, devant un ennemi comme Napoléon, et une cavalerie pareille à celle que conduisait l'actif et audacieux Murat, peut certainement être mise au-dessus de toutes les autres. Sans doute elle fut facilitée par une multitude de circonstances, mais cela n'ôte rien de son mérite, sinon pour le talent stratégique des chefs qui en dirigèrent la première période, du moins pour l'aplomb et la fermeté admirables des corps de troupes qui l'exécutèrent.

Enfin, bien que la retraite de Moscou ait été pour Napoléon une sanglante catastrophe, on ne saurait contester qu'elle fut glorieuse pour lui et pour ses troupes, à Krasnoi comme à la Bérésina; car les cadres de l'armée furent sauvés, tandis qu'il n'aurait pas dû en revenir un homme. Dans ce mémorable événement, les deux partis se couvrirent d'une gloire égale, les chances seules différèrent comme les résultats.

La grandeur des distances et la nature du pays qu'on a à parcourir, les ressources qu'il offre, les obstacles que l'on peut redouter de l'ennemi sur les flancs et les derrières, la supériorité ou l'infériorité que l'on a en cavalerie, l'esprit des troupes, telles sont les principales causes qui influent sur le sort des retraites, indépendamment des dispositions habiles que les chefs peuvent faire pour les assurer.

Une armée, se repliant chez elle sur sa ligne de magasins, peut conserver ses troupes ensemble, y maintenir l'ordre, et faire sa retraite avec plus de sécurité que celle qui doit cantonner pour vivre et s'étendre pour trouver des cantonnemens. Il serait absurde de prétendre qu'une armée française, se repliant de Moscou sur le Niemen, sans aucune ressource en vivres, manquant de cavalerie et de chevaux de trait, l'eût fait avec le même ordre et le même aplomb que l'armée de Barclay, bien pourvue de tout, marchant dans son propre pays, et couverte par une immense cavalerie légère.

Il y a cinq manières de combiner une retraite :

La première, c'est de marcher en masse sur une seule route;

La seconde, c'est de s'échelonner sur cette seule route en deux ou trois corps marchant à une journée de distance pour éviter la confusion, surtout dans le matériel;

La troisième, c'est de marcher sur un même front par plusieurs routes parallèles, menant au même but;

La quatrième, c'est de partir de deux points éloignés vers un but concentrique;

La cinquième, de marcher au contraire par plusieurs routes excentriques.

Je ne parle pas des dispositions particulières à une arrière-garde; il est entendu qu'on doit en former une bonne, et la soutenir par une partie des réserves de cavalerie. Ces sortes de dispositions sont communes à toutes les espèces de retraites, et il ne s'agit ici que des points de vue stratégiques.

Une armée qui se replie intacte, avec l'idée de combattre dès qu'elle aura atteint soit un renfort attendu, soit un point stratégique auquel elle vise, doit suivre le premier système

de préférence, car c'est celui qui assure le plus de compacité aux différentes parties de l'armée, et lui permet de soutenir un combat toutes les fois qu'elle le veut ; elle n'a pour cela qu'à arrêter ses têtes de colonnes et former le reste des troupes à mesure qu'elles arrivent.

Napoléon, en se retirant de Smolensk, adopta le second système, et fit en cela une faute d'autant plus grave que l'ennemi ne le suivait pas en queue, mais bien dans une direction latérale qui venait tomber presque perpendiculairement au milieu de ses corps isolés; les trois journées de Krasnoi, si fatales à son armée, en furent le résultat. Ce système échelonné sur une même route, ne peut avoir pour but que l'encombrement ; or, il suffit que l'intervalle entre l'heure du départ des corps soit assez grand pour que les parcs puissent filer; il est inutile de mettre une marche entière entre eux ; la tête peut partir à six heures du matin, le centre à dix heures, et la queue à midi ou à une heure.

La troisième manière, c'est-à-dire, celle de suivre plusieurs routes parallèles, est très-convenable, lorsque ces routes sont assez rapprochées l'une de l'autre. Mais si elles sont un peu

éloignées, chacune des ailes de l'armée, séparée des autres, pourrait être isolément compromise, si l'ennemi, dirigeant ses plus grandes forces sur elle, l'obligeait à recevoir le combat. L'armée prussienne, venant de Magdebourg pour gagner l'Oder en 1806, en fournit la preuve.

Le quatrième système, qui consiste à suivre deux routes concentriques, est sans doute le plus convenable, lorsque les troupes se trouvent éloignées l'une de l'autre au moment où la retraite est ordonnée : rien de mieux alors que de rallier ses forces, et la retraite concentrique est le seul moyen d'y réussir.

Le cinquième mode indiqué, n'est autre chose que le fameux système des lignes excentriques de Bulow; on en trouvera la réfutation dans le chapitre XIV du Traité grandes Opérations. C'est un système de fuite et de dispersion qui ne peut être employé que dans son propre pays, pour sauver isolément les débris d'une armée battue et privée de sa ligne naturelle de retraite. Il peut être bon encore dans une guerre nationale, lorsque chaque fragment de l'armée ainsi éparpillée s'en va servir de noyau au sou-

lèvement d'une province ; mais dans une guerre purement militaire, c'est une absurdité.

Il existe une autre combinaison des retraites, qui se rapporte essentiellement à la stratégie ; c'est de déterminer le cas où il convient de les faire perpendiculaires, en partant de la frontière vers le centre du pays, ou bien de les diriger parallèlement à la frontière. Par exemple, le maréchal Soult, abandonnant les Pyrénées en 1814, avait à opter entre une retraite sur Bordeaux, qui l'eût mené au centre de la France, ou une retraite sur Toulouse en longeant la frontière des Pyrénées.

Ces retraites parallèles sont souvent préférables en ce qu'elles détournent l'ennemi d'une marche sur la capitale d'un état et sur le centre de sa puissance : la configuration des frontières, les forteresses qui s'y trouvent, l'espace plus ou moins vaste qu'une armée trouverait pour s'y mouvoir et rétablir ses communications directes avec le centre de l'état, sont autant de considérations qui influent sur l'opportunité de ces opérations.

L'Espagne, entr'autres, offre de très-grands avantages pour ce système. Si une armée fran-

çaise pénètre par Bayonne, les Espagnols ont le choix de se baser sur Pampelune et Saragosse, ou sur Bilbao et les Asturies, ce qui mettrait leur adversaire dans l'impossibilité de se diriger vers Madrid, en laissant son étroite ligne d'opérations à la merci de l'ennemi.

La frontière de l'empire turc sur le Danube offrirait le même avantage pour cette puissance, si elle savait en profiter.

La France est également très-propre à ce genre de guerre, surtout lorsqu'il n'existe pas dans le pays deux partis politiques qui peuvent aspirer à la possession de la capitale, et rendre son occupation décisive pour l'ennemi. Si celui-ci pénètre par les Alpes, on peut agir sur le Rhône et la Saône, en tournant autour de la frontière jusque sur la Moselle d'un côté, ou jusque sur la Provence de l'autre. S'il pénètre par Strasbourg, Mayence ou Valenciennes, il en est de même : l'occupation de Paris serait impossible ou du moins très-hasardeuse, tant qu'une armée française intacte resterait basée sur sa ceinture de places fortes (1).

---

(1) Dans tous ces calculs, je suppose les forces à peu

L'Autriche n'aurait pas les mêmes avantages, car la direction de la chaîne des Alpes rhétiques et tyroliennes ne permet aux Autrichiens que des retraites perpendiculaires, tant en Italie qu'en Bavière. Il n'y a qu'en Bohême où le cas est différent contre un ennemi venant de la Saxe.

Nous ne saurions rien ajouter d'essentiel à ce qu'on vient de lire des retraites, sous le rapport des grandes combinaisons. Il nous reste à indiquer les mesures de tactique qui peuvent en faciliter l'exécution.

Un des moyens les plus sûrs de bien exécuter une retraite, c'est de familiariser les officiers et les soldats avec l'idée que, de quelque côté que vienne l'ennemi, on ne court pas plus de risque en le combattant, soit en queue, soit en tête, et que le maintien de l'ordre est le seul moyen de sauver une troupe inquiétée dans une marche rétrograde.

---

près égales; si l'armée envahissante est le double plus forte, alors elle peut suivre avec la moitié de ses troupes celle qui se retire parallèlement, et porter l'autre moitié sur la capitale; mais à forces égales, cela serait impossible.

Il est bon de placer à l'arrière-garde un chef doué d'un grand sang-froid, et des officiers d'état-major qui reconnaissent d'avance les points favorables où l'arrière-garde pourrait tenir pour suspendre la marche de l'ennemi, afin d'y placer la réserve de l'arrière-garde avec du canon. On aura soin de relever successivement les troupes échelonnées, de manière à ne jamais les laisser serrer de trop près.

La cavalerie pouvant aisément gagner de vitesse pour se rallier au corps de bataille, on comprend que de bonnes masses de cette arme facilitent beaucoup une retraite lente et méthodique, et donnent aussi les moyens de bien éclairer et flanquer la route, pour éviter que l'ennemi ne vienne à l'improviste troubler la marche des colonnes et en couper une partie.

Il suffit en général que l'arrière-garde tienne l'ennemi à une demi-marche du corps de bataille; l'exposer plus loin serait hasardeux et inutile : néanmoins, lorsqu'elle aura des défilés derrière elle, et qu'ils seront bien gardés par les siens, elle pourra prolonger un peu sa sphère d'opérations et rester jusqu'à une marche de l'armée, car les défilés facilitent autant une retraite quand on en est le maître, qu'ils la

rendent difficile, lorsque l'ennemi s'en est emparé. Si l'armée est très-nombreuse et l'arrière-garde forte à proportion, alors elle peut bien demeurer jusqu'à une marche en arrière : cela dépend de sa force, de la nature du pays, et de l'ennemi auquel on a affaire.

DES PASSAGES DE GRANDES RIVIÈRES EN RETRAITE.

Les passages de rivières en retraite offrent quelques combinaisons qui ne sont pas sans intérêt : si c'est une petite rivière avec des ponts permanens, ce n'est qu'un passage de défilé ordinaire; mais si c'est un fleuve qu'on doive franchir sur des ponts de bateaux, c'est une manœuvre plus délicate. Toutes les précautions que l'on peut prescrire, se bornent à faire prendre les devants aux parcs pour ne pas en être encombré; cette mesure indique assez qu'il est convenable que l'armée fasse halte à une demi-marche au moins de la rivière. Dans ce cas, il sera bon aussi que l'arrière-garde se tienne un peu plus loin du corps de bataille que de coutume, autant que les localités du pays et les forces respectives ne s'y opposeraient point. Par ce moyen l'armée aura le temps de filer sans être serrée de trop près; il faudra seule-

ment combiner la marche de l'arrière-garde de manière à ce qu'elle soit en position en avant des ponts, lorsque les dernières divisions du corps de bataille effectueront leur passage. Ce moment décisif paraîtra sans doute convenable pour relever l'arrière-garde par un corps frais, qu'on disposerait à l'avance sur un terrain bien reconnu ; alors l'arrière-garde traversera les intervalles de ce corps, pour passer la rivière avant lui ; et l'ennemi, étonné de trouver des troupes fraîches et disposées à le bien accueillir, ne réussira pas à les pousser : on gagnera ainsi la nuit sans échec, et la nouvelle arrière-garde pourra à son tour passer et rompre les ponts.

Il est entendu que les troupes, à mesure de leur passage, doivent se former à l'issue des ponts, et placer leurs batteries de manière à protéger les corps restés pour tenir tête à l'ennemi.

Les dangers d'un tel passage en retraite, et la nature des précautions qui peuvent le faciliter, indiquent assez que le meilleur moyen de le favoriser serait de prendre à l'avance ses mesures pour construire une tête de pont retranchée, sur le point où l'on aurait jeté les

ponts. Dans le cas où le temps ne permettrait pas d'en élever une régulière, on pourra du moins y suppléer par quelques redoutes bien armées, qui seront d'une grande utilité pour protéger la retraite des dernières troupes.

Si un passage de grande rivière offre tant de chances délicates lorsqu'on est suivi en queue par l'ennemi, c'est une affaire bien plus scabreuse encore quand l'armée se trouve assaillie à la fois en tête et en queue, et que la rivière à franchir est occupée par un corps imposant.

Le passage doublement célèbre de la Bérésina par les Français est un des exemples les plus remarquables d'une pareille opération : jamais armée ne se trouva dans une situation plus désespérée et ne s'en tira plus glorieusement et plus habilement. Pressée par la famine, abîmée par le froid, éloignée de cinq cents lieues de sa base, assaillie en tête et en queue sur les bords d'une rivière marécageuse et au milieu de vastes forêts, comment espérer qu'elle pût en échapper ? Sans doute elle paya cher cet honneur ; sans doute la faute de l'amiral Tschitchagoff contribua puissamment à la tirer d'embarras ; mais l'armée n'en fit pas moins des efforts héroïques auxquels on doit rendre hom-

mage. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, du plan d'opérations qui amena les armées russes du fond de la Moldavie, de Moscou et de Polotsk sur la Bérésina, comme à un rendez-vous de paix, plan qui faillit amener la capture de leur redoutable adversaire, ou de la constance admirable du lion ainsi poursuivi, et qui parvint à s'ouvrir un passage.

Ne pas se laisser serrer de trop près, tromper l'ennemi sur le point de passage, fondre sur le corps qui barre la retraite avant que celui qui suit en queue puisse se rallier à lui, sont les uniques préceptes à donner. On peut y ajouter celui d'éviter de jamais se mettre en pareille position, car il est rare qu'on puisse s'en tirer.

Si l'armée en retraite doit tout faire pour mettre ses ponts à l'abri d'insultes, soit par une tête de pont régulière, soit par une ligne de redoutes qui protège du moins l'arrière-garde; il est naturel aussi que l'ennemi poursuivant prenne toutes les mesures possibles pour détruire les ponts. Lorsque la retraite se fait en descendant le cours du fleuve, il peut y jeter des bâtimens en bois, des brûlots, des moulins, comme les Autrichiens le firent contre l'armée de Jourdan, en 1796, près de Neuwied

sur le Rhin, où ils faillirent compromettre l'armée de Sambre-et-Meuse. L'archiduc Charles en fit autant en 1809 au fameux passage d'Essling. Il rompit le pont du Danube, et mit Napoléon à deux doigts de sa perte.

Il y a peu de moyens pour placer un pont à l'abri de pareilles attaques, à moins qu'on n'ait le temps de préparer des estacades de pilotis. On peut aussi amarrer par des câbles quelques bateaux pour arrêter les matériaux lancés sur le courant, et avoir le moyen d'éteindre les brûlots.

ARTICLE XV.

DES CANTONNEMENS ET QUARTIERS D'HIVER.

On a tant écrit sur cette matière, et elle tient si indirectement à notre sujet, que nous n'en dirons que peu de mots.

Les cantonnemens d'hiver en pleine guerre sont en général une opération assez délicate; quelque resserrés qu'on puisse les faire, il est toujours difficile qu'ils le soient assez pour ne pas donner prise à l'ennemi. Un pays où il y a

abondance de grandes villes, comme la Lombardie, la Saxe, les Pays-Bas, la Souabe, la Vieille-Prusse, présente plus de facilités pour y établir des quartiers, que des pays où les villes sont rares : non seulement on y trouve des ressources pour la subsistance des troupes, mais on y trouve des abris rapprochés qui permettent de tenir les divisions ensemble. En Pologne, en Russie, dans une partie de l'Autriche et de la France, en Espagne, dans l'Italie méridionale, il est plus difficile de s'établir en quartiers d'hiver.

Autrefois chaque parti y entrait de son côté à la fin d'octobre, et on se contentait de s'enlever réciproquement quelques bataillons trop isolés aux avant-postes ; c'était la guerre des partisans.

La surprise des quartiers d'hiver autrichiens par Turenne dans la Haute-Alsace, en 1674, est une des opérations qui indiquent le mieux ce qu'on peut entreprendre contre des cantonnemens ennemis, et les précautions qu'on doit prendre de son côté, pour que l'ennemi ne forme pas les mêmes entreprises.

Établir ses cantonnemens très-serrés, et sur

un espace aussi étendu en profondeur qu'en largeur, afin d'éviter une ligne trop longue, toujours facile à percer et impossible à rallier; les couvrir par une rivière ou par une première ligne de troupes baraquées et appuyées d'ouvrages de campagne; fixer des lieux de concentration que l'on puisse en tout cas atteindre avant l'ennemi; faire battre les avenues de l'armée par des patrouilles permanentes de cavalerie; enfin d'établir des signaux d'alarme pour le cas d'une attaque sérieuse; voilà selon moi les meilleures maximes qu'on puisse donner.

Dans l'hiver de 1807, Napoléon cantonna son armée derrière la Passarge en face de l'ennemi; les avant-gardes seules furent campées dans des baraques à proximité des villes de Gutstadt, etc. Cette armée dépassait 120 mille hommes, et il fallut beaucoup d'habileté pour la maintenir et la nourrir dans cette position jusqu'au mois de juin. Le pays prêtait, il est vrai, à ce système, et l'on n'en trouve pas partout d'aussi convenable.

Une armée de 100 mille hommes peut trouver des quartiers d'hiver serrés dans les pays où les villes abondent, et dont nous avons parlé plus haut. Quand l'armée est plus nom-

breuse, la difficulté s'accroît; toutefois, il est vrai que si l'étendue des quartiers s'augmente à mesure de la force numérique, il faut avouer aussi que les moyens de résistance à opposer à une irruption ennemie s'accroissent dans la même progression; l'essentiel est de pouvoir réunir 50 à 60 mille hommes en vingt-quatre heures; avec cette force, et la certitude de la voir encore augmenter successivement, on peut résister jusqu'au rassemblement de l'armée, quelque grande qu'elle soit.

Malgré cela, il faut convenir qu'il sera toujours délicat de cantonner, lorsque l'ennemi, restant réuni, voudrait y mettre obstacle, et on doit en conclure, que le seul moyen assuré de reposer une armée durant l'hiver, aussi bien qu'au milieu d'une campagne, c'est de lui donner des quartiers garantis par un fleuve ou par un armistice.

CHAPITRE II.

SECTION II.

DE LA GRANDE TACTIQUE ET DES BATAILLES.

Il y a trois sortes de batailles : les premières sont les batailles défensives, c'est-à-dire celles que livre une armée dans une position avantageuse où elle attend l'ennemi ; les secondes sont les batailles offensives, livrées par une armée pour attaquer l'ennemi dans une position reconnue ; les troisièmes sont les batailles imprévues, ou livrées par les deux partis en marche.

ARTICLE I.

DES LIGNES DE BATAILLE.

On a vu, par la définition générale des opérations donnée au commencement de ce livre,

que j'ai fait une distinction entre les lignes de bataille et les ordres de bataille, objets que l'on a confondus jusqu'à ce jour.

J'appellerai ligne de bataille, la position déployée, ou composée de bataillons en colonnes d'attaque, qu'une armée prendra pour occuper un camp ou un terrain où elle recevra le combat sans but déterminé : c'est la dénomination propre à une troupe formée selon l'ordonnance d'exercice, sur une ou plusieurs lignes. J'appellerai, au contraire, ordre de bataille, la disposition des troupes indiquant une manœuvre déterminée; par exemple, l'ordre parallèle, l'ordre oblique, l'ordre perpendiculaire sur les ailes.

Cette dénomination, quoique neuve, paraît indispensable pour bien désigner deux objets qu'il faut se garder de confondre (1). Par la

(1) On m'accusera peut-être de changer sans nécessité des dénominations reçues, pour en créer de nouvelles; je répondrai que pour développer une science, il est urgent qu'un même mot ne signifie pas deux choses tout-à-fait différentes. Si l'on tient à nommer *ordre de bataille*, la simple répartition des troupes dans la ligne, alors du moins ne faut-il pas donner les noms d'ordre de bataille

nature de ces deux choses, on voit que la ligne de bataille appartient plus particulièrement au système défensif, puisque l'armée qui attend l'ennemi, sans savoir ce qu'il va faire, forme vraiment une ligne de bataille vague et sans but. L'ordre de bataille indiquant, au contraire, une disposition de troupes formées avec intention pour le combat, et supposant une manœuvre décidée d'avance, appartient plus particulièrement à l'ordre offensif. Il ne s'agit point ici de disputer sur des mots, mais d'adopter des termes propres à simplifier les combinaisons de la tactique et à s'entendre.

ARTICLE II.

DE LA LIGNE DE BATAILLE APPLIQUÉE A LA DÉFENSIVE SIMPLE.

La ligne de bataille, ou ordre défensif, dé-

oblique, d'ordre de bataille concave, à des manœuvres importantes. Dans ce cas, il faudrait désigner ces manœuvres par les termes de système de bataille oblique, etc. Mais je préfère la dénomination que j'ai adoptée : l'ordre de bataille sur le papier peut se nommer tableau d'organisation, et la formation ordinaire sur le terrain prendra le nom de ligne de bataille.

pend à la fois des localités et du but général des opérations.

Les principes qu'il faut observer ordinairement, sont :

1° D'avoir des débouchés plus faciles pour tomber sur l'ennemi quand on juge le moment favorable, que l'ennemi n'en aurait pour s'approcher de la ligne de bataille ;

2° D'assurer à l'artillerie tout son effet défensif ;

3° D'avoir un terrain avantageux pour dérober les mouvemens qu'on ferait d'une aile à l'autre, afin de porter des masses sur le point jugé convenable ;

4° D'avoir une retraite facile ;

5° D'avoir les flancs bien appuyés, à l'effet de rendre une attaque sur les extrémités plus difficile, et de réduire l'ennemi à une attaque sur le centre.

Cette dernière condition est difficile à atteindre ; car, si l'armée est appuyée à un fleuve, à des montagnes ou forêts impraticables, et qu'elle éprouve le moindre échec, il peut se changer en un désastre complet, puisque la

ligne rompue serait rejetée sur les mêmes obstacles qui devaient la protéger ;

6° On remédie quelquefois au défaut d'appui pour les flancs, par des crochets en arrière. Ce système est dangereux, en ce qu'un crochet inhérent à la ligne gêne les mouvemens, et que l'ennemi, en plaçant du canon sur les deux lignes, y causerait de grands ravages. Une double réserve, disposée en ordre profond derrière l'aile qu'on veut mettre à l'abri d'insulte, semble mieux remplir le but qu'un crochet ; les localités doivent déterminer l'emploi de ces deux moyens. Nous en donnerons de plus amples détails à la bataille de Prague. (Chapitre 2, de la Guerre de Sept Ans.)

On ne peut se dissimuler, néanmoins, que tous ces moyens ne sont que des palliatifs, et que le meilleur de tous, pour une armée qui attend l'ennemi défensivement, c'est de savoir reprendre l'initiative lorsque le moment est venu de le faire avec succès, ainsi qu'on le dira plus loin.

ARTICLE III.

DE LA DÉFENSIVE-OFFENSIVE.

Nous avons déjà indiqué, en parlant des opérations stratégiques, tous les avantages que procure l'initiative ; mais nous avons reconnu en même temps, qu'en tactique, celui qui attendait pouvait faire tourner tous ces avantages de son côté, en sachant à propos passer de la défensive à l'offensive. Un général qui attendra l'ennemi comme un automate, sans autre parti pris que celui de combattre vaillamment, succombera toujours, lorsqu'il sera bien attaqué. Il n'en est pas ainsi d'un général qui attendra avec la ferme résolution de combiner de grandes manœuvres contre son adversaire, afin de ressaisir l'avantage moral que donnent l'impulsion offensive et la certitude de mettre ses masses en action au point le plus important, ce qui dans la défensive simple n'a jamais lieu.

En effet, si celui qui attend se trouve dans un poste bien choisi, où ses mouvemens soient libres, il a l'avantage de voir venir l'ennemi ; ses troupes, bien disposées d'avance selon le terrain, et favorisées par des batteries placées

de manière à obtenir le plus grand effet, peuvent faire payer cher à leurs adversaires le terrain qui sépare les deux armées; et quand l'assaillant, déjà ébranlé par des pertes sensibles, se trouvera vigoureusement assailli lui-même au moment où il croyait toucher à la victoire, il n'est pas probable que l'avantage demeure de son côté.

Un général peut donc employer avec le même succès, pour les batailles, le système offensif ou défensif; mais il est indispensable à cet effet,

1° Que, loin de se borner à une résistance passive, il sache passer de la défensive à l'offensive, quand le moment est venu;

2° Qu'il ait un coup-d'œil sûr et beaucoup de calme;

3° Qu'il commande à des troupes sur lesquelles il puisse compter;

4° Qu'en reprenant l'offensive, il ne néglige point d'appliquer les principes généraux qui auraient présidé à son ordre de bataille, s'il avait commencé par être l'agresseur.

L'exemple de Bonaparte à Rivoli et à Austerlitz, celui de Wellington à Talavera et à Waterloo prouvent ces vérités.

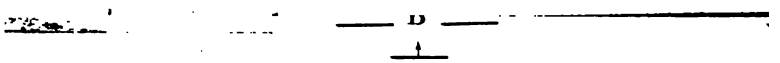
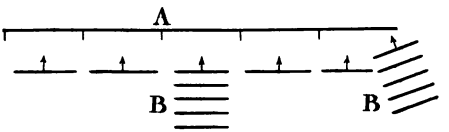


Fig. 10.



rue l'armée offensive.

compliquées; mais il faut observer que
loyées, formées en colonnes d'attaque,
tactique.

ARTICLE IV.

DES ORDRES DE BATAILLE.

L'ordre de bataille doit s'appliquer généralement à une armée assaillante, puisqu'elle dispose ses troupes de diverses manières qui représentent autant de manœuvres différentes. On compte au moins dix espèces d'ordres de batailles; savoir, 1° l'ordre parallèle simple; 2° l'ordre parallèle avec une ou deux ailes débordantes; 3° l'ordre oblique sur une aile; 4° l'ordre perpendiculaire sur l'extrémité de la ligne ennemie; 5° le même ordre sur les deux extrémités; 6° l'ordre concave sur le centre; 7° l'ordre convexe; 8° l'ordre en échelon sur une aile ou sur deux ailes; 9° l'ordre échelonné sur le centre; 10° enfin, l'ordre mêlé d'une attaque sur le centre et sur une extrémité en même temps. (*Voyez* la planche ci-contre, *fig.* 1 à 10.)

Pour juger celui de ces ordres qui convient le mieux, il faut s'assurer de leurs rapports avec le principe général que nous avons posé.

On voit, par exemple, que l'ordre parallèle

n° 1 est le plus mauvais, car il n'y a aucune habileté à faire combattre les deux partis à chances égales, bataillon contre bataillon : c'est l'absence de toute tactique. Il est néanmoins un cas important dans lequel cet ordre est convenable; c'est lorsqu'une armée, ayant pris l'initiative des grandes opérations stratégiques, aura réussi à se porter sur les communications de son adversaire et à lui couper sa ligne de retraite, tout en couvrant la sienne; alors, quand le choc définitif entre les armées a lieu, celle qui se trouve sur les derrières peut livrer une bataille parallèle, puisqu'ayant fait la manœuvre décisive avant la bataille, tout son but consiste à repousser l'effort que fait l'ennemi pour s'ouvrir un passage; hormis ce cas, l'ordre parallèle est le plus mauvais.

Par la même raison, l'ordre parallèle sur le front avec un crochet manœuvrant sur une aile (n° 2) est plus avantageux que le précédent, surtout lorsqu'il est convenablement renforcé sur l'aile agissante; il suppose néanmoins une force supérieure de la part de l'assaillant, afin de pouvoir présenter un front parallèle à l'ennemi et établir en outre une masse un peu respectable sur son extrémité.

L'ordre oblique (n° 3) est celui qui convient le mieux à une armée inférieure, qui en attaque une supérieure; car, tout en offrant l'avantage de porter le gros des forces sur un seul point de la ligne ennemie, il en procure deux autres également importans : en effet, on ne refuse pas seulement l'aile affaiblie en la tenant hors des coups de l'ennemi, cette aile remplit encore la double destination de tenir en respect la partie de la ligne qu'on ne veut pas attaquer, et cependant de servir de réserve, au besoin, à l'aile agissante. Cet ordre fut employé par le célèbre Épaminondas aux batailles de Leuctres et de Mantinée; mais nous présenterons, à la fin de ce volume, le plus brillant exemple des avantages de ce système qui fut donné par Frédéric-le-Grand à la bataille de Leuthen. (*Voyez* chap. VII du Traité des grandes Opérations.)

L'ordre perpendiculaire sur une aile (n° 4) présente à peu près les mêmes chances de succès que l'ordre oblique; toutefois il est moins avantageux, en ce qu'il n'est pas aussi facile de s'établir ainsi sur une extrémité, sans que l'ennemi en soit instruit. En outre, la partie de la ligne ennemie qui n'est point inquiétée, ne voyant aucun adversaire devant elle, peut aisé-

ment courir au point menacé, tandis que, dans l'ordre oblique, elle se trouve tenue en échec par l'aile refusée.

L'ordre perpendiculaire sur deux ailes (n° 5) peut être très-avantageux, mais c'est quand l'assaillant se trouve supérieur en nombre; car si le principe fondamental consiste à porter la majeure partie des forces sur le point décisif, une armée inférieure violerait ce principe en formant une double attaque contre une seule masse supérieure; nous démontrerons cette vérité dans le cours de l'ouvrage.

L'ordre concave sur le centre (n° 6) a trouvé des partisans depuis qu'Annibal lui dut la victoire signalée de Cannes. Cet ordre peut être en effet très-bon, lorsqu'on le prend par suite des événemens de la bataille, c'est-à-dire, quand l'ennemi s'engage au centre qui cède devant lui, et qu'il se laisse envelopper par les ailes. Mais si l'on se formait ainsi avant la bataille, l'ennemi, au lieu de se jeter au centre, n'aurait qu'à tomber sur les ailes, qui présenteraient d'elles-mêmes leurs extrémités, et seraient dans la même situation que si elles se trouvaient assaillies sur un flanc.

A la vérité, une armée formera rarement un demi-cercle, et prendra plutôt une ligne brisée rentrant vers le centre (comme la figure 6 *bis*); s'il faut en croire plusieurs écrivains, ce fut une disposition pareille qui fit triompher les Anglais aux célèbres journées de Crécy et d'Azincourt. Il est certain que cet ordre vaut mieux qu'un demi-cercle, en ce qu'il ne prête pas autant le flanc, qu'il permet de marcher en avant par échelons, et qu'il conserve avec cela tout l'effet de la concentration du feu. Toutefois, ses avantages disparaissent, si l'ennemi, au lieu de se jeter follement dans le centre concave, se borne à le faire observer de loin, et se porte avec le gros de ses forces sur une aile seulement. La bataille d'Essling, en 1809, offre encore un exemple de l'avantage d'une ligne concave; mais on ne saurait en inférer que Napoléon fit mal d'attaquer son centre; on ne peut pas juger une armée combattant avec le Danube à dos, et n'ayant pas la faculté de se mouvoir sans découvrir ses ponts, comme si elle avait eu pleine liberté de manœuvrer.

L'ordre convexe saillant au centre (n° 7) ne se prend guère que pour combattre immédiatement après un passage de fleuve, lorsqu'on

est forcé de refuser les ailes pour appuyer au fleuve et couvrir les ponts. Si l'ennemi dirigeait son effort sur le saillant ou sur une des extrémités seule, cet ordre entraînerait la ruine de l'armée. Les Français le prirent à Fleurus en 1794 et réussirent, parce que le prince de Cobourg, au lieu de fondre en forces sur le centre, ou sur une seule extrémité, divisa ses attaques sur cinq ou six rayons divergens, et notamment sur les deux ailes à la fois. Ce fut à peu près dans ce même ordre convexe qu'ils combattirent à Essling, ainsi qu'aux deuxième et troisième journées de la fameuse bataille de Leipzig : il eut dans ces dernières occasions le résultat infaillible qu'il devait avoir.

L'ordre échelonné sur les deux ailes (n° 8) est dans le même cas que l'ordre perpendiculaire (n° 5); il faut observer néanmoins que les échelons se rapprochant vers le centre, où se tiendrait la réserve, cet ordre serait meilleur que le perpendiculaire, puisque l'ennemi aurait moins de facilité, d'espace et de temps, pour accabler le centre. Il ressemblerait, dans ce cas, à l'ordre rentrant de la fig. 6 *bis*.

L'ordre échelonné sur le centre seulement

(n° 9) peut s'employer avec succès contre une armée qui occuperait une ligne morcelée et trop étendue, parce que son centre se trouvant alors isolé des ailes, de manière à être accablé séparément, cette armée coupée en deux serait probablement détruite. Mais, par l'application du même principe fondamental, cet ordre d'attaque est très-dangereux contre une armée occupant une position unie et serrée; car les réserves se trouvant ordinairement à portée du centre, et les ailes pouvant agir soit par un feu concentrique, soit en prenant l'offensive, une armée qui ferait une pareille attaque renouvellerait la scène des Romains à Cannes, celle de la colonne anglaise à Fontenoy, enfin celle plus récente de Waterloo.

L'ordre d'attaque en colonnes sur le centre et sur une extrémité en même temps (n° 10) est plus convenable que le précédent, lorsqu'il s'applique surtout à une ligne ennemie contiguë : en effet, l'attaque sur le centre, secondée par une aile qui déborde l'ennemi, empêche celui-ci de faire comme Annibal et comme le maréchal de Saxe, c'est-à-dire de fondre sur l'assaillant en le prenant en flanc; l'aile ennemie qui se trouvera serrée entre

l'attaque du centre et celle de l'extrémité, ayant la presque totalité des masses assaillantes à combattre, sera accablée et probablement détruite. Ce fut la manœuvre qui fit triompher Napoléon à Wagram et à Ligny; ce fut celle qu'il voulut tenter à Borodino, et qui ne lui réussit qu'imparfaitement par l'héroïque défense des troupes de l'aile gauche des Russes, et de la division Paskéwitsch dans la fameuse redoute du centre. Enfin il l'employa aussi à Bautzen, où il aurait obtenu des succès inouis, sans un incident qui dérangea la manœuvre de sa gauche, destinée à couper la route de Wurschen, et qui avait déjà tout disposé pour cela.

Nous devons observer que ces différens ordres ne sauraient être pris au pied de la lettre, comme les figures géométriques les indiquent. Un général qui voudrait établir sa ligne de bataille avec la même régularité que sur le papier ou sur une place d'exercice, serait incontestablement trompé dans son attente et battu, surtout d'après la méthode actuelle de faire la guerre. Au temps de Louis XIV, de Frédéric, lorsque les armées campaient sous la tente, presque toujours réunies; lorsqu'on

se trouvait plusieurs jours face à face avec l'ennemi; qu'on avait le loisir d'ouvrir des marches ou chemins symétriques pour faire arriver ses colonnes à distances uniformes; alors on pouvait former une ligne de bataille aussi régulière que les figures tracées. Mais aujourd'hui que les armées bivouaquent, que leur organisation en plusieurs corps les rend plus mobiles; qu'elles s'abordent à la suite d'ordres donnés hors du rayon visuel, et souvent même sans avoir eu le temps de reconnaître exactement la position de l'ennemi, alors tous les ordres dessinés au compas doivent nécessairement se trouver en défaut.

Cependant un général habile peut aisément recourir à des dispositions approximatives, qui produisent un emploi de ses masses agissantes, pareil à très-peu de chose près, à ce qu'il eût été dans l'un ou l'autre des ordres de batailles indiqués. Il devra s'appliquer, dans ces dispositions improvisées, à juger sainement du point important du champ de bataille, ce qu'il pourra faire en saisissant les rapports de la ligne ennemie avec les directions stratégiques décisives; il portera alors son attention et ses efforts sur ce point, en employant un tiers de

ses forces à contenir ou à observer l'ennemi, puis en jetant les deux autres tiers sur le point dont la possession serait le gage de la victoire. Agissant ainsi, il aura rempli toutes les conditions que la science de la grande tactique peut imposer au plus habile capitaine; il aura obtenu l'application la plus parfaite des principes de l'art. Nous avons déjà indiqué à la section précédente le moyen de reconnaître aisément ces points décisifs.

Nous terminerons cet article en observant, que tout ordre de bataille peut être formé avec des carrés de bataillons, comme avec des lignes ou des colonnes; l'ordre oblique, l'ordre en échelons sur une extrémité ou sur le centre, l'ordre parallèle simple, ou renforcé sur une aile, s'accordent très-bien avec cette formation; même l'ordre rentrant, ou concave, n'est pas impossible.

Dans les guerres contre les peuples qui ont une cavalerie immense, un corps d'armée peut figurer un grand carré composé de plusieurs carrés de régimens ou de bataillons : dans ce cas, on placera son artillerie dans les intervalles, et les parcs au centre général des car-

rés. Ce mode est un des plus convenables contre les Turcs, surtout dans les pays de plaines.

ARTICLE V.

RENCONTRE DE DEUX ARMÉES EN MARCHE.

On ne saurait donner de maximes invariables sur ces batailles fortuites, résultant de la rencontre de deux armées en marche; toutefois, c'est dans ce cas principalement qu'il importe d'être bien pénétré du principe fondamental de l'art, et des différentes manières de l'appliquer, afin de faire tendre à ce but toutes les manœuvres qu'on sera dans le cas d'ordonner à l'instant même, et au milieu du fracas des armes. Ce que nous venons de dire des manœuvres improvisées est donc la seule règle à donner pour ces circonstances imprévues; il suffira de les combiner avec les antécédens et avec la situation physique et morale des deux armées : les batailles de Marengo, d'Eylau, d'Abensberg, d'Essling et de Lutzen, sont les plus mémorables de ces scènes terribles dans lesquelles les deux partis durent agir subitement, sans avoir rien pu prévoir.

Deux armées marchant, comme elles le faisaient jadis, avec tout l'attirail du campement, et se rencontrant à l'improviste, n'auraient sans doute rien de mieux à faire qu'à déployer d'abord leurs avant-gardes à droite ou à gauche des routes qu'elles parcourent. Mais chacune d'elles devrait en même temps masser le gros de ses forces selon le but qu'elle aurait en vue: on commettrait une faute grave en voulant déployer toute l'armée derrière l'avant-garde, parce que, dans le cas même où l'on y parviendrait, ce ne serait jamais que la formation d'un ordre parallèle défectueux; et si l'ennemi poussait l'avant-garde un peu vigoureusement, il pourrait en résulter la déroute des troupes en mouvement pour se former. (*Voyez* la bataille de Rosbach, chap. V du Traité des grandes Opérations.)

Dans le système moderne, les armées, plus mobiles, marchant sur plusieurs routes en autant de fractions capables d'agir indépendamment les unes des autres, ces déroutes seront moins à craindre, mais les principes restent les mêmes. Il faut toujours arrêter et former l'avant-garde, puis réunir le gros de ses forces sur le point convenable, d'après le but qu'on se proposait en se mettant en marche; quelles

que puissent être les manœuvres de l'ennemi, on se trouvera ainsi en mesure de parer à tout.

ARTICLE VI.

DES SURPRISES D'ARMÉES.

Nous n'entendons pas traiter ici de ces petites surprises de détachemens qui constituent la guerre des partisans ou des troupes légères, et pour lesquelles la cavalerie légère russe et turque ont tant de supériorité. Nous voulons parler des surprises d'armées entières.

Avant l'invention des armes à feu, ces surprises étaient plus faciles, car la détonation de l'artillerie et de la mousqueterie ne permet guère aujourd'hui de surprendre entièrement une armée, à moins qu'elle n'oublie les premiers devoirs du service, et ne laisse arriver l'ennemi au milieu de ses rangs, faute d'avant-postes qui fassent leur devoir.

La guerre de sept ans offre la mémorable surprise de Hohenkirch, comme un exemple assez digne d'être médité; elle prouve que la surprise

ne consiste pas positivement à tomber sur des troupes endormies et mal gardées, mais aussi à combiner une attaque sur une de leurs extrémités de manière à les surprendre et à les déborder en même temps. En effet, il ne s'agit point de chercher à prendre l'ennemi tellement en défaut, qu'on puisse fondre sur des hommes isolés dans leurs tentes, mais bien d'arriver avec ses masses, sans être aperçu, sur le point où l'on désirerait d'assaillir l'ennemi avant qu'il ait le temps de faire des contre-dispositions.

Depuis que les armées ne campent plus sous la tente, les surprises combinées d'avance sont plus rares et plus difficiles; car, pour les préméditer, il faut savoir au juste la situation du camp ennemi. A Marengo, à Lutzen, à Eylau, il y eut comme des espèces de surprises, mais ce n'étaient au fond que des attaques inattendues auxquelles on ne peut pas donner ce nom.

La seule grande surprise que nous puissions citer est celle de Taroutin, en 1812, où Murat fut assailli et battu par Beningsen : pour justifier son défaut de prudence, Murat allégua qu'il se reposait sur un armistice tacite ; mais il n'existait aucune convention pareille, et il se laissa surprendre par une négligence impardonnable.

Il est évident que la manière la plus favorable d'attaquer une armée, c'est de tomber un peu avant le jour sur son camp, au moment où elle ne s'attend à rien de pareil; le trouble y sera inévitable; et, si l'on joint à cet avantage celui de bien connaître les localités et de donner à ses masses une direction tactique et stratégique convenable, on peut se flatter d'une victoire complète, à moins d'événemens imprévus. C'est une opération de guerre qu'il ne faut point mépriser, quoiqu'elle soit plus rare et moins brillante que de grandes combinaisons stratégiques, qui assurent la victoire, pour ainsi dire, avant d'avoir combattu.

Par la même raison qu'il faut profiter de toutes les occasions de surprendre son adversaire, il faut aussi prendre toutes les précautions nécessaires pour se mettre à l'abri de pareilles entreprises. Les règlemens de tous les pays y ont pourvu, il n'y a qu'à les suivre exactement.

CHAPITRE II.

SECTION III.

DE LA FORMATION DES TROUPES POUR ALLER AU COMBAT, ET DE L'EMPLOI PARTICULIER OU COMBINÉ DES TROIS ARMES.

Deux articles essentiels de la tactique des batailles nous restent à examiner; l'un est la manière de disposer les troupes pour les conduire au combat; l'autre est l'emploi des différentes armes. Bien que ces objets appartiennent en quelque sorte à la tactique secondaire, il faut avouer cependant qu'ils forment une des principales combinaisons d'un général en chef lorsqu'il s'agit de livrer bataille; dès lors ils entrent nécessairement dans la grande tactique, quoiqu'ils doivent faire également partie de l'enseignement de la tactique divisionnaire.

En effet, le nom de grande tactique appartient à toutes les opérations qui doivent être exécutées sur le terrain par une armée entière.

Celles même dont les combinaisons rentrent dans la stratégie pour l'ensemble, appartiennent, comme nous l'avons dit, à la grande tactique, pour ce qui est de l'exécution. On donne, au contraire, le nom de tactique secondaire à tout ce qui est réservé à une division isolée, une brigade, ou un détachement quelconque. Or, la formation et l'emploi des troupes appartiennent également à ces deux branches de l'art, et c'est de ce point que part la ligne de démarcation entre elles.

Ici les doctrines deviennent moins fixes, et on retombe forcément dans le champ des systèmes : aussi ce n'est pas sans étonnement que nous avons vu tout récemment un des écrivains modernes les plus célèbres prétendre que la tactique est fixée, mais que la stratégie ne l'est pas, tandis que c'est tout le contraire.

La stratégie se compose de lignes géographiques invariables, dont l'importance relative se calcule d'après la situation des forces ennemies, situation qui ne peut jamais amener qu'un petit nombre de variations, puisque les forces ennemies se trouveront divisées ou rassemblées soit sur le centre, soit sur une des deux extrémités. Rien de plus facile que de soumettre des élé-

mens si simples à des règles dérivant du principe fondamental de la guerre : aussi jamais science militaire ne fut mieux fixée que la stratégie ne l'a été de nos jours. Il en est de même des combinaisons des ordres de batailles qui peuvent être soumises à des maximes également rapportées au principe général. Mais les moyens d'exécution, c'est-à-dire la tactique proprement dite, dépendent de tant de circonstances, qu'il est impossible de donner des règles de conduite pour les cas innombrables qui peuvent s'y présenter. Pour s'en assurer, il suffit de lire les ouvrages qui se succèdent tous les jours sur ces parties de l'art militaire, sans qu'aucune puisse s'accorder; et si l'on met en présence deux généraux distingués de cavalerie ou d'infanterie, il est bien rare qu'ils parviennent à s'entendre parfaitement sur la méthode la plus convenable pour exécuter une attaque. Ajoutons à cela l'énorme différence qui existe dans les talens des chefs, dans leur énergie, dans le moral des troupes, et nous serons convaincus que la tactique d'exécution sera éternellement réduite à des systemes contradictoires, et que ce sera beaucoup si l'on parvient à poser quelques maximes régulatrices qui empêchent les fausses doctrines de s'introduire dans les systèmes qu'on adoptera.

ARTICLE I.

DU PLACEMENT DES TROUPES DANS LA LIGNE DE BATAILLE.

Après avoir défini, aux articles 1 et 2 de la section précédente, ce que l'on doit entendre par la ligne de bataille, il convient de dire, de quelle manière les différentes troupes doivent y être réparties.

Avant la révolution française, toute l'infanterie, formée par régimens et brigades, se trouvait réunie en un seul corps de bataille, subdivisé en première et seconde ligne, qui avaient chacune leur aile droite et leur aile gauche. La cavalerie se plaçait ordinairement sur les deux ailes, et l'artillerie, encore très-lourde à cette époque, était répartie sur le front de chaque ligne. (On traînait du canon de 16, et il n'y avait pas d'artillerie à cheval.)

Alors l'armée campant, réunie sous la tente, se mettait en marche par lignes ou par ailes; et comme il y avait deux ailes de cavalerie sur celles de l'infanterie, si l'on marchait par ailes, on formait quatre colonnes. Quand on marchait par lignes, ce qui convenait surtout dans les marches de flanc, alors on ne formait que

deux colonnes, à moins que, par des circonstances locales, la cavalerie, ou une partie de l'infanterie, eussent campé en troisième ligne, ce qui était rare.

Cette méthode simplifiait la logistique, puisque toute la disposition consistait à dire : « On « marchera dans telle direction, par lignes ou « par ailes, par la droite ou par la gauche. »

On sortait rarement de cette monotone, mais simple formation, et, dans l'esprit du système de guerre qu'on suivait, c'était ce qu'il y avait de mieux à faire.

Les Français voulurent essayer à Minden une disposition logistique différente, en formant autant de colonnes que de brigades, et en ouvrant des chemins pour les conduire de front sur une ligne déterminée qu'elles ne purent jamais former. (*Voyez* Chap. XV du Traité des grandes Opérations.)

Si le travail de l'état-major était facilité par ce mode de camper et de marcher par lignes, il faut convenir que, appliqué à une armée de cent ou cinquante mille hommes, ce système produirait des colonnes sans fin, et qu'on aurait souvent des déroutes comme à Rosbach. (*Voyez* Chap. IV *idem.*)

La révolution française amena le système des divisions, qui rompit la trop grande unité de l'ancienne formation, et donna des fractions capables de se mouvoir pour leur propre compte sur toute espèce de terrain, ce qui fut un bien réel, quoique l'on tombât peut-être d'un extrême dans un autre, en revenant presque à l'organisation légionnaire des Romains. Ces divisions, composées ordinairement d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie, manœuvraient et combattaient séparément; soit qu'on les étendît outre mesure pour les faire vivre sans magasins, soit qu'on eût la manie de prolonger sa ligne dans l'espoir de déborder celle de l'ennemi, on vit souvent les sept ou huit divisions dont une armée se composait, marcher de front sur autant de routes, à quatre ou cinq lieues l'une de l'autre; le quartier-général se plaçait au centre, sans autre réserve que cinq ou six minces régimens de cavalerie de trois à quatre cents chevaux; en sorte que si l'ennemi venait à réunir le gros de ses forces sur une de ces divisions et à la battre, la ligne se trouvait percée, et le général en chef n'ayant aucune réserve d'infanterie sous la main, ne voyait d'autre ressource que de se mettre en retraite pour rallier ses forces morcelées.

Bonaparte, dans sa première guerre d'Italie, remédia à cet inconvénient, tant par la mobilité et la rapidité de ses manœuvres, qu'en réunissant toujours le gros de ses divisions sur le point où le coup décisif devait se porter.

Lorsqu'il se fut placé à la tête de l'État, et qu'il vit chaque jour s'agrandir la sphère de ses moyens et celle de ses projets, Napoléon comprit qu'une organisation plus forte était nécessaire, et il prit un terme moyen entre l'ancien système et le nouveau, tout en conservant l'avantage de l'organisation divisionnaire.

Il forma, dès la campagne de 1800, des corps de deux ou trois divisions, qu'il plaça sous des lieutenans-généraux, pour former les ailes, le centre ou la réserve de l'armée (1).

Ce système fut définitivement consolidé au camp de Boulogne, où l'on organisa des corps

---

(1) Ainsi, l'armée du Rhin était composée de l'aile droite, sous Lecourbe, trois divisions; du centre, sous Saint-Cyr, trois divisions; et de la gauche, sous Sainte-Suzanne, deux divisions; le général en chef avait en outre trois divisions de réserve sous ses ordres immédiats.

d'armée permanens sous des maréchaux, qui commandaient trois divisions d'infanterie, une de cavalerie légère, et trente-six à quarante pièces de canon avec des sapeurs. C'étaient autant de petites armées propres à former, au besoin, toute entreprise par elles-mêmes. La grosse cavalerie fut réunie en une forte réserve, composée de deux divisions de cuirassiers, quatre de dragons et une de cavalerie légère. Les grenadiers réunis et la garde formèrent une belle réserve d'infanterie : plus tard, en 1812, la cavalerie fut aussi organisée en corps de trois divisions, afin de donner plus d'unité aux masses toujours croissantes de cette arme.

Il faut en convenir, cette organisation laissait peu à désirer, et cette grande armée, qui fit effectivement de si grandes choses, fut bientôt le type sur lequel toute l'Europe se modela.

Quelques militaires, rêvant la perfectibilité de l'art, auraient voulu que la division d'infanterie, appelée quelquefois à combattre seule, fût portée de deux brigades à trois, parce que ce nombre trois donne un centre et deux ailes, ce qui est d'un avantage manifeste, puisque, sans cela, le nombre deux donne pour centre un vide, un intervalle, et que les deux frac-

tions formant les ailes, privées d'appui central, ne sauraient opérer isolément avec la même sécurité. Outre cela, le nombre trois permet d'engager deux brigades et d'en avoir une en réserve, ce qui augmente évidemment les forces disponibles pour le choc décisif.

Mais ces critiques n'ont pas réfléchi que si soixante brigades, formées en vingt divisions de trois brigades, valent en effet mieux que si elles étaient réparties en trente divisions de deux brigades; il faudrait, pour obtenir cette organisation divisionnaire par excellence, augmenter l'infanterie d'un tiers, ou réduire les divisions des corps d'armée à deux au lieu de trois, ce qui serait un mal plus réel, puisque le corps d'armée étant plus souvent appelé à combattre seul qu'une division, c'est surtout à lui que le nombre de trois convient le mieux (1).

---

(1) Soixante brigades formées en trente divisions, de deux brigades chacune, n'engageraient que trente brigades en première ligne, tandis que ces soixante brigades, formées en vingt divisions de trois brigades, donneront quarante brigades en première ligne et vingt en seconde. Mais alors il faut diminuer le nombre des divisions et n'en avoir que deux par corps d'armée, ce qui serait fâcheux, puisque les corps d'armée sont plus souvent appelés à manœuvrer seuls que les divisions.

D'après ce que nous venons d'exposer, nos lecteurs s'assureront que les erremens suivis depuis la renaissance de l'art de la guerre et l'invention de la poudre jusqu'à la révolution française, ont subi de grands changemens par l'organisation actuelle, et que, pour bien apprécier les guerres de Louis XIV, de Pierre-le-Grand et de Frédéric II, il faut nécessairement se reporter au système adopté de leur temps.

Toutefois, une partie des anciennes méthodes peut être encore employée, et si, par exemple, le placement de la cavalerie sur les ailes n'est plus une règle fondamentale, il peut être bon pour des armées de 50 à 60 mille hommes, surtout quand le centre se trouve sur un terrain moins propre à cette arme que l'une ou l'autre des extrémités. En thèse générale, on doit reconnaître néanmoins que sa place la plus convenable est derrière la ligne, et que si l'on en établit une partie sur les extrémités, il est prudent d'avoir une réserve de cette arme disposée en deux colonnes, l'une au point où le centre se lie à la droite, l'autre entre le centre et la gauche : ces colonnes pourraient ainsi arriver avec la même facilité sur tous les points de la ligne qui seraient menacés.

L'artillerie, aujourd'hui plus mobile, est

bien, comme autrefois, répartie sur tout le front, puisque chaque division a la sienne. Cependant, il est bon d'observer que son organisation s'étant perfectionnée, on peut mieux la répartir selon les besoins. Ne pouvant entrer ici dans tous les détails de cette arme, nous nous bornerons à dire :

1° Que l'artillerie à cheval doit être placée sur un terrain où elle puisse se mouvoir en tout sens ;

2° Que l'artillerie à pied, surtout celle de position, serait mieux placée, au contraire, sur un point où elle se trouverait couverte de fossés ou de haies qui la mîssent à l'abri d'une charge subite de cavalerie. Je ne dirai pas que, pour lui conserver son plus grand effet, on se garde de la placer sur des éminences trop plongeantes, mais bien sur des terrains plats ou des talus en glacis ; c'est ce que chaque sous-lieutenant doit savoir ;

3° Si l'artillerie à cheval est principalement affectée à la cavalerie, il est bon toutefois que chaque corps d'armée ait la sienne pour gagner rapidement un point essentiel à occuper. Outre cela, il est convenable qu'il y en ait aussi à la réserve d'artillerie, afin de pouvoir la porter

avec plus de promptitude au secours d'un point menacé. Le général Beningsen eut lieu de s'applaudir à Eylau d'avoir réuni soixante pièces légères en réserve, car elles contribuèrent puissamment à rétablir ses affaires entre le centre et la gauche où sa ligne venait d'être enfoncée.

4° Si l'on est sur la défensive, il convient de placer une partie des batteries de gros calibre sur le front, au lieu de les tenir en réserve, puisqu'il s'agit de battre l'ennemi du plus loin possible, pour arrêter l'impulsion de son attaque et semer le trouble dans ses colonnes.

5° Enfin, l'artillerie de bataille ne doit jamais perdre de vue qu'elle est surtout destinée à tirer sur les colonnes ennemies, et non à répondre à leurs batteries. Quand elle est nombreuse, il est bon toutefois de destiner un certain nombre de pièces à tirer sur ces batteries ennemies, afin de les inquiéter et d'attirer leur feu; mais on fera bien de diriger les deux tiers du canon sur l'infanterie et la cavalerie, en ayant soin de placer les batteries de manière à prendre les lignes dans leur prolongement, et les colonnes dans leur profondeur. Il est essentiel aussi de donner au tir des pièces une direction concentrique.

ARTICLE II.

DE LA FORMATION ET DE L'EMPLOI DE L'INFANTERIE.

L'infanterie est sans contredit l'arme la plus importante, puisqu'elle forme les quatre cinquièmes d'une armée, que c'est elle qui enlève les positions, ou qui les défend. Mais si l'on doit reconnaître qu'après le talent du général elle est le premier instrument de victoire, il faut avouer aussi, qu'elle trouve un puissant appui dans la cavalerie et l'artillerie, et que sans leur secours elle se verrait souvent fort compromise, et ne pourrait remporter que des demi-succès.

Nous n'évoquerons pas ici les vieilles disputes sur l'ordre mince et l'ordre profond, bien que la question, qu'on croyait décidée, soit loin d'être épuisée et placée sous un point de vue qui permette de la résoudre du moins par des exemples et des probabilités.

La guerre d'Espagne et la bataille de Waterloo ont renouvelé les controverses relatives à l'avantage du feu ou de l'ordre mince, sur l'impulsion des colonnes d'attaque ou de l'ordre

profond ; nous dirons plus loin ce que nous en pensons.

Cependant il ne faut pas s'y méprendre ; il ne s'agit plus aujourd'hui de disputer si Lloyd avait raison, de vouloir donner à l'infanterie un quatrième rang armé de piques, afin d'offrir plus de choc en allant à l'ennemi, ou plus de résistance en recevant son attaque ; chaque militaire expérimenté convient, de nos jours, qu'on a déjà assez de peine à mouvoir avec ordre des bataillons déployés sur trois rangs emboîtés, et qu'un quatrième rang ajouterait à cet embarras sans ajouter la moindre chose à la force. Il est étonnant que Lloyd, qui avait fait la guerre, ait tant insisté sur cette force matérielle ; car on s'aborde bien rarement au point que cette supériorité mécanique puisse être mise à l'épreuve ; et si trois rangs tournent le dos, ce n'est pas le quatrième qui les retiendra.

Cette augmentation d'un rang diminue, dans la défensive, le front et le feu ; tandis que dans l'offensive elle est loin d'offrir la mobilité et l'impulsion qui sont les avantages des colonnes d'attaque. On peut affirmer même qu'elle diminuera cette impulsion, car il est plus difficile de faire marcher 800 hommes en bataille

sur quatre rangs pleins, que sur trois, bien qu'il y ait un quart de moins dans l'étendue du front; la difficulté de l'emboitement des deux rangs du milieu, compense amplement cette légère différence.

Quant au moyen proposé par Lloyd pour diminuer l'inconvénient du rétrécissement du front, il est tellement absurde, qu'on ne conçoit pas qu'un homme de génie ait pu l'imaginer. Il veut déployer vingt bataillons, en laissant entre chacun soixante-quinze toises, c'est-à-dire, un intervalle égal à leur front; on peut penser ce que deviendront ces bataillons tout désunis et isolés à une pareille distance, laissant entre eux vingt lacunes où la cavalerie pourrait pénétrer en fortes colonnes, les prendre en flanc et les balayer comme la poussière au vent. La question, avons-nous dit, ne consiste plus à discuter sur l'augmentation du nombre des rangs d'une ligne, mais seulement à décider si elle doit être composée de bataillons déployés n'agissant que par le feu, ou bien de colonnes d'attaques formées chacune d'un bataillon ployé sur les deux pelotons du centre, et n'agissant que par leur impulsion et leur impétuosité.

De tous les écrivains qui ont traité cette matière, le colonel Okouneff est incontestablement celui qui l'a fait avec le plus de sagacité et de succès (*Examen raisonné des propriétés des trois armes*); il doit être médité par tout officier qui a la moindre envie de bien savoir la guerre (1). Peut-être n'a-t-il pas été assez concluant et a laissé planer encore quelque incertitude sur la solution du problème. De même que ses devanciers, il n'a point recherché si les colonnes françaises, repoussées par le feu des Anglais déployés, n'étaient pas des masses par trop profondes, au lieu d'être simplement des colonnes d'un seul bataillon, comme celles dont nous venons de faire mention, ce qui fait une différence capitale.

Je vais résumer les points de vue que la question présente.

Il n'existe, au fait, que cinq manières de former les troupes pour aller à l'ennemi :

---

(1) Le major prussien Decker a écrit en allemand un ouvrage également digne d'éloges, sous le titre de *Tactique des trois armes*.

1° En tirailleurs ;

2° En lignes déployées ;

3° En lignes de bataillons ployés sur le centre de chaque bataillon ;

4° En masses profondes ;

5° En carrés.

Les tirailleurs sont un accessoire, car ils ne doivent que couvrir la ligne proprement dite à la faveur du terrain, protéger la marche des colonnes, garnir des intervalles, ou défendre les abords d'un poste.

L'ordre déployé sur deux lignes, avec une réserve, est celui qui est généralement usité; il convient à la défensive. Ces lignes déployées peuvent être contiguës, en échiquier ou en échelons.

L'ordre par lequel chaque bataillon d'une ligne se trouve formé en colonne d'attaque par divisions sur le centre, est plus concentré; c'est en quelque sorte une ligne de petites colonnes (comme la *figure* 5 de la planche ci-contre).

Dans l'ordonnance actuelle sur trois rangs,

Pl. 2.

l'at.

ts.

Fig. 10.

le Cavalerie a

euvent aussi être formés en

sur le centre ou sur une aile.

erie est déployée aille avec des carrés comme avec des lignes.

échiquier plustôt terrein et les circonstances.

le bataillon ayant quatre divisions (1), cette colonne présenterait douze rangs en profondeur, ce qui donne peut-être trop de non combattans et trop de prise au canon. Pour diminuer ces inconvéniens, il faudrait, toutes les fois qu'on voudrait employer l'infanterie en colonnes d'attaque, la former sur deux rangs, ne placer que trois divisions de chaque bataillon l'une derrière l'autre, et répandre la quatrième en tirailleurs dans les intervalles des bataillons et sur les flancs, sauf à les rallier derrière les trois divisions, si la cavalerie ennemie venait à charger (*Voyez figure* 6). Chaque bataillon aurait par ce moyen deux cents tireurs de plus, outre ceux que donnerait l'augmentation du tiers du front, en mettant le troisième rang dans les deux premiers. Ainsi il n'y aurait au fait que six hommes de profondeur, et on obtiendrait cent files de front et quatre cents tireurs pour chaque colonne d'attaque d'un

---

(1) Le mot de division, employé pour exprimer quatre ou cinq régimens, comme pour désigner deux pelotons d'un même bataillon, forme une confusion dans le langage tactique qu'il importerait de faire cesser. C'est à l'ordonnance seule que ce droit est réservé.

bataillon. Il y aurait ainsi force et mobilité réunies (1).

Un bataillon de 800 hommes, formé d'après la méthode usitée, en colonne de quatre divisions, présente environ soixante files à chaque division, et la première seulement faisant le feu de deux rangs, il n'y aurait que cent vingt coups à fournir par chacun des bataillons ainsi placés en ligne; tandis que, d'après le mode proposé, il en donnerait quatre cents.

Tout en recherchant les moyens d'obtenir plus de feu au besoin, il importe néanmoins de rappeler que la colonne d'attaque n'est point destinée à tirer, et qu'elle doit réserver ce moyen pour un cas désespéré; car, si elle commence à faire feu en marchant à l'ennemi, son impulsion devient nulle, et l'attaque sera manquée.

Outre cela, cet ordre aminci ne serait avan-

(1) Dans l'armée russe, on prend les tirailleurs dans le troisième rang de chaque peloton ou division : il semblerait plus sûr et plus facile de prendre la quatrième division toute entière, ce qui serait plus commode pour se rallier et se reformer.

tageux que contre l'infanterie, car la colonne sur quatre sections de trois rangs, formant une espèce de carré plein, vaut mieux contre la cavalerie. L'archiduc Charles se trouva bien à Essling, et surtout à Wagram, d'avoir adopté ce dernier ordre que je proposai dans mon chapitre *des Principes généraux de la guerre*, publié en 1807 : la brave cavalerie de Bessières ne put rien contre ces petites masses, bien qu'elles ne fussent composées que de landwehr nouvellement levées.

Pour donner plus de solidité à la colonne proposée, on pourrait à la vérité rappeler les tirailleurs et reformer la quatrième section, mais on ne serait toujours que sur deux rangs, ce qui présenterait beaucoup moins de résistance contre une charge, principalement sur les flancs. Si, pour atténuer cet inconvénient, on voulait former le carré, bien des militaires croient que sur deux rangs, il offrirait moins de consistance encore que la colonne. Cependant les carrés anglais n'étaient que sur deux rangs à Waterloo, et malgré les héroïques efforts de la cavalerie française, il n'y eut qu'un seul bataillon d'enfoncé.

J'en conclus donc, que cette formation mé-

riterait la préférence toutes les fois qu'on serait décidé à marcher à l'ennemi en colonnes d'attaque, et qu'on pourrait les faire soutenir par la cavalerie. Dans le cas contraire, la formation sur trois rangs est préférable.

Indépendamment des deux ordres susmentionnés, il en existe un mixte que les Russes employèrent à Eylau : leurs régimens de trois bataillons en déployèrent un en première ligne, et formèrent les deux autres derrière celui-ci en colonnes sur les pelotons des extrémités (*fig.* 2, même planche). Cette ordonnance convient en effet à la défensive-offensive, parce que les troupes déployées en première ligne résistent long-temps par un feu meurtrier, dont l'effet ébranle toujours un peu l'ennemi : alors les troupes formées en colonnes peuvent déboucher par les intervalles et se jeter sur lui avec avantage.

L'ordre en masses trop profondes est certainement le moins convenable (*fig.* 3). On a vu, dans les dernières guerres, des divisions de douze bataillons déployés et serrés les uns derrière les autres, formant trente-six rangs pressés et entassés. De pareilles masses sont exposées aux ravages de l'artillerie, diminuent la

mobilité et l'impulsion, sans rien ajouter à la force; ce fut une des causes du peu de succès des Français à Waterloo. Si la colonne de Macdonald réussit mieux à Wagram, il lui en coûta cher, et sans la réussite des attaques de Davoust et d'Oudinot sur la gauche de l'archiduc, il n'est pas probable qu'elle fût sortie victorieuse de la position où elle se vit un moment placée.

Quand on se décide à risquer une pareille masse, il faut du moins avoir soin d'établir sur chaque flanc un bataillon marchant par files, afin que si l'ennemi venait à charger en force sur ces flancs, cela n'obligeât pas la colonne à s'arrêter (*voyez* fig. 3) : protégée par ces bataillons qui feront face à l'ennemi, elle pourra du moins continuer sa marche jusqu'au but qui lui est assigné; autrement, cette masse inerte, foudroyée par des feux convergens auxquels elle n'a pas même à opposer une impulsion convenable, sera mise en désordre comme la colonne de Fontenoy, ou rompue comme la phalange macédonienne le fut par Paul-Émile.

Les carrés sont bons dans les plaines et contre un ennemi supérieur en cavalerie; on les formait jadis très-grands, mais il est reconnu que le carré par régiment est le meilleur pour la

défensive, et le carré par bataillon pour l'offensive. On peut, selon les circonstances, les former en carrés parfaits ou en carrés longs, pour obtenir un plus grand front et présenter plus de feux du côté où l'ennemi est censé devoir venir. (*Voyez* fig. 8 et 9.)

Un régiment de trois bataillons formerait aisément un carré long, en rompant le bataillon du milieu, et faisant faire un à-droite et un à-gauche à chaque demi-bataillon.

Dans les guerres de Turquie, on employait presque exclusivement les carrés, parce que les hostilités avaient lieu dans les vastes plaines de la Bessarabie, de la Moldavie ou de la Valachie, et que les Turcs avaient une cavalerie immense. Mais si les opérations ont lieu dans le Balkan ou au-delà, et si leur cavalerie féodale fait place à une arme organisée dans les proportions européennes, l'importance des carrés diminuera.

Quoi qu'il en soit, l'ordre en carré par régiment ou bataillon paraît convenable à tout genre d'attaque, dès qu'on n'a pas la supériorité en cavalerie, et qu'on manœuvre sur un terrain uni, propice aux charges de l'ennemi.

Le carré long, surtout appliqué à un bataillon de huit pelotons, dont trois marcheraient de front, et un sur chacun des côtés, vaudrait mieux pour aller à l'attaque qu'un bataillon déployé; il serait moins bon que la colonne proposée plus haut, mais il y aurait moins de flottement et plus d'impulsion que s'il marchait en ligne déployée; il aurait de plus l'avantage d'être en mesure contre la cavalerie.

Il serait difficile d'affirmer que chacune de ces formations soit toujours bonne, ou toujours mauvaise; mais on conviendra du moins qu'il est de règle incontestable que, pour l'offensive, il faut un mode qui réunisse *mobilité, solidité,* et *impulsion*, tandis que, pour la défensive, il faut la *solidité* réunie *au plus de feux possible.*

Cette vérité admise, il restera à décider si la troupe offensive la plus brave, formée en colonnes et privée de feux, tiendrait long-temps contre une troupe déployée ayant vingt mille coups de fusil à lui envoyer, et pouvant en cinq minutes lui en tirer deux ou trois cent mille.

Dans les dernières guerres, on a vu maintes fois des colonnes russes, françaises et prus-

siennes, emporter des positions l'arme au bras sans tirer un coup de fusil ; c'est le triomphe de l'impulsion et de l'effet moral qu'elle produit; mais contre le feu meurtrier et le sang-froid de l'infanterie anglaise, les colonnes n'ont point eu le même succès à Talavera, à Busaco, à Fonte di Honor, à Albuera, encore moins à Waterloo.

Cependant il serait imprudent d'en conclure que ce résultat fait pencher décidément la balance en faveur de l'ordre mince et des feux; car, si les Français se sont entassés dans toutes ces affaires en masses trop profondes, comme je l'ai vu plus d'une fois de mes propres yeux, il n'est pas étonnant que d'énormes colonnes, formées de bataillons déployés et flottans, battues de front et de flanc par un feu meurtrier, et assaillies de tous côtés, aient éprouvé le sort que nous avons signalé plus haut. Mais le même résultat aurait-il eu lieu avec des colonnes d'attaque, formées chacune d'un seul bataillon ployé sur le centre selon le règlement? c'est ce que je ne pense pas; et, pour juger de la supériorité décidée de l'ordre mince ou des feux sur l'ordre profond ou d'impulsion offensive, il faudrait voir à plusieurs reprises ce qui arriverait à une

ligne déployée, qui serait franchement abordée par un ennemi ainsi formé (*fig.* 6 de la *pl.* 2). Quant à moi, je puis affirmer que, dans toutes les actions où je me suis trouvé, j'ai vu réussir ces colonnes.

D'ailleurs, est-il bien facile d'adopter un autre ordre pour marcher à l'attaque d'une position? Est-il possible d'y conduire une ligne immense en ordre déployé et faisant feu? Je crois que chacun se prononcera pour la négative : lancer vingt et trente bataillons en ligne, en exécutant des feux de files ou de pelotons, dans le but de couronner une position bien défendue, c'est vouloir y arriver en désordre comme un troupeau de moutons, ou plutôt c'est vouloir n'y arriver jamais.

Que doit-on conclure de tout ce que nous venons de dire?

1° Que la colonne d'attaque par bataillons est le meilleur ordre pour emporter une position, mais qu'il faut diminuer autant que possible sa profondeur, pour lui donner plus de feux au besoin, et pour diminuer l'action du feu ennemi : il convient en outre de la couvrir par beaucoup de tirailleurs, et de la soutenir par la cavalerie;

2° Que l'ordre déployé en première ligne, avec la seconde ligne en colonne, est celui qui convient le mieux à la défensive;

3° Que l'un et l'autre peuvent triompher selon le talent qu'aura un général pour employer à propos ses forces disponibles, ainsi que nous l'avons dit en traitant de l'initiative, à l'art. 2 de la 1re section, et à l'art. 3 de la 2e section (de la défensive-offensive).

Nous terminerons cette dissertation en rappelant qu'un des points les plus essentiels pour conduire l'infanterie au combat, c'est de mettre ses troupes à l'abri du feu d'artillerie de l'ennemi autant que faire se peut, non en les retirant mal à propos, mais en profitant des plis du terrain ou d'autres accidens qui se trouvent devant elles, afin de les défiler des batteries. Quand on est venu sous le feu de la mousqueterie, alors il n'y a pas à calculer sur des abris; si l'on est en mesure d'assaillir, il faut le faire; les abris ne peuvent convenir dans ce cas qu'aux tirailleurs et aux troupes défensives.

Il importe assez généralement de défendre les villages qui sont sur le front, ou de chercher à les enlever si l'on est assaillant; mais il ne faut

pas non plus y attacher une importance déplacée en oubliant la fameuse bataille de Hochstedt. Marlborough et Eugène, voyant le gros de l'infanterie française enterré dans des villages, forcèrent le centre et prirent vingt-quatre bataillons sacrifiés à garder ces postes.

Par la même raison, il est utile d'occuper les bouquets de bois ou taillis qui peuvent donner un appui à celui des deux partis qui en est le maître. Ils abritent les troupes, permettent de cacher les mouvemens, protègent ceux de la cavalerie. Le rôle que joua le château d'Hougomont à la bataille de Waterloo, est un grand exemple de l'influence qu'un poste bien choisi peut avoir dans un combat.

Mais c'est trop m'étendre sur ce chapitre secondaire; il est temps de dire quelque chose des autres armes.

ARTICLE III.

DE LA CAVALERIE.

La formation de la cavalerie, soumise à peu près aux mêmes controverses que celle de l'in-

fanterie, a été soumise aussi à la même incertitude, et le traité par trop vanté du comte de Bismarck ne lui a pas fait faire un pas (1). Comme l'on n'a guère été mieux fixé sur son emploi, je me permettrai de soumettre ce que j'en pense à la décision de généraux habitués à la conduire.

L'emploi qu'un général doit faire de la cavalerie dépend naturellement un peu de sa force relative avec celle de l'ennemi, soit en nombre, soit en qualité. Néanmoins, quelque modification que ces variations apportent, une cavalerie inférieure, mais bien conduite, peut tou-

---

(1) Dans sa Tactique de cavalerie, M. de Bismarck a fait étalage d'érudition historique par des citations le plus souvent étrangères à l'objet qu'il traite, et le peu d'idées neuves qu'il émet sont fort sujettes à contestation.

Il a fait postérieuremeut une brochure sur l'organisation de la cavalerie par corps d'armée, qui a du mérite, mais où il propose de placer les cuirassiers devant les lanciers. On assure d'ailleurs que ce n'est que la répétition d'un règlement prussien. Quoi qu'il en soit, ce placement des lanciers me paraît un contre-sens, car s'il est vrai qu'ils sont surtout dangereux dans la poursuite, il s'en faut de beaucoup qu'ils ne soient pas propres à l'attaque et doivent être relégués en troisième ligne pour ne prendre qu'une part tout-à-fait secondaire au combat.

jours trouver l'occasion de faire de grandes choses, tant l'à-propos est décisif dans l'emploi de cette arme.

La proportion numérique de la cavalerie avec l'infanterie a beaucoup varié; elle dépend de la disposition naturelle des nations dont les habitans sont plus ou moins propres à faire de bons cavaliers : l'abondance et la qualité des chevaux exercent aussi certaine influence. Dans les guerres de la révolution, la cavalerie française, quoique désorganisée et bien inférieure à celle des Autrichiens, servit à merveille. J'ai vu en 1796, à l'armée du Rhin, ce que l'on nommait pompeusement la réserve de cavalerie, et qui formait à peine une faible brigade (quinze cents chevaux). Dix ans après, j'ai vu ces mêmes réserves fortes de quinze à vingt mille chevaux, tant les idées et les moyens avaient changé.

En thèse générale, on peut admettre que l'armée en campagne doit avoir un sixième de sa force en troupes à cheval : dans les pays de montagnes, il suffit d'un dixième.

Quelque importante qu'elle soit, la cavalerie ne saurait défendre une position par elle-même, sans secours d'infanterie. Son but principal est

d'achever la victoire et de la rendre complète, en enlevant des prisonniers et des trophées, de poursuivre l'ennemi, de porter rapidement du secours sur un point menacé, d'enfoncer l'infanterie ébranlée; enfin de couvrir les rètraites de l'infanterie et de l'artillerie. Voilà pourquoi une armée manquant de cavalerie obtient rarement de grands succès, et pourquoi ses retraites sont si difficiles.

Il est reconnu qu'une attaque générale de cavalerie contre une ligne en bon ordre ne saurait être tentée avec succès sans être soutenue par de l'infanterie, du moins à certaine distance. On a vu à Waterloo tout ce qu'il en coûta à la cavalerie française d'avoir agi contre cette règle, et la cavalerie de Frédéric éprouva le même sort à Kunersdorff.

On peut se trouver appelé, néanmoins, à faire donner la cavalerie seule; mais en général, une charge sur une ligne d'infanterie qui se trouverait déjà aux prises avec l'infanterie adverse, est celle dont on peut attendre le plus d'avantages: les batailles de Marengo, d'Eylau, de Borodino et dix autres l'ont prouvé.

Cependant il est un cas où la cavalerie a

une supériorité décidée sur l'infanterie; c'est quand il tombe une pluie ou neige battante qui mouille les armes et prive l'infanterie de son feu; le corps d'Augereau en fit une cruelle épreuve à Eylau, et la gauche des Autrichiens eut le même sort à Dresde.

Le moment et le mode les plus convenables pour faire donner la cavalerie, tiennent au coup d'œil du chef, au plan de la bataille, à ce que fait l'ennemi et à mille combinaisons trop longues à énumérer ici; nous nous bornerons donc à en indiquer les principaux traits.

On fait de grandes charges pour enlever les batteries de l'ennemi et faciliter aux masses d'infanterie les moyens de couronner sa position; mais il faut que l'infanterie soit bien en mesure de soutenir sans délai, car une charge de cette nature n'a qu'un effet instantané, dont il faut vivement profiter avant que l'ennemi ne ramène une cavalerie désunie.

On exécute aussi de pareilles charges sur l'infanterie que l'on a déjà pu ébranler par un feu vif d'artillerie ou de toute autre manière. Une des charges les plus remarquables de cette espèce, dont l'histoire ait conservé le souve-

nir, est celle de la cavalerie prussienne à la bataille de Hohenfriedberg (*Voyez* la campagne de 1745).

On fait des charges générales contre la cavalerie ennemie pour la chasser du champ de bataille et revenir ensuite contre ses bataillons.

La cavalerie pourrait être lancée avec succès pour prendre la ligne ennemie à revers, au moment d'une attaque sérieuse que l'infanterie exécuterait de front. Si elle est repoussée, elle peut revenir au galop se rallier à l'armée; si elle réussit, elle peut causer la ruine de l'armée ennemie. Il est rare qu'on lui donne cette destination, et je ne vois pas néanmoins ce qui pourrait y mettre obstacle, car une cavalerie bien conduite ne saurait être coupée, lors même qu'elle se trouverait derrière l'ennemi.

Dans la défensive, la cavalerie peut également obtenir d'immenses résultats, en donnant à propos contre une troupe ennemie qui, ayant abordé la ligne, serait prête à y pénétrer, ou qui l'aurait déjà percée : elle peut dans ce cas rétablir les affaires, et causer la destruction d'un adversaire, ébranlé et désuni par ses premiers succès même : une belle charge des Rus-

ses le prouva à Eylau. Enfin, la cavalerie particulière des corps d'armée fait des charges d'à-propos, soit pour profiter d'un faux mouvement de l'ennemi, soit pour achever sa défaite dans un mouvement rétrograde.

Quant au mode d'attaque, il dépend du but qu'on se propose et des autres circonstances qui influent aussi sur le moment à choisir. Le tiraillement avec le pistolet ne convient guère qu'aux avant-postes, dans une charge en fourrageurs, ou lorsque de la cavalerie légère veut harceler de l'infanterie et la dégarnir de son feu, afin de favoriser une charge plus sérieuse. Pour le feu de carabine, on ne sait vraiment à quoi il peut être bon, puisqu'il exige d'arrêter toute la troupe, pour tirer de pied ferme, ce qui l'exposera à une défaite certaine, si elle est abordée franchement. Toutefois, il faut se garder de croire que l'avantage de la cavalerie contre une autre cavalerie dépende de l'impétuosité; le petit galop ou le petit trot sont les seules bonnes allures pour charger en ligne, parce que dans cette circonstance tout dépend de l'ensemble, de l'aplomb et de l'ordre. La charge en fourrageurs présente des combinaisons contraires: dans celle-ci, il faut imiter

les Turcs ou les Cosaques ; ce sont les meilleurs exemples qu'on puisse prendre.

L'armement et l'organisation de la cavalerie ont été l'objet de bien des controverses, qu'il serait facile de réduire à quelques vérités.

La lance est la meilleure arme offensive pour une troupe de cavaliers qui chargent en ligne, car elle atteint un ennemi qui ne saurait les approcher ; mais il peut être bon d'avoir un second rang ou une réserve armée de sabres, plus faciles à manier lorsqu'il y a mêlée et que les rangs cessent d'être unis.

La cuirasse est l'arme défensive par excellence. La lance et une cuirasse de fort cuir doublé, ou de buffle, me semblent le meilleur armement de la cavalerie légère ; le sabre et la cuirasse en fer celui de la grosse cavalerie. Quelques militaires expérimentés penchent même à armer les cuirassiers de lances, persuadés qu'une telle cavalerie, assez semblable aux anciens hommes d'armes, renverserait tout devant elle. Il est certain qu'une lance leur conviendrait mieux que le mousqueton, et je ne vois pas ce qui empêcherait de leur en donner de pareilles à celles de la cavalerie légère.

Quant à la troupe amphibie des dragons, les avis seront éternellement partagés; il est constant qu'il serait utile d'avoir quelques bataillons d'infanterie à cheval qui pussent devancer l'ennemi à un défilé, le défendre en retraite, ou fouiller un bois : mais faire de la cavalerie avec des fantassins, ou un soldat qui soit également propre aux deux armes, paraît chose difficile : le sort des dragons à pied français semblerait l'avoir suffisamment prouvé, si d'un autre côté la cavalerie turque ne combattait pas avec le même succès à pied comme à cheval. On a dit, que le plus grand inconvénient des dragons provenait de ce qu'on était obligé de leur prêcher le matin, qu'un carré ne saurait résister à leurs charges, et de leur enseigner le soir qu'un fantassin armé de son fusil devait culbuter tous les cavaliers possibles: cet argument est plus spécieux que vrai, car au lieu de leur prêcher des maximes si contradictoires, il serait plus naturel de leur dire, que si de braves cavaliers peuvent enfoncer un carré, de braves fantassins peuvent aussi repousser cette charge; que la victoire ne dépend pas toujours de la supériorité de l'arme, mais bien de mille circonstances; que le courage des troupes, la présence d'esprit des chefs, une ma-

nœuvre faite à propos, l'effet de l'artillerie et du feu de mousqueterie, la pluie, la boue même, ont contribué à des échecs ou à des succès; mais que, en thèse générale, un brave à pied ou à cheval doit battre un poltron. En inculquant ces vérités à des dragons, ils pourront se croire supérieurs à leurs adversaires, soit qu'on les emploie comme fantassins, soit qu'ils chargent comme cavaliers. C'est ainsi qu'en agissent les Turcs et les Circassiens, dont la cavalerie met souvent pied à terre pour se battre dans les bois ou derrière un abri, le fusil à la main. Cependant, on ne saurait le dissimuler, il faut de bons chefs et de bons soldats pour pousser l'éducation d'une troupe à ce degré de perfection.

Quoi qu'il en soit, un régiment de dragons attaché à chaque corps d'armée, d'infanterie ou de cavalerie, ainsi qu'à l'avant-garde ou à l'arrière-garde, pourrait y être très-utile, tandis que former des divisions entières de dragons, c'est vouloir les réduire à l'impossibilité d'être employés comme infanterie dans le petit nombre de cas imprévus où cela pourrait devenir nécessaire. Il vaudrait mieux alors en faire des lanciers.

Tout ce qu'on a dit pour la formation de l'infanterie, peut s'appliquer à la cavalerie, sauf les modifications suivantes :

1° Les lignes déployées en échiquier sont beaucoup plus convenables à la cavalerie que des lignes pleines ; tandis que, dans l'infanterie, l'ordre déployé en échiquier serait trop morcelé et dangereux si la cavalerie venait à pénétrer et à prendre les bataillons en flanc ; l'échiquier n'est bon que pour des lignes en colonnes d'attaque pouvant se défendre par elles-mêmes en tout sens contre la cavalerie. Soit qu'on forme l'échiquier, soit qu'on préfère des lignes pleines, la distance des lignes doit être d'environ quatre à cinq cents pas, vu la rapidité avec laquelle on est ramené si la charge est malheureuse. Seulement il est bon d'observer, que dans l'échiquier la distance peut être moindre que dans la ligne pleine. Dans aucun cas, la seconde ligne ne saurait être pleine. On doit y laisser des ouvertures de deux escadrons, qu'on peut ployer en colonnes sur le flanc de chaque régiment, pour faciliter l'écoulement des troupes ramenées.

2° Dans l'ordre en colonnes d'attaque sur le centre, la cavalerie doit être par régimens,

et l'infanterie seulement par bataillons. Pour bien se prêter à cet ordre, il faut alors des régimens de six escadrons, afin qu'en se ployant sur le centre par divisions, ils puissent en former trois. S'ils n'avaient que quatre escadrons, ils ne formeraient alors que deux lignes.

3° La colonne d'attaque de cavalerie ne doit jamais être serrée comme celle de l'infanterie, mais à distance d'escadron, afin d'avoir du champ pour déboîter et charger. Cette distance ne s'entend au reste que pour les troupes lancées au combat; lorsqu'elles sont au repos derrière la ligne, on peut les serrer pour couvrir moins de terrain et diminuer l'espace qu'elles auraient à parcourir pour s'engager, bien entendu néanmoins, que ces masses seront à l'abri ou hors de portée du canon.

4° L'attaque de flanc étant plus à redouter dans la cavalerie que dans un combat d'infanterie contre infanterie, il est nécessaire d'établir, sur les extrémités d'une ligne de cavalerie, quelques escadrons échelonnés par pelotons, pour qu'ils puissent se former par un à-droite ou un à-gauche contre l'ennemi qui viendrait inquiéter le flanc.

Une observation importante aussi, c'est que dans la cavalerie surtout, il est bon que le commandement du chef s'étende en profondeur plutôt qu'en longueur. Par exemple, dans une division de deux brigades qui déploierait, il ne serait pas bon que chaque brigade formât une seule ligne derrière l'autre, mais bien que chaque brigade eût un régiment en première ligne et un en seconde : ainsi chaque unité de la ligne aura sa propre réserve derrière elle, avantage qu'on ne saurait méconnaître, car les événemens vont si vite dans les charges, qu'il est impossible à un officier général d'être maître de deux régimens déployés.

Il est vrai qu'en adoptant ce mode, chaque général de brigade aura la faculté de disposer de sa réserve, et qu'il serait bon néanmoins d'en avoir une pour toute la division : c'est ce qui fait penser que le nombre de cinq régimens par division convient fort bien à la cavalerie. Si elle veut donner en ligne par brigades de deux régimens, le cinquième sert de réserve générale derrière le centre.

Préfère-t-on, au contraire, de prendre un ordre mixte en ne déployant que deux régi-

mens et gardant le reste en colonnes, dans ce cas, on a aussi un ordre convenable, puisque trois régimens, formés par divisions derrière la ligne, en couvrent les flancs et le centre, tout en laissant des intervalles pour écouler la première ligne si elle est battue. (*Voyez* la fig. 10 de la planche.)

Deux maximes essentielles sont généralement admises pour les combats de cavalerie contre cavalerie : l'une est que toute première ligne doit être tôt ou tard ramenée; car, dans la supposition même où elle aurait fourni la charge la plus heureuse, il est probable que l'ennemi, en lui opposant des escadrons frais, la forcera à venir se rallier derrière la seconde ligne.

L'autre maxime est qu'à mérite égal des troupes et des chefs, la victoire restera à celui qui aura les derniers escadrons en réserve, et qui saura les lancer à propos sur les flancs de la ligne ennemie, déjà aux prises avec la sienne.

C'est sur ces deux vérités qu'on pourra se former une juste idée du système de formation le plus convenable pour conduire un gros corps de cavalerie au combat.

Quel que soit l'ordre qu'on adopte, il faut se garder de déployer de grands corps de cavalerie en lignes pleines; car ce sont des masses difficiles à manier, et si la première est ramenée, la seconde sera entraînée sans pouvoir tirer le sabre. Au nombre des mille preuves que la dernière guerre en a données, nous citerons l'attaque exécutée par Nansouty en colonnes par régimens sur la cavalerie prussienne, déployée en avant de Château-Thierry.

Dans la première édition de ce Traité, je me suis élevé contre la formation de la cavalerie sur plus de deux lignes; mais je n'ai jamais entendu exclure plusieurs lignes en échiquier ou échelonnées, ni des réserves formées en colonnes; je ne voulais parler que de la cavalerie déployée pour charger en muraille, et dont les lignes, inutilement entassées l'une derrière l'autre, seraient entraînées dès que la première viendrait à tourner le dos.

Au demeurant, en cavalerie plus qu'en infanterie encore, l'ascendant moral fait beaucoup; le coup d'œil et le sang-froid du chef, l'intelligence et la bravoure du soldat, soit dans la mêlée, soit pour le ralliement, procureront la victoire plus souvent que telle ou

telle autre formation. Cependant, quand on peut réunir ces deux avantages, on n'en est que plus sûr de vaincre, et rien ne peut légitimer l'adoption d'un mode reconnu vicieux.

L'histoire des dernières guerres (1812 à 1815) a renouvelé aussi d'anciennes controverses, pour décider si la cavalerie combattant en ligne, peut triompher, à la longue, d'une cavalerie irrégulière qui, évitant tout engagement sérieux, fuit avec la vélocité du Parthe et revient au combat avec la même vivacité, se bornant à harceler l'ennemi par des attaques individuelles. Lloyd s'est prononcé pour la négative, et plusieurs exploits des Cosaques contre l'excellente cavalerie française semblent confirmer son jugement (1); mais il ne faut pas s'y tromper, et croire qu'il serait possible d'exécuter les mêmes choses avec de la cavalerie légère disciplinée, qu'on lancerait en fourrageurs contre des escadrons bien unis. C'est

(1) Quand je parle de l'excellente cavalerie française, j'entends parler de sa bravoure impétueuse et non de sa perfection; car elle n'approche de la cavalerie russe ou allemande, ni pour l'équitation, ni pour l'organisation, ni pour le soin des chevaux.

la grande habitude de se mouvoir en désordre, qui fait que les troupes irrégulières savent diriger tous les efforts individuels vers un but commun : les hussards les mieux exercés n'approcheront jamais de cet instinct naturel du Cosaque, du Tscherkès ou du Turc.

Pour les batailles, une cavalerie régulière munie d'armes de longueur, et pour la petite guerre une cavalerie irrégulière, armée d'excellens pistolets, de lances et de sabres; telle sera toujours la meilleure organisation pour cette branche importante du service de guerre.

ARTICLE IV.

DE L'ARTILLERIE ET DE L'EMPLOI COMBINÉ DES TROIS ARMES.

L'artillerie est à la fois une arme offensive et défensive également redoutable.

Comme moyen offensif, une grande batterie bien employée écrase une ligne ennemie, l'ébranle, et facilite aux troupes qui l'attaquent les moyens de l'enfoncer.

Comme arme défensive, il faut reconnaître

qu'elle double la force d'une position, non-seulement par le mal qu'elle fait à l'ennemi de loin, et par l'effet moral qu'elle produit, à une longue distance, sur les troupes qui marchent à l'attaque, mais encore par la défense locale qu'elle fera sur la position même, et à portée de mitraille. Elle n'est pas moins importante pour l'attaque et la défense des places ou des camps retranchés, car elle est l'âme de la fortification moderne. Nous avons dit quelques mots sur sa répartition dans la ligne de bataille, mais nous sommes plus embarrassés de dire la manière dont on doit la faire agir dans le combat. Ici les chances se multiplient tellement, à raison des circonstances particulières de l'affaire, du terrain et des mouvemens de l'ennemi, qu'on ne peut pas dire que l'artillerie ait une action indépendante de celle des autres armes.

Cependant on a vu, à Wagram, Napoléon jeter une batterie de cent pièces dans la trouée occasionée à son centre par le départ du corps de Masséna, et contenir ainsi tout l'effort du centre des Autrichiens; mais il serait bien difficile d'ériger en maxime un pareil emploi de l'artillerie.

Nous nous bornerons donc à présenter ici quelques données fondamentales sur cette arme.

1° Dans l'offensive, on doit réunir une certaine masse d'artillerie sur le point où l'on se prépare à porter les grands coups; on l'emploiera d'abord à ébranler par son feu la ligne de l'ennemi, pour seconder l'attaque de l'infanterie et de la cavalerie.

2° Il faut en outre quelques pièces d'artillerie à cheval, pour suivre le mouvement offensif des colonnes, indépendamment des batteries légères à pied qui ont la même destination. Il ne faut pourtant pas lancer trop d'artillerie à pied dans un mouvement offensif; on peut la placer de manière qu'elle atteigne le but sans suivre les colonnes.

3° Nous avons déjà dit que la moitié au moins de l'artillerie à cheval doit être réunie en réserve, pour se porter rapidement partout où le besoin l'exige. A cet effet, il faut la placer sur le terrain le plus ouvert, où elle puisse se mouvoir en tous sens. Nous avons dit aussi la meilleure place à assigner à l'artillerie de position.

4° Les batteries, quoique répandues en gé-

néral sur toute une ligne défensive, doivent savoir diriger leur attention sur le point où l'ennemi trouverait plus d'avantages ou de facilités à pénétrer; il faut donc que le général commandant l'artillerie connaisse le point stratégique et tactique d'un champ de bataille, aussi bien que le terrain en lui-même, et que toute la répartition des réserves d'artillerie soit calculée sur cette double donnée.

5° Chacun sait que l'artillerie placée en plaine, ou au milieu des pentes doucement inclinées en glacis, est celle dont l'effet, à plein fouet ou à ricochets, sera le plus meurtrier : personne n'ignore non plus que le feu concentrique est celui qui convient le mieux.

6° Il est indispensable de répéter ici, que l'artillerie de bataille ne doit jamais oublier que sa principale destination est de foudroyer les troupes ennemies, et non de répondre à leurs batteries. Cependant, comme il est bon de ne pas laisser plein champ à l'action du canon ennemi, il est utile de le contre-battre pour attirer son feu : on peut destiner à cela un tiers des pièces disponibles, mais les deux tiers au moins doivent être dirigées sur la cavalerie et l'infanterie.

7° Si l'ennemi s'avance en lignes déployées, les batteries doivent chercher à croiser leurs feux pour prendre ces lignes en écharpe, celles qui pourraient se placer sur les flancs, et battre les lignes dans leur prolongement, feraient un effet décisif.

8° Si l'ennemi s'avance en colonnes, on peut les battre de front, c'est-à-dire, dans leur profondeur. Toutefois, il n'est pas moins avantageux de les battre d'écharpe, et surtout de flanc ou de revers. L'effet moral, produit sur les troupes par l'artillerie qui les prend de revers, est incalculable : il est rare que les plus vaillans soldats n'en soient pas étonnés ou ébranlés : le beau mouvement de Ney sur Preititz (bataille de Bautzen) fut neutralisé par quelques pièces placées par Kleist, qui prirent ses colonnes en flanc, les arrêtèrent et décidèrent le Maréchal à changer de direction. Quelques pièces d'artillerie légère, lancées à tout risque sur les flancs pour obtenir un pareil résultat, ne seraient jamais aventurées sans utilité.

9° Il est reconnu que les batteries doivent être constamment soutenues par de l'infanterie

ou de la cavalerie, et qu'il est avantageux de bien appuyer leurs flancs.

Cependant il arrive bien des cas, où il faut dévier de cette maxime, et l'exemple de Wagram dont nous avons parlé, en est un des plus remarquables.

10° Il est très-important que, dans les attaques de cavalerie, l'artillerie ne se laisse pas effrayer et qu'elle tire à boulets, puis à mitraille, aussi long-temps que cela se pourra. Dans ce cas, l'infanterie, chargée de protéger des batteries, doit être formée en carré à proximité, afin de donner refuge aux chevaux, et ensuite aux canonniers; un carré long, proportionné à l'étendue du front de la batterie, semble le plus propre à remplir cette destination quand l'infanterie est derrière les pièces. Si elle se trouve à côté, un carré parfait est préférable.

11° Dans les attaques d'infanterie contre artillerie, la maxime de tirer le plus long-temps possible, sans néanmoins commencer de trop loin, est encore plus rigoureuse que dans le cas susmentionné. Les canonniers auront toujours le moyen de se mettre à l'abri de l'infanterie, s'ils sont convenablement soutenus. C'est

ici un des cas de faire donner à la fois les trois armes, car si l'infanterie ennemie est ébranlée par l'artillerie, une attaque combinée d'infanterie et de cavalerie causera sa destruction.

12° Les proportions de l'artillerie ont considérablement varié dans les dernières guerres. Napoléon s'en fut conquérir l'Italie en 1800, avec quarante ou cinquante pièces, et il réussit complètement; tandis qu'en 1812, il envahit la Russie avec 1,200 pièces attelées, et ne réussit point. Cela prouve assez qu'aucune règle absolue ne saurait fixer ces proportions. On admet généralement que trois pièces par mille combattans sont suffisantes, et en Turquie, comme dans les montagnes, c'est même trop.

Les proportions de la grosse artillerie, dite de réserve, avec celles de l'artillerie plus légère, varient également. C'est un grand abus que d'avoir trop de grosse artillerie, car dans les batailles, le canon de six fait, à bien peu de chose près, le même effet que celui de douze; et il y a pourtant une différence immense dans la mobilité et les embarras accessoires de ces deux calibres.

DE L'EMPLOI COMBINÉ DES TROIS ARMES.

Pour terminer entièrement ce tableau, il resterait à parler de l'emploi combiné des trois armes : mais combien de variations minutieuses ce sujet ne présenterait-il pas, si l'on avait la prétention de pénétrer dans tous les détails qu'exige l'application des maximes générales indiquées pour chacune de ces armes en particulier ?

Plusieurs ouvrages, et les Allemands surtout, ont sondé cet abîme sans fond, et ils n'ont obtenu de résultats passables, qu'en multipliant à l'infini les exemples pris dans les petits combats partiels des dernières guerres. Ces exemples suppléent en effet aux maximes, lorsque l'expérience démontre qu'il serait impossible d'en donner de fixes. Dire que le commandant d'un corps, composé de trois armes, doit les employer de manière à ce qu'elles s'appuient et se secondent mutuellement, semblerait une niaiserie, et c'est néanmoins le seul dogme fondamental qu'il soit possible d'établir, car vouloir prescrire à ce chef la manière dont il devra s'y prendre dans toutes les circonstances, ce serait s'engager dans un labyrinthe

inextricable : on juge bien que les bornes et le but de cet aperçu ne permettent pas d'aborder de pareilles questions.

Placer les différentes armes selon le terrain, selon le but qu'on se propose, et celui que l'on peut supposer à l'ennemi ; combiner leur action simultanée d'après les qualités propres à chacune d'elles ; voilà tout ce que l'art peut enseigner, c'est dans l'étude des guerres, et surtout dans la pratique, qu'un officier supérieur pourra acquérir ces notions ainsi que le coup d'œil qui inspire leur application opportune. Je crois avoir rempli la tâche que je m'étais imposée, et je vais passer successivement à la narration des guerres mémorables, où mes lecteurs trouveront à chaque pas l'occasion de s'assurer que l'histoire militaire, accompagnée de saine critique, est la véritable école de la guerre.

SUPPLÉMENT.

Après avoir tracé le tableau succinct des combinaisons les plus essentielles de la guerre, je crois devoir soumettre à mes lecteurs les observations annoncées à la page 84, et dont le but principal sera de compléter ce que j'ai écrit sur les lignes d'opérations. On me permettra ensuite d'y joindre une notice sur les expéditions maritimes les plus célèbres, pour servir d'appui aux maximes sur les descentes (*page* 103).

OBSERVATIONS

SUR LES LIGNES D'OPÉRATIONS ET SUR LES OUVRAGES QUI ONT COMBATTU LE CHAPITRE XIV DU TRAITÉ DES GRANDES OPÉRATIONS MILITAIRES.

Ce chapitre, écrit en 1804, eut un succès général. Depuis lors, on a contesté les avantages des lignes centrales, en citant l'exemple des désastres essuyés par Napoléon sur l'Elbe en 1813. Les antagonistes de ce système n'ont

pas fait attention, que cette expérience même prouve en faveur des principes énoncés dans le cours de cet ouvrage, puisque j'ai donné la préférence aux attaques sur l'extrémité d'une ligne lorsqu'il y avait trop grande inégalité de forces, et que l'ennemi, en mesure d'opposer partout une supériorité désespérante, n'offrait nulle part un côté faible.

D'ailleurs, si la ligne centrale de Napoléon à Dresde lui devint funeste, il faut l'attribuer aux désastres de Culm, de la Katzbach, de Dennevitz; en un mot, à des fautes d'exécution, entièrement étrangères au fond du système.

Celui que je propose consiste à agir offensivement, sur le point le plus important, avec la majeure partie de ses forces, en demeurant aux points secondaires sur la défensive, dans de fortes positions, ou derrière un fleuve, jusqu'à ce que le coup décisif étant porté, on se trouve à même de diriger ses efforts sur un des autres points menacés. Dès qu'on expose les armées secondaires à un échec décisif pendant l'absence du gros de l'armée, le système est mal compris, et ce fut précisément ce qui arriva en 1813.

En effet, si Napoléon, victorieux à Dresde, eût poursuivi l'armée des Souverains en Bohême, loin d'essuyer le désastre de Culm, il se fût présenté menaçant devant Prague, et eût peut-être dissous la coalition. Il commit la faute de ne pas troubler sérieusement leur retraite; et à cette faute il en ajouta une autre non moins grave, celle d'engager des batailles décisives sur les points où il ne se trouvait pas en personne avec le gros de ses forces. Il est vrai qu'à la Katzbach on ne suivit pas ses instructions, car elles prescrivaient d'attendre Blucher et de tomber sur lui quand il en fournirait l'occasion par des mouvemens hasardés; tandis que Macdonald courut au contraire au devant des alliés, en franchissant, par corps isolés, des torrens que les pluies enflaient d'heure en heure.

En supposant que Macdonald eût fait ce qui lui était prescrit, et que Napoléon eût suivi sa victoire de Dresde, on sera forcé de convenir que son plan d'opérations, basé sur les lignes centrales, eût été couronné du plus brillant succès. Il suffit de parcourir ses campagnes d'Italie en 1796, et de France en 1814, pour juger ce qu'il sut opérer par l'application de ce système.

A ces différentes considérations, il faut ajouter une circonstance non moins importante, pour démontrer qu'il serait injuste de juger les lignes centrales d'après le sort qu'éprouva celle de Napoléon en Saxe ; *c'est que cette ligne se trouvait débordée sur sa droite, et même prise à revers par la position géographique des frontières de la Bohème*, cas qui se présente rarement. Or, une ligne centrale qui a de pareils défauts, ne saurait être comparée à celle qui ne les aurait pas.

Quand Napoléon appliqua ce système en Italie, en Pologne, en Prusse, en France, il n'était pas ainsi exposé aux coups d'une armée ennemie établie sur son flanc et ses derrières : l'Autriche put le menacer de loin en 1807; mais elle était en état de paix avec lui et désarmée.

Pour juger un système d'opérations, il est nécessaire d'admettre que les chances réciproques soient égales, et ce ne fut point le cas en 1813, ni par les positions géographiques, ni par l'état des forces respectives.

Enfin, j'ajouterai une dernière réflexion : lorsque 500,000 hommes forment deux lignes

extérieures, contre 360,000 (comme les Alliés en 1813), ils agissent précisément dans le principe que j'ai cité au chapitre 18 au sujet de la bataille de Hohenkirch : on ne pourrait leur opposer avec succès plusieurs lignes centrales, à moins que l'on n'ait au total des forces égales; dans ce cas, l'embarras de nourrir 400,000 hommes dans un espace si resserré, devient un obstacle inoui, et peut forcer l'armée à la retraite. J'avouerai donc, que le système des lignes centrales avec 100,000 hommes, contre trois corps de 33,000, est plus avantageux qu'avec 400,000 hommes contre trois grandes armées de 130,000 combattans; parce qu'il est très-difficile, un jour de bataille, de mettre en action plus de forces que chacune de ces dernières, et qu'on peut tout entreprendre avec elles, lorsqu'on a la certitude d'être promptement soutenu par deux masses de la même force.

Malgré ces observations, je n'en reste pas moins convaincu que Bonaparte aurait réussi en 1813, s'il avait été mieux secondé par ses lieutenans, et qu'il eût porté plus de masses au point où il se trouvait en personne, ce qui est la première condition pour réussir dans ce

système. On l'a bien vu en Champagne, en 1814, lutter avec 70,000 hommes contre 200,000, entre l'Aisne et la Seine, et remporter très-souvent la victoire, grâces à l'avantage d'une ligne centrale : s'il avait eu 50,000 hommes de plus, il aurait probablement forcé les Alliés à quitter la France. — Les opérations de 1813 ne sauraient détruire les exemples donnés par celles de 1796 en Italie, de 1809 à Ratisbonne, et de 1814 sur la Seine et la Marne.

Puisque j'ai entrepris de défendre des principes qui semblent incontestables, je saisirai cette occasion pour répondre à des objections moins fondées encore, que des écrivains distingués, mais souvent passionnés et injustes, ont élevées contre le chapitre susmentionné.

Les premières sont du capitaine bavarois Xilander, qui, dans son cours de stratégie, a souvent méconnu les principes qui m'ont servi de base. Cet écrivain, d'ailleurs plein de mérite, a reconnu dans une brochure, et un journal périodique tout récens, qu'il avait été injuste et amer dans sa manière de juger mon ouvrage. Il avoue même qu'il n'avait pas attendu la publication de ma réplique pour reconnaître son

tort, bien qu'il l'ait répété dans une seconde édition.

Cet aveu plein de naïveté, qui lui fait honneur, me dispense de revenir sur ce qui a été dit à ce sujet, mais comme son important ouvrage restera, je dois néanmoins, dans l'intérêt de l'art, maintenir ce que j'ai dit relativement au reproche qu'il me faisait d'avoir élevé avec peine l'échafaudage d'un système concentrique pour revenir finalement à un système opposé. Je le répète, cette contradiction qu'il me prêtait si gratuitement et qui serait pour le moins une inconséquence, n'existe point. Je n'ai présenté exclusivement ni système concentrique, ni système excentrique; tout mon ouvrage tend à prouver l'influence éternelle des principes, et à démontrer que des opérations, pour être habiles et heureuses, doivent produire l'application de ces principes fondamentaux. Or, des opérations excentriques, aussi bien que les concentriques, peuvent être ou fort bonnes ou fort mauvaises; tout dépend de la situation des forces respectives. Les excentriques, par exemple, sont bonnes lorsqu'elles s'appliquent à une masse partant d'un centre donné, et agissant dans une direction divergente, pour diviser et anéantir séparément

deux fractions ennemies qui se trouveraient former deux lignes extérieures : telle fut la manœuvre de Frédéric, qui produisit, à la fin de la campagne de 1757, les belles batailles de Rosbach et de Leuthen : telles furent presque toutes les opérations de Napoléon, dont la manœuvre favorite consistait à réunir, par des marches bien calculées, des masses imposantes au centre, pour les diviser ensuite excentriquement à la poursuite de l'ennemi dont il avait percé ou tourné le front d'opérations; cette manœuvre avait pour but d'achever ainsi la dispersion des vaincus.

En échange, des opérations concentriques sont bonnes dans deux hypothèses :

1° Lorsqu'elles tendent à concentrer une armée divisée, sur un point où elle serait sûre d'arriver avant l'ennemi.

2° Lorsqu'elles tendent à faire agir, vers un but commun, deux armées qui ne sauraient être prévenues et accablées séparément par aucun ennemi plus concentré.

Mais qu'on établisse la question à l'inverse; alors on aura la conséquence toute opposée; alors on s'assurera combien les principes sont

immuables, et combien il faut se garder de les confondre avec des systèmes.

En effet, ces mêmes opérations concentriques, si avantageuses dans les deux hypothèses susmentionnées, peuvent devenir des plus pernicieuses lorsqu'elles se trouvent appliquées à une position différente des forces respectives.

Par exemple, si deux masses partaient d'un point éloigné, pour marcher concentriquement sur un ennemi dont les forces seraient en lignes intérieures et plus rapprochées l'une de l'autre, il en résulterait que cette marche produirait la réunion des forces ennemies avant les leurs, et les exposerait à une défaite inévitable. C'est ce qui arriva à Moreau et à Jourdan devant l'archiduc Charles en 1796. En partant même d'un point unique, ou de deux points beaucoup moins éloignés que ne l'étaient Dusseldorf et Strasbourg, on peut courir ce risque.

Quel sort éprouvèrent les colonnes concentriques de Wurmser et de Quosdanovitch, voulant se porter sur le Mincio par les deux rives du lac de Garda? Aurait-on oublié la catastrophe qui fut le résultat de la marche de

Napoléon et de Grouchy sur Bruxelles ? Partis tous les deux de Sombref, ils voulaient marcher concentriquement sur cette ville, l'un par Quatre-Bras, l'autre par Wawre ; Blucher et Wellington, prenant la ligne intérieure, se réunirent avant eux, et le terrible désastre de Waterloo attesta à l'univers qu'on ne viole pas impunément les principes immuables de la guerre. De pareils événemens prouvent mieux que tous les raisonnemens du monde, qu'aucun système d'opérations n'est bon que lorsqu'il offre l'application des principes.

Je n'ai point la prétention de croire que j'aie créé ces principes, puisqu'ils ont existé de tout temps ; que César, Scipion et le consul Néron (1) les ont appliqués aussi bien que Marlborough et Eugène, pour ne pas dire mieux. Mais je crois les avoir démontrés le premier, avec toutes les chances de leur application, dans un ouvrage où les préceptes émanent des preuves elles-mêmes, et où l'applica-

(1) Le beau mouvement stratégique de ce consul, qui donna le coup de mort à la puissance d'Annibal en Italie, n'a rien qui puisse être surpassé dans les plus beaux exploits des guerres modernes.

tion se trouve constamment à la portée des lecteurs militaires. La forme dogmatique aurait mieux convenu aux professeurs comme Xilander, j'en conviens ; mais je doute qu'elle eût été aussi claire et aussi fortement démonstrative pour les jeunes officiers, que celle que j'ai adoptée.

Au surplus, l'ouvrage de Xilander n'est pas le seul qui m'ait signalé l'ingratitude des militaires allemands, pour les services que j'ai rendus à la science. Beaucoup d'entre eux, après avoir proclamé le chapitre de mes principes comme une conception merveilleuse, l'ont ensuite dénigré dès que la rivalité de métier nous a mis en présence.

D'après cela, je ne pouvais m'attendre à trouver plus de justice dans les écrivains francais. Une attaque fort singulière de Mr. C.... N. a déjà provoqué de ma part une juste réplique ; je me dispenserai de la répéter ici, puisque toute l'Europe militaire m'a donné raison dans ce pitoyable conflit, et que d'ailleurs il ne s'agissait nullement de points dogmatiques à soutenir, mais plutôt de fausses applications historiques.

Il n'en est pas de même d'un article qui a paru dans le journal des sciences militaires du général V....., pour combattre la définition que je donne des lignes d'opérations territoriales. Il est pénible d'avoir à réfuter un écrivain habile lorsque, guidé par des passions personnelles, il oppose, à la vérité la plus palpable, des paradoxes insoutenables, et que pour combattre ses assertions, il faut ou accuser sa bonne foi, ou douter de la rectitude de son jugement.

Le général V..... affecte de s'étonner que je donne à une contrée le nom de *ligne d'opérations territoriales, attendu qu'un pays est une surface, et qu'en aucun cas une surface ne saurait être une ligne* (1). C'est se jouer d'une manière étrange des termes de l'art, que d'appliquer à la *ligne* d'opérations d'une armée, la valeur stricte d'une *ligne géométrique*.

Il est bien extraordinaire de voir un géné-

---

(1) En mettant en doute mes connaissances mathématiques, M. V..... a-t-il cru de bonne foi qu'il fallût être un Laplace pour savoir qu'une surface et une ligne sont deux choses fort différentes, et qu'un triangle n'est pas un carré?

ral de ce mérite, comparer le terrain que parcourt une armée, à une ligne mathématique. Une armée parcourt souvent un théâtre d'opérations sur un front de soixante à quatre-vingts lieues; or, on ne disconviendra pas qu'un tel front, prolongé par exemple du Rhin jusqu'à Vienne, ne soit une très-grande *surface*, et cependant personne ne niera que cette surface ne soit la *ligne* d'opérations d'une armée française agissant entre le Danube et le Tyrol.

Si la Souabe, la Bavière, la vallée du Danube, forment une *ligne* d'opérations pour une armée seule, pourquoi la haute Italie et le Tyrol ne pourraient-ils pas être appelés des lignes d'opérations générales pour une puissance qui voudrait y faire agir trois armées à la fois dans un but commun, ainsi que le firent Louis XIV et l'électeur de Bavière en 1703, le directoire en 1799? J'ai développé, à l'article 1er de la stratégie, comment un pays pouvait être considéré tour à tour comme théâtre d'opérations, ou seulement comme une ligne que l'armée doit parcourir pour aller à un but combiné.

Quelque regret que j'éprouve à m'appesantir sur des reproches si mal fondés, et dont mes lecteurs apprécieront toute la futilité, je ne

puis me dispenser de dire encore un mot d'une faute bien autrement grave de M. V..... Entraîné par l'envie de trouver quelques défauts à la définition que j'ai cru devoir faire, non pour créer une science nouvelle, mais pour en rendre l'enseignement plus clair et plus positif, mon Aristarque pense, que les vraies lignes d'opérations d'une armée sont les fleuves ou les routes. Pour le coup, on serait tenté de croire qu'il a voulu plaisanter, car jamais définition ne fut plus singulière.

Personne ne s'avisera de penser que le Danube ou le Rhin soient des lignes d'opérations, sur lesquelles une armée puisse agir. Ces fleuves seraient tout au plus des lignes d'approvisionnement pour faciliter les arrivages, mais non pour faire manœuvrer une armée, à moins que son chef n'eût le pouvoir de Moïse pour faire voyager une armée au milieu des eaux. Mon critique dira peut-être, qu'il a entendu parler des vallées et non des fleuves ; je lui ferai observer alors qu'une vallée et un fleuve sont cependant des choses fort différentes, et qu'une vallée est aussi une surface, et non une ligne.

Ainsi, dans le sens physique comme dans le sens tactique, la définition est doublement

inexacte; mais en la supposant même tolérable, encore faudrait-il qu'un fleuve, pour servir de ligne d'opérations à une armée, coulât toujours dans la direction où cette armée marcherait; et c'est presque toujours le contraire.

La plupart des fleuves sont plutôt des barrières défensives ou des *fronts d'opérations*, qu'ils ne pourraient être considérés comme lignes d'opérations. Le Rhin est une barrière pour la France comme pour l'Allemagne; le bas Danube est une barrière pour la Turquie ou la Russie; l'Ebre est une barrière pour l'Espagne, le Rhône est une barrière contre une armée qui viendrait d'Italie pour attaquer la France; l'Elbe, l'Oder, la Vistule, sont des barrières contre des armées marchant de l'Ouest au Nord, ou du Nord à l'Ouest.

Parmi tous les fleuves de l'Europe, on ne trouve donc que le Danube, d'Ulm à Vienne, qui pourrait servir de ligne d'opérations, si jamais une rivière était un théâtre de manœuvres.

Quant aux routes, l'assertion n'est pas plus juste, car on ne dira pas que les cent chemins frayés à travers la Souabe soient cent lignes

d'opérations. Il n'y a sans doute pas de lignes d'opérations sans chemins; mais un chemin en lui-même n'est pas plus la ligne d'opérations, que ne le serait un fleuve. Mes lecteurs s'étonneront avec moi, que M. V..... ait pu imprimer des erreurs semblables. Ils seront convaincus que ma définition est aussi juste qu'il soit possible de la donner.

« Je crois qu'on doit nommer *front d'opé-*
« *tions* l'espace qu'une armée couvre défensi-
« vement, ou celui qu'elle occupe à la suite
« d'une invasion offensive.

« *La base d'opérations* est l'espace des fron-
« tières ou de l'intérieur d'un pays, sur lequel
« l'armée aura sa retraite, et dont elle atten-
« dra ses moyens et ses renforts. Enfin, *la li-*
« *gne d'opérations* sera l'espace que l'armée
« aurait à parcourir, pour aller de son front
« d'opérations à sa base, ou vice-versâ. »

Par exemple, une armée française veut envahir la haute Italie, et satisfaite de cette conquête, elle vient se placer sur l'Adige : cette ligne de défense sera son premier front d'opérations, la vallée du Pô sera sa ligne d'opérations, et les Alpes seront sa base.

Mais, si deux ou trois armées françaises veulent envahir à la fois l'Italie et l'Allemagne pour se donner rendez-vous sur l'Inn, sur la Saltza, ou sous les murs de Vienne, la première aura pour ligne d'opérations la Lombardie, les états de Venise et la Carinthie; la seconde opérera par la haute Souabe et le Tyrol; la troisième aura pour ligne d'opérations la Bavière et la vallée du Danube; les Alpes seront la base de la première, et le Rhin la base des deux autres.

Rien de plus simple, de plus naturel, de plus vrai que cette définition, et il est difficile de pénétrer l'intention d'un écrivain judicieux, qui fait force paradoxes, pour y trouver des défauts.

Il m'est pénible d'avoir à combattre un général qui fut victime des grands conflits politiques de ce siècle, et dont les talens sont reconnus; s'il a un peu de justice et d'impartialité, il ne s'en prendra qu'à lui, car il m'y a forcé par plusieurs attaques répétées.

Je me suis un peu étendu sur ces points par deux motifs essentiels.

Le premier, c'est qu'il est important pour

la science de ne pas laisser accréditer des sophismes. Le second, c'est qu'un journal du nord avait accueilli et inséré dans sa feuille les critiques du général V....., auxquelles depuis quatre ans personne ne songeait plus.

Le public, juge toujours infaillible lorsqu'il est éclairé, prononcera sur ces controverses; quant à moi, j'ai le sentiment d'avoir fait tous mes efforts pour avancer la science, et, sans être accusé de trop d'amour-propre, je puis croire y avoir un peu contribué.

APERÇU

DES

PRINCIPALES EXPEDITIONS

D'OUTRE-MER.

J'ai pensé qu'on trouverait avec plaisir ici la note des principales expéditions maritimes, à l'appui des maximes sur les descentes (art. 9).

Les forces navales des Égyptiens, des Phéniciens et des Rhodiens sont les plus anciennes dont l'histoire rappelle confusément le souvenir. Les Perses, ayant soumis ces peuples, ainsi que l'Asie mineure, devinrent alors la puissance la plus redoutable sur terre comme sur mer.

Cependant, vers le même temps les Carthaginois, maîtres des côtes de la Mauritanie, appelés par les habitans de Cadix, passaient le détroit, colonisaient la Bétique, s'emparaient des îles Baléares et de la Sardaigne, enfin descendaient en Sicile.

Les Grecs luttèrent comme on sait contre les Perses avec un succès difficile à espérer, bien que jamais pays ne fut plus favorisé par la nature pour avoir une marine respectable, que la Grèce avec ses cinquante îles et ses nombreuses côtes.

La prospérité d'Athènes, fruit de sa marine marchande, en fit une puissance maritime, à qui la Grèce dut son indépendance. Ses flottes, alors unies à celles des insulaires furent sous Thémistocle la terreur des Perses et les arbitres de l'Orient. Mais elles n'exécutèrent jamais de grandes descentes, parce que les forces de terre n'étaient pas proportionnées à celles de mer.

S'il faut en croire les traditions exagérées des anciens historiens grecs, la fameuse armée de Xerxès passa l'Hellespont avec plus de quatre mille vaisseaux, et ce nombre étonne moins quand on lit la nomenclature qu'en donne Hérodote. Mais ce qui est plus difficile à croire, c'est qu'au même instant, et par un effort concerté, cinq mille autres vaisseaux aient débarqué trois cent mille Carthaginois en Sicile, où ils auraient été détruits par Gelon, le jour même où Thémistocle détruisait la flotte de

Xerxès à Salamine. Trois autres expéditions sous Annibal, Imilcon, Amilcar durent y porter, tantôt 100 mille hommes, tantôt 150 mille : Agrigente et Palerme furent prises, Lylibée fondée, Syracuse assiégée vainement à deux reprises. Un de ces siéges fut formé par Imilcar avec 300 mille hommes de pied, 4 mille cavaliers, 208 galères et mille vaisseaux de transport. Denis l'ancien sorti avec 10 mille hommes seulement osa l'attaquer à l'improviste, tandis que quatre-vingts vaisseaux Syracusains incendiaient la flotte. S'il faut en croire Diodore et Plutarque, plus de 150 mille Carthaginois auraient péri (1), et Imilcar obtint au prix de l'or la permission de se sauver avec quarante galères qui lui restaient. Durant le troisième siége, Androclès s'échappa avec 15 mille hommes, descendit en Afrique, et fit trembler Carthage même!! Cette lutte dura un siècle et demi.

Alexandre-le-Grand franchit l'Hellespont avec 50 mille hommes seulement, et sa marine

---

(1) Il paraît que Diodore était prodigue de zéros : comment croire que 300 mille hommes soient détruits par 10 mille.

militaire n'étant que de cent soixante voiles, tandis que celle des Perses comptait quatre cents bâtimens de guerre, il la renvoya en Grèce pour ne pas l'exposer.

Les généraux d'Alexandre, qui se disputèrent son empire pendant un demi-siècle, ne firent aucune expédition maritime notable.

Pyrrhus, appelé par les Tarentins, descendit en Italie au moyen de leur flotte, amenant 26 mille fantassins, trois mille chevaux, et les premiers éléphans qui aient paru dans la péninsule (280 ans avant J.-C.). Vainqueur des Romains à Héraclée et à Ascoli, on ne sait trop pourquoi il s'en fut courir en Sicile, pour en chasser les Carthaginois, à la sollicitation des Syracusains. Rappelé après quelques succès par les Tarentins, il repassa le détroit, harcelé par la marine carthaginoise; puis, renforcé de Samnites ou de Calabrois, il s'avisa un peu tard de marcher sur Rome. Battu à son tour et repoussé sur Bénévent, il repassa en Epire avec 9 mille hommes qui lui restaient.

Carthage, qui prospérait depuis long-temps, profita de la ruine de Tyr et de l'empire persan. Les guerres puniques entre cette république afri-

caine et celle de Rome, qui devenait prépondérante en Italie, furent les plus célèbres dans les annales maritimes de l'antiquité. Les armemens faits par les Romains et les Carthaginois furent surtout dignes de remarque, par la rapidité avec laquelle les premiers perfectionnèrent et augmentèrent leur marine. En l'an 488 (264 ans avant J. C.), ils avaient à peine des canots pour passer en Sicile, et huit ans après on les voit, sous Régulus, vaincre à Ecnone avec 340 grands vaisseaux, montés chacun par 300 rameurs et 120 combattans, formant au total 140 mille hommes. Les Carthaginois étaient, dit-on, encore plus forts de 12 à 15 mille hommes et de 50 vaisseaux.

Cette grande victoire d'Ecnone, plus extraordinaire peut-être que celle d'Actium, fut le premier pas des Romains vers l'empire du monde.

La descente qui s'ensuivit en Afrique était composée de quarante mille hommes; mais les vainqueurs ayant commis la faute de rappeler la majeure partie de ces forces en Sicile, le reste fut accablé, et Régulus, fait prisonnier, devint aussi célèbre par sa mort que par sa fameuse victoire.

La grande flotte, armée pour le venger, et victorieuse à Clypée, fut détruite à son retour par la tempête; celle qui lui succéda eut le même sort au cap Palinure. Battus à Drépane (an 249), les Romains perdirent 28 mille hommes et plus de cent vaisseaux. Une autre flotte est engloutie entièrement la même année au cap Pactyre, en voulant aller assiéger Lylibée.

Dégoûté de tant de désastres, le Sénat renonça d'abord à tenir la mer; mais voyant que l'empire de la Sicile et de l'Espagne dépendrait de la supériorité maritime, il arma de nouveau, et en 242 on vit Lutatius partir avec trois cents galères et sept cents bâtimens de transport pour Drépane, et gagner la bataille des îles Egates, où les Carthaginois perdirent cent vingt vaisseaux; cet événement mit fin à la première guerre punique.

La seconde, ayant été signalée par l'expédition d'Annibal en Italie, donna une tournure moins maritime aux opérations. Scipion porta cependant les aigles romaines devant Carthagène, et, par la conquête de cette place, ruina pour toujours l'empire des Carthaginois en Espagne. Enfin il porta la guerre en Afrique avec un armement qui n'égalait pas même celui de

Régulus, ce qui ne l'empêcha pas de triompher à Zama, d'imposer à Càrthage une paix honteuse et de lui brûler cinq cents bâtimens. Plus tard, le frère de ce grand homme franchit l'Hellespont avec 25 mille hommes, et alla remporter à Magnésie la célèbre victoire qui livra le royaume d'Antiochus et toute l'Asie à la merci des Romains. Cette expédition fut favorisée par une victoire navale remportée à Myonnèse, en Ionie, par les Romains unis aux Rhodiens contre la marine d'Antiochus.

Dès lors les Romains n'ayant plus de rivaux, augmentèrent leur puissance de toute l'influence qu'assure l'empire de la mer. Paul-Emile descendit à Samothrace à la tête de 25 mille hommes (168 ans avant J. C.), vainquit Persée, et soumit la Macédoine.

Vingt ans plus tard, la troisième guerre punique décide du sort de Carthage; l'important port d'Utique s'étant donné corps et biens aux Romains, un immense armement, parti de Lilybée, y transporta aussitôt 80 mille fantassins et quatre mille chevaux : le siége fut mis devant Carthage, et le fils de Paul-Émile, adopté par le grand Scipion, eut la gloire d'achever la vic-

toire de ses pères, en détruisant cette rivale acharnée des Romains.

Après ce triomphe, Rome domina en Afrique comme en Europe; mais son empire fut un moment renversé en Asie par Mithridate : ce grand roi, après s'être successivement emparé des petits états voisins, ne commandait pas moins de 250 mille hommes, et avait une flotte de quatre cents vaisseaux, dont trois cents pontés.

Il battit les trois généraux romains qui commandaient en Cappadoce, envahit toute l'Asie-Mineure, y fit massacrer 80 mille sujets romains, et envoya même une puissante armée en Grèce.

Sylla y descendit avec un renfort de 25 mille Romains, et reprit Athènes; mais Mithridate envoya successivement deux grandes armées, par le Bosphore ou par les Dardanelles; la première, de 100 mille hommes, fut détruite à Chéronée; la seconde, de 80 mille, eut le même sort à Orchomène. En même temps, Lucullus assemble toutes les forces maritimes des villes de l'Asie-Mineure, celles des îles, et surtout des Rhodiens, et vient prendre l'armée

de Sylla à Sestos pour la conduire en Asie : Mithridate effrayé fait la paix.

Dans la seconde guerre, faite par Murena, et dans la troisième, conduite par Lucullus, il n'y eut plus de descentes opérées. Mithridate, poussé successivement jusqu'en Colchide, et ne tenant plus la mer, conçut alors le projet de tourner la mer Noire par le Caucase, pour revenir par la Thrace contre Rome, projet difficile à concevoir de la part d'un homme qui ne pouvait pas défendre ses états contre 50 mille Romains.

César descendit en Angleterre, pour la seconde fois, avec six cents vaisseaux portant près de 40 mille hommes. Dans les guerres civiles, il transporta 35 mille hommes en Grèce. Antoine, parti de Brindes pour le rejoindre avec 20 mille hommes, en passant au milieu des forces navales de Pompée, fut autant favorisé par la fortune de César que par les dispositions de ses lieutenans.

Plus tard, César conduisit 60 mille hommes en Afrique, mais ces derniers n'y arrivèrent que successivement et à plusieurs reprises.

Le plus grand armement qui signala les der-

niers jours de la république romaine fut celui d'Auguste, qui transporta 80 mille hommes et douze mille chevaux, destinés à combattre Antoine en Grèce; car, indépendamment des nombreux bâtimens de transport nécessaires pour une pareille armée, il avait deux cent soixante vaisseaux de guerre pour les protéger. Antoine avait des forces supérieures sur terre, et remit le sort du monde à celui d'une bataille navale; il avait cent soixante-dix bâtimens de guerre, outre soixante galères égyptiennes de Cléopâtre, le tout monté de vingt-deux mille fantassins d'élite, outre les équipages de rameurs.

Plus tard, Germanicus conduisit aux bouches de l'Ems une grande expédition, composée de mille vaisseaux partis des bouches du Rhin, et portant au moins 60 mille hommes. La moitié de cette flotte fut détruite au retour par la tempête, et on ne conçoit pas trop pourquoi Germanicus, maître des deux rives du Rhin, s'exposa aux chances de la mer pour un si court trajet, qu'il pouvait exécuter par terre en peu de jours.

Lorsque l'empire romain eut étendu ses limites du Rhin jusqu'à l'Euphrate, les expéditions maritimes furent rares, et la grande lutte qui

survint avec les peuples du Nord, après le partage de l'empire, fit porter toutes les forces de l'état du côté de la Germanie et de la Thrace. L'empire d'Orient conserva néanmoins une grande marine, dont les îles de l'Archipel lui faisaient une nécessité et lui fournissaient les moyens.

Les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne offrent donc peu d'intérêt sous le rapport maritime. Les Vandales furent les seuls qui, maîtres de l'Espagne, s'en allèrent descendre en Afrique sous Genseric, au nombre de 80 mille; ils furent ensuite vaincus par Bélisaire; mais leur marine, maîtresse des Baléares et de la Sicile, domina un moment la Méditerranée.

Par un mouvement inverse à celui de ces peuples, les Maures franchirent en 712 le détroit de Gibraltar, sous la conduite de Tarik. Appelés par le comte Julien, ils ne vinrent d'abord qu'au nombre de 5 mille, et, loin d'éprouver aucune résistance, ils furent favorisés par les ennemis nombreux des Visigots : leur armée s'élevant bientôt à 20 mille hommes, ils vainquirent le roi Rodrigue à Xérès de la Frontera, et se répandirent dans le royaume.

Peu à peu plusieurs millions d'habitans de la

Mauritanie passèrent la mer pour venir s'établir en Espagne; et si leurs conquêtes ne peuvent pas figurer au nombre des descentes remarquables, elles forment néanmoins un des plus grands spectacles que nous retrace l'histoire.

Au moment même où les peuples de l'Est se jetaient sur l'Europe, ceux de la Scandinavie commençaient à visiter les côtes de l'Angleterre. Leurs opérations ne sont guère mieux connues que celles des barbares; elles se perdent dans les mystères d'Odin. Des bardes de la Scandinavie accordent deux mille cinq cents navires à la Suède; des calculs moins poétiques en donnent neuf cent soixante-dix aux Danois et trois cents à la Norwège, qui souvent agirent de concert.

Les Suédois tournèrent naturellement leurs incursions vers le fond de la Baltique, et poussèrent les Varègues sur la Russie. Les Danois, placés plus à portée de la mer du Nord, se dirigèrent vers les côtes d'Angleterre et de France.

Si l'énumération citée par Depping est exacte, il est certain du moins que la majeure par-

tie de ces navires n'étaient que des barques de pêcheurs montées d'une vingtaine d'hommes. Il y avait aussi des *snekars* à vingt bancs de rameurs, ce qui ferait quarante rames pour les deux bords. Les chefs montaient des *dragons* à trente-quatre bancs de rameurs. Les incursions des Danois, qui remontèrent bien avant dans la Seine et la Loire, portent à croire que la majeure partie de ces bâtimens étaient très-petits.

Toutefois Hengist, appelé en 449 par le breton Wortiger, conduit 5 mille Saxons en Angleterre avec dix-huit vaisseaux seulement, ce qui prouverait qu'il y en avait aussi de grands, ou que la marine des bords de l'Elbe était supérieure à celle des Scandinaves.

De 527 à 584, trois nouvelles expéditions sous Ida et Cridda mettent l'Angleterre au pouvoir des Saxons, qui en forment sept royaumes. Ce n'est qu'au bout de trois siècles (833) que cette heptarchie est réunie en un seul état sur la tête d'Ecbert.

Les princes Varègues appelés par les Novogorodiens, et dont Rurick fut le premier, ne se signalèrent pas moins, en fondant l'empire russe.

En 902, Oleg s'embarqua, dit-on, sur le Dnieper, avec deux mille barques portant 80 mille hommes, qui franchirent les cataractes du fleuve, débouchèrent dans la mer Noire, tandis que leur cavalerie longeait la côte, se présentèrent devant Constantinople, et forcèrent Léon-le-Philosophe à leur payer un tribut.

Quarante ans après, Igor prend la même route avec un armement que les chroniques portent à dix mille barques. Arrivée près de Constantinople, sa flotte, effrayée des effets terribles du feu grégeois, est chassée sur la côte d'Asie, y met à terre des troupes qui sont repoussées, et l'expédition retourne dans son pays.

Loin de se décourager, Igor rétablit sa flotte et son armée, puis va descendre aux bouches du Danube, où l'empereur Roman-Lampoucène lui envoie demander la paix et renouvelle les tributs (943).

A peine un quart de siècle est-il écoulé, que Swiatoslaf, favorisé par les disputes de Nicéphore avec le roi des Bulgares, embarque 60 mille hommes (967), débouche dans la mer

Noire, remonte le Danube, et s'empare de la Bulgarie. Rappelé par les Petschénègues, qui menacent Kiew, il s'allie avec eux, retourne en Bulgarie, rompt son alliance avec les Grecs; puis, renforcé de Hongrois, franchit le Balkan et va attaquer Andrinople. Le trône de Constantin était alors occupé par Zimmiscès qui en était digne; au lieu de se rançonner comme ses prédécesseurs, il lève 100 mille hommes, arme une flotte respectable, repousse Swiatoslaf d'Andrinople, l'oblige à se retirer sur Silistrie, et fait reprendre d'assaut la capitale des Bulgares. Le prince russe marche au-devant de l'ennemi, lui livre bataille non loin de Silistrie, mais est forcé à rentrer dans la place, où il soutient un des siéges les plus mémorables dont l'histoire fasse mention.

Dans une seconde bataille, plus sanglante encore, les Russes font des prodiges et sont de nouveau forcés à céder au nombre. Zimmiscès, sachant honorer le courage, signe enfin avec eux un traité avantageux.

Vers le même temps, les Danois sont attirés en Angleterre par l'espoir du pillage; on assure que Lothaire appela aussi en France leur roi Ogier, pour se venger de ses frères. Les pre-

miers succès des pirates augmentèrent leur goût pour les aventures, et le firent partager à la nation : tous les cinq ou six ans, ils vomissent sur les côtes de France et de Bretagne des bandes qui dévastent tout. Ogier, Hasting, Regner, Sigefroi, les conduisent tantôt aux bouches de la Seine, tantôt à celles de la Loire, enfin à celles de la Garonne. On prétend même que Hasting entra dans la Méditerranée et remonta le Rhône jusqu'à Avignon, ce qui est pour le moins douteux. La force de leurs armemens n'est pas connue, le plus grand paraît avoir été de trois cents voiles.

Au commencement du dixième siècle, Rollon, descendu d'abord en Angleterre, trouve dans Alfred un rival qui lui laisse peu d'espérance de succès ; il s'allie avec lui, descend en Neustrie en 911, et marche de Rouen sur Paris; d'autres corps s'avancent de Nantes sur Chartres. Repoussé de cette ville, Rollon se répand dans les provinces voisines et ravage tout. Charles-le-Simple ne voit de meilleur moyen de délivrer son royaume de ce fléau sans cesse renaissant qu'en offrant à Rollon de lui céder cette belle province de Neustrie, à charge d'épouser sa fille et de se faire chrétien, ce qui fut accepté avec empressement.

Trente ans plus tard le petit-fils de Rollon, inquiété par les successeurs de Charles, appelle le roi de Danemarck à son secours. Celui-ci descend avec des forces considérables, bat les Français, fait leur roi prisonnier, et assure pour toujours la Normandie au fils de Rollon.

Dans le même intervalle de 838 à 950, les Danois ont montré le même acharnement contre l'Angleterre, et l'ont traitée plus mal encore que la France, bien que la conformité de langage et de mœurs les approche plus des Saxons que des Francs. Iwar établit sa race dans le Northumberland, après avoir saccagé le royaume. Alfred-le-Grand, d'abord vaincu par les successeurs de ce chef, parvient à reconquérir son trône, et contraint les Danois à se soumettre à ses lois.

Les choses changent de nouveau de face; Swenon, plus heureux encore qu'Iwar, après avoir parcouru l'Angleterre en dévastateur autant qu'en maître, lui vend deux fois la paix au poids de l'or, et retourne en Danemarck en laissant une partie de son armée dans le pays.

Ethelred, qui lui a disputé sans talens les débris de la puissance saxonne, croit ne pou-

voir mieux se débarrasser de ses hôtes importuns, qu'en ordonnant le massacre simultané de tous les Danois restés dans l'île (1002). Mais Swenon reparaît l'année suivante avec une force imposante; trois flottes ont opéré successivement, de 1003 à 1007, autant de débarquemens, qui ravagent de nouveau la malheureuse Angleterre.

En 1012, Swenon, descendu aux bouches de l'Humber, se répand encore une fois comme un torrent, et les Anglais, fatigués d'obéir à des princes qui ne savent pas les défendre, le reconnaissent comme roi du Nord. Son fils Canut-le-Grand eut à disputer le trône à un rival plus digne de lui (Edmond-Côte-de-fer). Revenu du Danemarck avec des forces considérables, et secondé par le perfide Edric, Canut ravagea la partie méridionale de l'Angleterre et menaça Londres. Un nouveau partage eut lieu, mais Edmond ayant été assassiné par Edric, Canut fut enfin reconnu roi de toute l'Angleterre, en partit ensuite pour soumettre la Norwège, revint pour attaquer l'Écosse, et mourut en partageant ses royaumes à ses trois enfans, selon l'usage du temps.

Cinq ans après sa mort, les Anglais rendi-

rent la couronne à leurs princes Anglo-Saxons; mais Edouard, à qui elle échut en partage, était plus fait pour être moine, que pour sauver un pays en proie à de pareils déchiremens. Il mourut en 1066, en laissant à *Harold* une couronne que lui contestait le chef des Normands établis en France, à qui Edouard en avait, dit-on, fait la cession; et malheureusement pour Harold, ce compétiteur était un ambitieux et un grand homme.

Cette année 1066 fut signalée par une double expédition extraordinaire. Tandis que Guillaume-le-Conquérant apprêtait en Normandie un armement formidable contre Harold, le frère de celui-ci, chassé du Northumberland pour ses crimes, cherche un appui en Norwège, part avec le roi de ce pays et plus de trente mille hommes, portés sur cinq cents vaisseaux, qui descendent aux bouches de l'Humber. Harold les détruit presqu'entièrement dans une bataille sanglante, livrée près de Yorck; mais à l'instant même un orage plus furieux va tomber sur lui. Guillaume a profité du moment où le roi Anglo-Saxon combattait les Norwégiens, pour appareiller de Saint-Valery avec un des armemens les plus

Mauritanie passèrent la mer pour venir s'établir en Espagne; et si leurs conquêtes ne peuvent pas figurer au nombre des descentes remarquables, elles forment néanmoins un des plus grands spectacles que nous retrace l'histoire.

Au moment même où les peuples de l'Est se jetaient sur l'Europe, ceux de la Scandinavie commençaient à visiter les côtes de l'Angleterre. Leurs opérations ne sont guère mieux connues que celles des barbares; elles se perdent dans les mystères d'Odin. Des bardes de la Scandinavie accordent deux mille cinq cents navires à la Suède; des calculs moins poétiques en donnent neuf cent soixante-dix aux Danois et trois cents à la Norwège, qui souvent agirent de concert.

Les Suédois tournèrent naturellement leurs incursions vers le fond de la Baltique, et poussèrent les Varègues sur la Russie. Les Danois, placés plus à portée de la mer du Nord, se dirigèrent vers les côtes d'Angleterre et de France.

Si l'énumération citée par Depping est exacte, il est certain du moins que la majeure par-

tie de ces navires n'étaient que des barques de pêcheurs montées d'une vingtaine d'hommes. Il y avait aussi des *snekars* à vingt bancs de rameurs, ce qui ferait quarante rames pour les deux bords. Les chefs montaient des *dragons* à trente-quatre bancs de rameurs. Les incursions des Danois, qui remontèrent bien avant dans la Seine et la Loire, portent à croire que la majeure partie de ces bâtimens étaient très-petits.

Toutefois Hengist, appelé en 449 par le breton Wortiger, conduit 5 mille Saxons en Angleterre avec dix-huit vaisseaux seulement, ce qui prouverait qu'il y en avait aussi de grands, ou que la marine des bords de l'Elbe était supérieure à celle des Scandinaves.

De 527 à 584, trois nouvelles expéditions sous Ida et Cridda mettent l'Angleterre au pouvoir des Saxons, qui en forment sept royaumes. Ce n'est qu'au bout de trois siècles (833) que cette heptarchie est réunie en un seul état sur la tête d'Ecbert.

Les princes Varègues appelés par les Novogorodiens, et dont Rurick fut le premier, ne se signalèrent pas moins, en fondant l'empire russe.

considérables. (Hume affirme qu'il avait trois mille bâtimens de transport, d'autres en réduisent le nombre à 1200 portant soixante à soixante-dix mille combattans dont douze mille de cavalerie). L'habile Guillaume pousse les précautions jusqu'à embarquer des forts en bois ; ils se composaient de pièces rapportées qu'on assemblait en quelques heures. Harold, accouru de Yorck en toute hâte, lui livre près de Hastings une bataille décisive, dans laquelle le roi d'Angleterre trouve une mort honorable, et son heureux rival soumet bientôt tout le pays à sa domination.

Au même instant où ceci se passait, un autre Guillaume, surnommé Bras-de-fer, Robert Guiscart et son frère Roger, vont conquérir avec une poignée de braves la Calabre et la Sicile (1058 à 1070).

Trente ans sont à peine écoulés depuis ces mémorables événemens, lorsqu'un prêtre exalté anime l'Europe entière d'un vertige fanatique, et la précipite sur l'Asie pour conquérir la Terre-Sainte.

Suivi d'abord de cent mille hommes, puis de deux cent mille vagabonds mal armés, qui

périssent en partie sous le fer des Hongrois, des Bulgares et des Grecs, Pierre l'Hermite parvient enfin à franchir le Bosphore, et arrive devant Nicée avec 50 ou 60 mille hommes, qui sont entièrement détruits ou pris par les Sarrasins.

Une expédition plus militaire succède à cette campagne de pèlerins: cent mille Français, Lorrains, Bourguignons et Allemands, conduits par Godefroi de Bouillon, se dirigent par l'Autriche sur Constantinople; un pareil nombre sous le comte de Toulouse marche par Lyon, l'Italie, la Dalmatie et la Macédoine. Enfin Bohémond, prince de Tarente, avec des Normands, des Siciliens et des Italiens, s'embarque pour suivre la route par la Grèce sur Gallipoli.

Cette grande migration rappelle les expéditions fabuleuses de Xerxès; et les flottes génoises, vénitiennes, grecques, sont frétées pour transporter ces essaims de croisés en Asie, en passant le Bosphore et les Dardanelles; plus de 400 mille hommes se réunissent dans les plaines de Nicée, et y vengent la défaite de leurs devanciers; Godefroi vainqueur les con-

duit ensuite à travers l'Asie et la Syrie jusqu'à Jérusalem, où il fonde un royaume.

Tous les moyens maritimes de la Grèce et des républiques florissantes de l'Italie furent employés, soit à transporter ces masses au-delà du Bosphore, soit à les approvisionner durant le siége de Nicée; et le grand mouvement que cela imprima aux puissances littorales de l'Italie, fut peut-être le plus heureux résultat des croisades.

Ce succès momentané devint la cause de grands désastres: les musulmans divisés entre eux se ralliaient toutes les fois qu'il s'agissait de combattre les infidèles; et la division passa à son tour dans le camp des croisés. Il fallut une nouvelle expédition pour secourir le royaume que menaçait le vaillant *Naureddin*. Louis VII et l'empereur Conrad partirent à la tête chacun d'environ 100 mille croisés, et prirent, comme leurs prédécesseurs, la route de Constantinople (1142). Mais les Grecs effrayés par les visites réitérées de ces hôtes menaçans, conspirèrent leur ruine.

Conrad qui avait voulu prendre le devant, tomba dans les piéges des Turcs, avertis par

Manuel Comnènes, et fut défait en détail dans plusieurs rencontres par le sultan d'Icone. Louis, plus heureux, vainquit les Turcs sur les bords du Méandre; mais son armée, privée de l'appui de Conrad, harcelée par l'ennemi, battue partiellement au passage des défilés, et manquant de tout, se vit confinée à Attalie sur la côte de Pamphilie, où elle chercha les moyens de s'embarquer : les Grecs lui en fournirent d'insuffisans, et à peine 15 à 20 mille hommes parvinrent à Antioche, avec leur roi; le reste périt ou tomba aux mains des Sarrasins.

Ces faibles secours, bientôt dévorés par le climat et les combats journaliers, quoique alimentés par les petites troupes successives que la marine italienne amenait d'Europe, étaient de nouveau prêts à succomber sous les coups de Saladin, lorsque la cour de Rome parvint à unir l'empereur Frédéric Barberousse avec les rois de France et d'Angleterre pour sauver la Terre-Sainte.

L'empereur partit le premier à la tête de 100 mille Allemands, se fraye un passage par la Thrace, malgré la résistance formelle des Grecs, alors gouvernés par Isaac l'Ange. Frédéric victorieux marche à Gallipoli, franchit

les Dardanelles, s'empare d'Icone et meurt pour s'être baigné imprudemment dans une rivière qu'on a prétendu être le Cydnus. Son fils, le duc de Souabe, harcelé par les Musulmans, abîmé par les maladies, amène à peine 6 mille hommes à Ptolémaïs.

Au même instant Richard Cœur-de-Lion, et Philippe-Auguste mieux inspirés (1), prirent la voie de mer en partant de Marseille et de Gênes avec deux grosses flottes (1190). Le premier s'empara de Chypre, et tous deux descendirent ensuite en Syrie, où ils eussent probablement triomphé sans la rivalité qui s'éleva entr'eux et ramena Philippe en France.

Douze ans après, une nouvelle croisade est décidée (1203), une partie des croisés s'embarque en Provence ou en Italie; d'autres, sous le comte de Flandre et le marquis de Montferrat, prennent la route de Venise dans l'in-

(1) Richard partit d'Angleterre avec 20 mille fantassins et 5 mille cavaliers, et débarqua en Normandie, d'où il se rendit par terre en Guyenne et de là à Marseille. On ignore quelle flotte le porta en Asie. Philippe s'embarqua à Gênes sur des navires italiens, avec des forces au moins aussi considérables.

tention d'en faire autant. Mais ces derniers, séduits par l'habile Dandolo, se réunissent à lui pour aller attaquer Constantinople, sous prétexte de soutenir les droits d'Alexis l'Ange, fils de cet Isaac l'Ange, qui avait combattu l'empereur Frédéric, et successeur de ces Comnènes qui avaient favorisé la destruction des armées de Conrad et de Louis VII.

Vingt mille hommes osent aller attaquer l'ancienne capitale du monde, qui compte au moins 200 mille défenseurs. Ils lui livrent un double assaut par terre et par mer, et s'en emparent. L'usurpateur s'enfuit, Alexis l'Ange replacé sur le trône ne peut s'y maintenir; les Grecs s'insurgent en faveur de Murzuphe, mais les Latins livrent un assaut plus sanglant que le premier, s'emparent de Constantinople et placent sur le trône leur chef, le comte Baudoin de Flandre. Cet empire dure un demi-siècle: les débris de celui des Grecs se réfugièrent à Nicée et à Trébizonde.

Une sixième expédition fut dirigée sur l'Egypte par Jean de Brienne, et malgré le succès de l'horrible siége de Damiette, il fut obligé de céder devant les efforts toujours croissans de la population musulmane; les débris de sa

brillante armée, près d'être submergés par les eaux du Nil, furent trop heureux d'acheter la permission de se rembarquer pour l'Europe.

La cour de Rome, qui trouvait son compte à entretenir l'ardeur des Chrétiens pour ces expéditions, dont elle seule retirait le fruit, stimulait les princes allemands à soutenir le royaume chancelant de Jérusalem. L'empereur Frédéric et le landgrave de Hesse s'embarquèrent à Brindes en 1227, à la tête de 40 mille soldats d'élite. Mais ce landgrave, et ensuite Frédéric lui-même, étant tombés malades, la flotte relâcha à Tarente, d'où l'empereur, irrité de l'orgueil de Grégoire IX qui osa l'excommunier parce qu'il n'obéissait pas assez vite au gré de ses désirs, repartit plus tard avec dix mille hommes, cédant ainsi à la terreur qu'inspiraient les foudres pontificales.

Louis IX, animé du même esprit, ou guidé, s'il faut en croire Ancelot, par des motifs d'une politique plus élevée, partit d'Aigues-Mortes en 1248, avec cent vingt gros vaisseaux et 1,500 petits bâtimens, loués aux Génois, Vénitiens et Catalans; car la France, quoique baignée par deux mers, n'avait pas alors de marine. Ce roi descendit à Chypre, y rallia

encore quelques forces, et en repartit, dit Joinville, avec plus de 1800 vaisseaux pour descendre en Egypte. Son armée devait être d'environ 80 mille hommes, car bien que la moitié fût dispersée et jetée sur les côtes de Syrie, il marcha quelques mois après sur le Caire, avec 60 mille combattans, dont 20 mille à cheval. Il est vrai que le comte de Poitiers avait opéré un second débarquement de troupes venant de France.

On sait assez quel funeste sort éprouva cette brillante armée, ce qui n'empêcha pas, vingt ans après, le même roi de tenter les chances d'une nouvelle croisade (1270). Il descendit cette fois sur les ruines de Carthage et assiégea Tunis; mais la peste détruisit la moitié de son armée en quelques semaines, et lui-même en fut la victime. Le roi de Sicile débarqué avec de puissans renforts au moment de la mort de Louis, voulant ramener les débris de l'armée dans son île, essuya une tempête qui engloutit 4 mille hommes et vingt grands vaisseaux. Ce prince n'en méditait pas moins la conquête de l'empire grec et de Constantinople, comme une proie plus utile et plus sûre. Mais Philippe, fils et successeur de saint Louis, pressé de re-

tourner en France, rejeta cette proposition. Cet effort fut le dernier; les chrétiens, abandonnés en Syrie, y furent détruits dans les attaques mémorables de Tripoli et de Ptolémaïs; quelques débris des ordres religieux se réfugièrent à Chypre et s'établirent à Rhodes.

Les Musulmans passèrent à leur tour les Dardanelles à Gallipoli en 1355, et s'emparèrent successivement des provinces européennes de l'empire d'Orient, auquel les Latins eux-mêmes avaient porté le dernier coup.

Mahomet II, assiégeant Constantinople (1453) fit, dit-on, passer sa flotte par terre pour l'introduire dans le canal et fermer le port; on va jusqu'à dire qu'elle était assez considérable pour être montée par 20 mille fantassins d'élite. Renforcé après la prise de cette place de tous les moyens de la marine grecque, Mahomet ordonne des attaques sur Rhodes, et même sur Otrante, tandis qu'il court en Hongrie chercher un rival plus digne de lui (Huniade). Repoussé et blessé à Belgrade, le Sultan se jette sur Trébizonde avec une flotte nombreuse, soumet cette ville, et va avec quatre cents voiles débarquer à l'île de Négrepont, qu'il prend d'assaut. Une seconde tentative

sur Rhodes, exécutée, dit-on, avec 100 mille hommes, par un de ses meilleurs lieutenans, est repoussée avec perte. Mahomet s'apprêtait à y aller en personne à la tête d'une armée immense, assemblée sur les côtes d'Ionie, et que Vertot porte à 300 mille hommes, lorsque la mort le surprit dans ce projet.

Après lui, Soliman II assiégea et prit Rhodes (1522) avec un armement nombreux, qu'on a porté à 140 mille hommes de troupes de terre, et qui serait encore considérable en le réduisant de moitié. En 1565, Mustapha et le célèbre Dragut descendirent à Malte, où les chevaliers de Rhodes avaient fait un nouvel établissement; ils conduisaient 32 mille janissaires avec 140 vaisseaux : on sait comment Jean de la Valette s'immortalisa en les repoussant. La fameuse bataille de Lépante, gagnée en 1571 par Don Juan d'Autriche, dans les mêmes parages où s'était livrée celle d'Actium, arrêta enfin cette supériorité menaçante : les Turcs y perdirent 200 vaisseaux et plus de 30 mille hommes.

L'Angleterre et la Hollande commencèrent dès le 14e siècle à se montrer respectables sur les mers.

Edouard III débarqua en France et assiégea Calais avec 800 vaisseaux et 40 mille hommes. Henri V descendit deux fois, en 1414 et 1417; il avait, dit-on, 1,500 vaisseaux et seulement 30 mille hommes, dont 6 mille de cavalerie.

Mais jusqu'à cette époque et à la prise de Constantinople, tous les événemens que nous venons de rapporter avaient eu lieu avant l'invention de la poudre; car si Henri V eut quelques canons à Azincourt, comme on le prétend, il est certain qu'on n'en faisait pas encore usage dans la marine.

Dès lors toutes les combinaisons des armemens changèrent, et cette révolution eut lieu, pour ainsi dire, au même instant où la découverte de la boussole, du cap de Bonne-Espérance et de l'Amérique, allaient changer aussi toutes les combinaisons du commerce maritime, et créer un système colonial absolument nouveau.

Nous ne parlerons pas ici des expéditions des Espagnols en Amérique, ni de celles des Portugais, des Hollandais et des Anglais dans l'Inde, en doublant le cap de Bonne-Espérance. Malgré leur grande influence sur le

commerce du monde, malgré le génie des Gama, des Albuquerque, des Cortez, ces expéditions, entreprises par de petits corps de 2 ou 3,000 hommes, contre des peuplades du littoral qui ne connaissaient pas les armes à feu, n'offrent aucun intérêt comme opérations de guerre.

Les successeurs de Mahomet II n'avaient pas négligé leur marine, dont l'acquisition de la Grèce des îles de l'Archipel, leur avait signalé l'importance. A cette époque, l'artillerie et l'art d'attaquer les places n'étaient pas plus arriérés chez les Musulmans que chez les autres Européens. Leur grandeur fut à son apogée sous Soliman Ier; ce grand prince assiégea et prit Rhodes en 1522, avec un armement nombreux qu'on a évalué à 140 mille hommes, et qui serait encore immense en le réduisant de moitié.

La marine espagnole, portée à un haut degré de splendeur par suite de cette découverte d'un nouveau monde, brilla sous Charles-Quint; cependant la gloire de l'expédition de Tunis, que ce prince conquit à la tête de 30 mille hommes d'élite, portés par 500 bâtimens gênois ou espagnols, fut balancée par le désas-

tre qu'essuya une expédition de même force entreprise contre Alger (1541) dans une saison trop avancée, et malgré les sages avis de l'amiral Doria. A peine débarqué, l'empereur vit 160 de ses vaisseaux et 8 mille hommes engloutis par les flots, et le reste, sauvé par l'habileté de Doria, se réunit au cap Matafuz, où Charles-Quint ne le rejoignit pas sans danger ni sans peine.

En 1565, Mustapha et Dragut descendirent à Malte où les chevaliers de Rhodes avaient fait un nouvel établissement. Ils conduisaient 32 mille janissaires avec 140 vaisseaux. On sait comment Jean de la Valette s'immortalisa en les repoussant.

Un armement plus redoutable, qu'on porte à deux cents galères et 55 mille hommes fut dirigé, cinq ans après, contre l'île de Chypre, où il prit Nicosie et mit le siége devant Famagouste. Les horribles cruautés commises par Mustapha augmentaient les alarmes qu'inspiraient ses progrès. L'Espagne, Venise, Naples et Malte réunirent leurs forces navales pour secourir Chypre. Mais Famagouste avait déjà succombé, malgré l'héroïque défense de Barberigo que Mustapha fit écorcher vif pour

venger la mort de 40 mille Turcs qui avaient péri depuis deux ans dans l'île. Cependant la flotte combinée conduite par deux héros, don Juan d'Autriche, frère de Philippe II, et André Doria, atteignit celle des Turcs à l'entrée du golfe de Lépante, près du même promontoire d'Actium où s'était décidé l'empire du monde, et la détruisirent presqu'entièrement : près de 200 bâtimens et 30 mille Turcs furent pris ou coulés (1571). Cette victoire ne mit pas fin à la suprématie des Ottomans, mais elle en arrêta l'essor, ils firent de si grands préparatifs qu'ils remirent en mer une escadre aussi forte l'année suivante. La paix vint mettre un terme à tant de ravages.

Les mauvais succès de Charles-Quint contre Alger n'empêcha pas Sébastien de Portugal de vouloir tenter la conquête de Maroc, où l'appelait un prince Maure dépouillé de ses états : descendu en 1578 sur les côtes de ce royaume à la tête de 20 mille hommes, ce jeune prince fut tué et son armée taillée en pièces à la bataille d'Alcazas, par Muley Abdelmelek.

Philippe II, dont l'orgueil s'était accru depuis la bataille navale de Lépante, par les succès que son machiavélisme lui procurait en

France, ne croyait pas que rien pût résister à ses armes. Il imagina de pouvoir soumettre l'Angleterre. L'invincible armada destinée à cet effet et qui fit tant de bruit, se composait d'une expédition partie de Cadix au nombre de cent trente-sept bâtimens armés, selon Hume, de 2630 canons en bronze, et montée par 20 mille soldats, outre 11 mille marins. A ces forces devait se joindre une armée de 25 mille hommes que le duc de Parme amènerait des Pays-Bas par Ostende. La tempête et les Anglais firent justice de cet armement considérable pour l'époque; mais bien loin de mériter l'épithète qu'on lui avait donnée, il perdit 13 mille hommes et la moitié de ses vaisseaux sans avoir approché les côtes d'Angleterre.

Après cette expédition, celle de Gustave-Adolphe en Allemagne, se présente la première (1630.) L'armée n'était que de 15 à 18 mille hommes; la flotte, assez considérable, comptait 9 mille matelots; mais c'est sans doute par erreur qu'Ancillon affirme qu'elle portait 8 mille canons. Le débarquement en Poméranie fut peu disputé par les Impériaux, et le roi de Suède trouva un grand point d'appui dans les peuples d'Allemagne.

Après 75 ans de paix, la guerre entre Venise et les Turcs avait recommencé (1645). Les derniers portèrent une armée de 55 mille hommes avec 350 galères ou vaisseaux à Candie, et s'emparèrent du poste important de la Canée, avant que la république songeât à la secourir. Quoique Venise commençât à perdre des mœurs qui avaient fait sa grandeur, elle possédait encore quelques braves. Morosini, Grimani, et Mocenigo, luttèrent pendant plusieurs années contre les Turcs, à qui leur supériorité numérique et la possession de la Canée donnaient de grands avantages.

La flotte Vénitienne avait acquis néanmoins sous Grimani, un ascendant marqué lorsqu'une tempête horrible en détruisit les deux tiers, avec l'amiral lui-même.

En 1648 commença le siége de Candie, Jussuf l'attaque avec fureur à la tête de 30 mille hommes, deux assauts sont repoussés, une brèche immense permet d'en tenter une troisième; les Turcs pénètrent dans la place, Mocenigo se jette sur eux pour chercher la mort; une victoire éclatante couronne son héroïsme, il les repousse et comble les fossés de leurs corps.

Venise aurait pu chasser les Turcs en en-

voyant 20 mille hommes à Candie, mais l'Europe la soutenait faiblement, et la république avait plus de riches dépravés que de véritables guerriers.

Le siége repris quelque temps après dura plus que celui de Troie, chaque campagne était signalée par de nouvelles tentatives des Turcs pour porter des secours à leur armée, et par des victoires navales des Vénitiens qui, suivant les progrès que la tactique navale faisait en Europe, avaient, sur les stationnaires Musulmans, une supériorité marquée, et leur faisaient payer cher chaque tentative pour sortir des Dardanelles. Trois Morosini et plusieurs Mocenigo se signalèrent dans cette longue querelle.

Enfin le célèbre Kinperli, placé par son mérite à la tête du ministère Ottoman, résolut de conduire lui-même une guerre qui traînait depuis si long-temps : il se rendit dans l'île où des transports successifs amenèrent 50 mille hommes à la tête desquels il poussa vivement les attaques (1667).

Les Turcs déployèrent dans ce mémorable siége, plus d'art qu'ils n'en avaient montré jusqu'alors ; leur artillerie, d'un calibre énorme,

était bien servie, et ils firent pour la première fois usage des tranchées inventées par un ingénieur italien.

Les Vénitiens, de leur côté, perfectionnèrent la défense par les mines; jamais on ne vit plus d'acharnement pour s'entre-détruire par les combats, les mines, les assauts. Cette héroïque résistance donna à la garnison les moyens de gagner l'hiver; au printemps, Venise lui envoya des renforts, et le duc de la Feuillade amena quelques centaines de volontaires français.

Les Turcs ayant également reçu de puissans renforts, redoublèrent d'énergie; et le siége tirait à sa fin, lorsque 6 mille Français, conduits par le duc de Beaufort et Navailles, arrivèrent au secours (1669). Toutefois une sortie mal conduite découragea cette présomptueuse jeunesse, et Navailles au bout de deux mois, dégoûté des souffrances du siége, prit sur lui de ramener les débris de ses troupes en France. Morosini n'ayant plus alors que 3 mille hommes exténués pour défendre une place ouverte de toutes parts, consentit enfin à l'évacuer par une convention qui devint un traité de paix formel. Candie avait coûté aux Turcs

25 ans d'efforts, plus de 100 mille hommes tués dans 18 assauts et dans plusieurs centaines de sorties; on estime à 35 mille le nombre des Chrétiens de toutes les nations qui périrent dans cette honorable défense.

La lutte entre Louis XIV, la Hollande et l'Angleterre offrit de grandes opérations maritimes, mais aucune descente notable. Celle de Jacques II, en Irlande (1660), ne fut composée que de 6 mille Français, bien que la flotte de Tourville comptât 73 vaisseaux de ligne portant 5800 pièces de canon et 29 mille matelots. Ce fut une faute grave de n'avoir pas au moins jeté 20 mille hommes en Irlande avec de pareils moyens. Deux ans après, Tourville ayant été vaincu à la fameuse journée de la Hogue, les débris des troupes débarquées durent revenir par suite d'un traité d'évacuation.

Au commencement du dix-huitième siècle les Suédois et les Russes firent deux expéditions bien différentes.

Charles XII voulant secourir le duc de Holstein, descend en Danemarck à la tête de 20 mille hommes, portés par 200 transports, et

protégés par une forte escadre : à la vérité, il fut secondé par les marines anglaise et hollandaise, mais cette expédition n'en fut pas moins remarquable par les détails du débarquement. Le même prince alla descendre en Livonie pour secourir Narva, mais il abordait dans un port suédois.

Pierre-le-Grand ayant à se plaindre des Persans et voulant profiter de leurs discordes, s'embarque en 1722 sur le Volga; il débouche dans la mer Caspienne avec 270 bâtimens, portant 20 mille fantassins, et va descendre à Agrakan aux bouches du Koïssou, où il attend sa cavalerie qui, forte de 9 mille dragons et 5 mille cosaques, vient le joindre par terre, en franchissant le Caucase. Le czar va alors s'emparer de Derbent, et assiéger Bakon, puis il traite enfin avec un des partis qui déchiraient l'empire des Sofis, en se faisant céder Astrabad, la clef de la Caspienne, et en quelque sorte celle de la monarchie persane.

Le siècle de Louis XV ne fut signalé que par des expéditions secondaires, sans en excepter celle de Richelieu contre Minorque, très-glorieuse comme escalade, mais moins extraordinaire comme descente.

La guerre d'Amérique (1779) fut l'époque des plus grands efforts maritimes de la France : l'Europe ne vit pas sans étonnement cette puissance porter en même temps le comte d'Estaing en Amérique avec 25 vaisseaux de ligne, tandis que M. d'Orvilliers, avec 65 vaisseaux de ligne franco-espagnols, devait protéger une descente opérée par 300 vaisseaux de transport et 40 mille hommes réunis au Havre et à Saint-Malo.

Cette nouvelle armada se promena pendant deux mois sans rien entreprendre; les vents la chassèrent enfin dans ses ports.

Plus heureux, d'Estaing domina dans les Antilles et débarqua aux Etats-Unis 6 mille Français sous Rochambeau, qui, suivis plus tard d'une autre division, contribuèrent à investir la petite armée anglaise de Cornwalis à New-York (1781) et à fixer ainsi l'indépendance de l'Amérique. La France aurait triomphé peut-être pour toujours de son implacable rivale, si, à l'aide de ces parades dans la Manche, elle eût envoyé 10 vaisseaux et 7 à 8 mille hommes de plus avec le bailli de Suffren dans l'Inde.

La tentative de Hoche contre l'Irlande avec 25 mille hommes fut dispersée par les vents et n'eut pas d'autres suites (1796).

Plus tard, l'expédition de Bonaparte, portant 35 mille hommes en Egypte avec 13 vaisseaux, 17 frégates et 400 transports, obtint d'abord des succès, bientôt suivis de cuisans revers. On sait que, dans l'espoir de l'en chasser, les Turcs débarquèrent à Aboukir au nombre de 15 mille, et que malgré l'avantage de cette presqu'île pour se retrancher et attendre des renforts, ils furent tous culbutés à la mer ou pris: exemple mémorable de défensive à imiter en pareil cas.

L'expédition considérable dirigée en 1802 contre Saint-Domingue fut remarquable comme descente; elle échoua ensuite par les ravages de la fièvre jaune.

Depuis leurs succès contre Louis XIV, les Anglais s'attachèrent plutôt à détruire des flottes rivales et à conquérir des colonies qu'à faire de grandes descentes. Celles qu'ils tentèrent au dix-huitième siècle contre Brest et Cherbourg, avec des corps de 10 à 12 mille hommes, ne pouvaient rien, au cœur d'un état aussi puissant que la France. Les conquêtes inouies qui

leur valurent l'empire de l'Indostan furent successives. Possesseurs de Calcutta, et ensuite du Bengale, ils s'y renforcèrent peu à peu par des envois de troupes partiels, et par les cipayes, qu'ils disciplinèrent.

L'expédition anglo-russe contre la Hollande, en 1799, fut exécutée par 40 mille hommes, mais par plusieurs débarquemens successifs; elle est néanmoins intéressante par ses détails.

En 1801, Abercrombie, après avoir inquiété le Ferrol et Cadix, vint descendre avec 20 mille Anglais en Égypte : chacun en connaît les résultats.

L'expédition du général Stuart en Calabre (en 1806), après quelque succès à Mayda, dut regagner la Sicile. Celle contre Buenos-Ayres, plus malheureuse, se termina par une capitulation.

En 1807, lord Cartcarth descendit avec 25 mille hommes à Copenhague, en fit le siége et le bombardement, et s'empara de la flotte danoise, but de son entreprise.

En 1808, Wellington descendit en Portugal avec 15 mille hommes. On sait comment, victorieux à Vimiéra et appuyé par l'insurrec-

tion de tout le Portugal, il força Junot à évacuer ce royaume. La même armée, portée à 25 mille hommes sous les ordres de Moore, voulant pénétrer en Espagne pour secourir Madrid, fut rejetée sur la Corogne, et forcée à se rembarquer avec grande perte. Wellington, débarqué de nouveau en Portugal avec quelques renforts, ayant réuni 30 mille Anglais et autant de Portugais, vengea cette défaite en surprenant Soult à Oporto (mai 1809), et en allant ensuite jusqu'aux portes de Madrid battre Joseph à Talavéra.

L'expédition d'Anvers, exécutée la même année, fut la plus considérable que l'Angleterre ait entreprise depuis Henri V. Elle ne comptait pas moins de 70 mille hommes, dont 40 mille de troupes de terre et 30 mille marins : elle n'atteignit point son but par le peu de génie de celui qui la commandait.

Une descente d'une nature tout-à-fait neuve eut lieu vers le même temps (mars 1809); ce fut celle de trente bataillons russes passant, en cinq colonnes, le golfe de Bothnie sur la glace, avec leur artillerie, pour aller conquérir les îles d'Aland et semer la terreur jusqu'aux portes de Stockholm, tandis qu'une autre division passait

le golfe à Umeo. On avait bien vu des détachemens français prendre la flotte hollandaise sur les glaces du Texel, et Charles Gustave passer le Sund gelé : mais ces expéditions n'exigeaient que quelques heures, et jamais entreprise pareille à celle de Bagration et de Barclay n'avait été tentée.

Le général Murray fit, en 1813, une descente bien combinée vers Tarragone pour couper Suchet de Valence; toutefois, après quelques succès, il dut se rembarquer.

L'armement que l'Angleterre fit en 1815 contre Napoléon, revenu de l'île d'Elbe, fut remarquable par l'immense matériel qu'il débarqua à Ostende et Anvers. Les troupes montaient aussi à 60 mille Anglo-Hanovriens; mais les uns venaient par terre, et les autres débarquaient chez une puissance alliée, en sorte que ce fut un transport successif et pacifique plutôt qu'une expédition militaire.

Enfin, les Anglais firent, dans la même année 1815, une entreprise qui peut être rangée parmi les plus extraordinaires; nous voulons parler de celle contre la capitale des États-Unis d'Amérique. On vit, au grand étonnement du

monde, une poignée de 7 à 8 mille Anglais, descendre au milieu d'un état de dix millions d'âmes, pénétrer assez avant pour s'emparer de la capitale, et y détruire tous les établissemens publics; résultat dont on chercherait vainement un autre exemple dans l'histoire. On serait tenté d'en accuser l'esprit républicain et anti-militaire des habitans de ces provinces, si l'on n'avait pas vu les milices de la Grèce, de Rome et de la Suisse, défendre mieux leurs foyers contre des agressions bien plus puissantes.

On voit, d'après cette notice, que si l'on en excepte les armemens peut-être un peu fabuleux de Xerxès et les croisades, rien de tout ce qui s'est fait, principalement depuis que les flottes de guerre portent une artillerie formidable, ne peut soutenir la moindre comparaison avec le projet colossal et les préparatifs proportionnés que Napoléon avait faits pour jeter 150 mille vétérans aguerris sur l'Angleterre, au moyen de trois mille peniches ou grandes chaloupes canonnières, protégées par soixante vaisseaux de ligne.

On voit aussi quelle différence il y a à tenter de pareilles descentes, lorsqu'on n'a à franchir

qu'un bras de mer de quelques lieues, ou à se porter en haute mer à de grandes distances. La quantité d'opérations exécutées par le Bosphore s'explique par cette différence, qui est décisive dans ces sortes d'entreprises.

TABLE

DES MATIÈRES.

Pages.

DÉFINITION DES CINQ BRANCHES DE L'ART... 1

CHAPITRE I.

SECTION I.

De la Politique de la guerre..... 5

Art. 1. Des guerres offensives, pour soutenir des droits..... 7

2. Des guerres défensives en politique et offensives militairement..... 9

3. Des guerres de convenance..... 11

4. Des guerres avec ou sans Alliés..... 12

5. Des guerres d'intervention et de coalition. 13

6. Des guerres d'invasion par esprit de conquêtes..... 23

7. Des guerres nationales..... 28

8. Des guerres civiles et de religion..... 31

9. Des doubles guerres et du danger d'entreprendre deux guerres à la fois..... 33

SECTION II.

De la Politique militaire, ou de la Philosophie de la guerre..... 38 à 57

CHAPITRE II.

DE LA STRATÉGIE ET DE LA TACTIQUE.

SECTION I.

Pages.

Définition de la Stratégie et de la Tactique..... 58

Du Principe fondamental de la guerre..... 63

Art. 1. Du théâtre d'opérations..... 65

2. Des bases d'opérations..... 69

3. Des opérations offensives et des points objectifs..... 71

4. Des fronts d'opérations..... 76

5. Des lignes d'opérations..... 77

6. Des points décisifs d'un théâtre de guerre, ou d'un champ de bataille... 88

7. Des marches d'armée considérées comme manœuvres..... 93

8. Des diversions et des grands détachemens. 96

9. Des descentes..... 102

10. Des passages de fleuves ou grandes rivières..... 110

11. Des camps retranchés..... 117

12. Des forteresses et des siéges dans leurs rapports avec les armées actives..... 120

13. Des magasins et de leurs rapports avec la stratégie..... 133

14. Des retraites 140

15. Des quartiers d'hiver..... 154

SECTION II.

De la grande Tactique.

Pages

Art. 1. Des lignes de bataille..... 158
2. Des lignes de bataille défensives simples. . 160
3. De la défense-offensive..... 163
4. Des ordres de bataille, définition de dix ordres de bataille différens..... 165
5. Rencontre de deux armées en marche.... 175
6. Des surprises d'armées..... 177

SECTION III.

De la Formation et de l'Emploi des Troupes pour le combat.

Art. 1. Du placement des troupes dans la ligne de bataille..... 183
2. De la formation et de l'emploi de l'infanterie..... 192
3. De la cavalerie..... 207
4. De l'artillerie, et de l'emploi combiné des trois armes..... 223

SUPPLÉMENT.

Art. 1. Observations sur les lignes d'opérations... 233
2. Notice sur les principales expéditions d'outre-mer..... 251

U 102 .J75
Tableau analytique des princip
Stanford University Libraries
3 6105 041 660 239

U
102
J75

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.

APR 13 1972

SEP - 6 1973